

Bénie soit la fraude



Claude Dicaire

La Plume d'Or

Table des matières

Remerciements	8
Chapitre 1	12
Chapitre 2	14
Chapitre 3	19
Chapitre 4	24
Chapitre 5	33
Chapitre 6	39
Chapitre 7	42
Chapitre 8	47
Chapitre 9	49
Chapitre 10	52
Chapitre 11	54
Chapitre 12	58
Chapitre 13	61
Chapitre 14	67
Chapitre 15	73
Chapitre 16	78
Chapitre 17	83
Chapitre 18	85
Chapitre 19	93
Chapitre 20	99
Chapitre 21	104
Chapitre 22	108
Chapitre 23	116
Épilogue	121

BÉNIE SOIT LA FRAUDE

MALFAITEURS AU SOMMET

DU CLERGÉ

Claude Dicaire



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Bénie soit la fraude / Claude Dicaire.

Noms : Dicaire, Claude, 1957- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190017171 | Canadiana (livre numérique) 2019001718X | ISBN 9782924849712 (couverture souple) | ISBN 9782924849729 (PDF) | ISBN 9782924849736 (EPUB)

Classification : LCC PS8607.I29 B46 2019 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Claude Dicaire, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2019

REMERCIEMENTS

À mes complices Julien et Louis, mes amours de garçons, à ma mère Monique, qui a toujours cru en moi, Louise et Pierre, pour le chalet et leur chaleur, à James pour être James, à mon éditrice Marie-Louise, sans qui ce projet n'aurait jamais vu le jour, ainsi qu'à ceux qui s'étonnent encore que je sois devenu auteur... Merci.

*Je dédie ce premier roman
à Julien et Louis,
mes deux beaux garçons.*

Chapitre 1

Un homme s'avance vers un prêtre et lui demande d'allumer sa cigarette. Surpris, le religieux se tourne et reconnaît celui qu'il a adoré tout au long de sa jeunesse. L'air asservi, l'homme le regarde et le fixe de son regard de félin. Plus un son n'entoure la place de la Conciliazione et tout semble s'arrêter devant la place St-Pierre. Harry Lake cherche ce prêtre depuis qu'il a éveillé sa mémoire lors d'une mission au Nicaragua. « Devrais-je le tuer maintenant ou le laisser souffrir de ses remords inouïs d'un passé clandestin ? » se demande-t-il. Jamais monseigneur Favroti n'oubliera l'interdit de la soif de sensation. Lake, lui, pense aux histoires qu'on lui a racontées et aux promesses d'un Jésus généreux pour son avenir, sa famille et son éducation.

Grand gaillard, près de deux mètres séparent les cheveux noirs bourrus d'Harry du sol. Ses yeux verts perçant tous les regards furtifs, il est vif d'esprit, ceinture noire au judo et espion formé pour faire face à toutes les situations. Face au prêtre, il est rouge de colère. Ce dernier est plus calme. Étonné, mais calme. Comme dans toutes les situations similaires qu'il a vécues, il pense probablement qu'il parviendra encore une fois à s'exempter de son sentiment de culpabilité momentané et à se servir de son col romain, sa soutane et son statut de cardinal pour endormir sa prise.

Or, Lake n'est plus un jeunot naïf. Bien qu'il ait sauté d'un *Airbus* en plein vol pour secourir un collègue, escaladé les pics les plus périlleux et entendu le sifflement de balles de fusil lui frôler les oreilles, sa peau se durcit, sa gorge se resserre, les frissons lui traversent les entrailles. Il demeure vulnérable à ses souvenirs. Sa tête tourne, son corps de Don Juan bien planté se tend.

— Dites donc, Monseigneur, comment allez-vous ?

Étonné, le cardinal lui répond tout bonnement : « Mais très bien, mon enfant. »

— Je pourrais vous tuer ici même, d'un seul coup d'*Age Zuki*, menaça Lake.

— Mais voyons, je ne vous ai pas éduqué ainsi.

D'un seul coup, Harry comprend que le prêtre est calme et qu'il a l'habitude d'être interpellé de la sorte. Il décide donc de lui répondre

après un long silence :

— C'est vrai. Je suis devenu ce que je suis parce que vous avez tenté de court-circuiter mon adolescence. Malgré ça, je ne vous tuerai pas.

Encore étonné, le prêtre lui demande si la vie sauve lui rendra la paix qu'il recherche.

— Non, mon père, je vais vous imposer la vie comme pénitence. Croyez-moi, votre conscience aura un jour rendez-vous avec votre passé.

Cela dit, Lake se tourne vers la colonnade de la place St-Pierre. On dirait de grands bras cherchant à réunir ses apôtres. C'est en regardant le ciel intensément étoilé d'une nuit de juillet qu'il fait le serment de compléter la mission que Favroti lui a confiée dix ans plus tôt : exposer la fortune du Vatican et ses liens avec le crime organisé italien, la mafia italienne.

Chapitre 2

C'était un bel après-midi de juin. Les fleurs ont cette douce qualité de donner un arôme de rêve à l'été. C'était inspirant, pour Lake, de se retrouver à nouveau à la Villa Cipriani. C'était ici qu'il venait avec sa belle Christina pour déguster le vin et la vie. Lors de leur rencontre précédente, il avait senti l'amour monter en flamme pour cette beauté angélique. La règle qu'ils s'étaient imposée, celle de légèreté, avait toujours soulevé, malgré leur grand respect mutuel, la crainte de franchir ce point de non-retour de l'amour. Hélas, pour deux personnes pratiquant le métier d'agent secret, il est pratiquement impossible de vivre une relation amoureuse.

Pour assouvir le désir qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ils s'offraient habituellement de longues nuits à peau nue dans de grands draps blancs. Chaque fois, la peau dorée du corps de Vénusienne de Christina faisait savourer avidement ces moments à Harry, qui n'avait qu'à frôler ses joues sur ses longues et soyeuses jambes.

Bien sûr, en raison de leur métier dangereux, les deux espions craignaient de périr lors d'une mission et d'être séparés à jamais. Le spectre de la mort avivait cette peur de se perdre, de ne plus sentir l'arôme de l'autre. Leur rôle d'espions ne pouvait leur permettre de souscrire à une assurance-vie à rabais.

Même si Lake aimait Christina depuis toujours, jamais il ne lui avait-il laissé croire que leur relation était plus que ludique. Malgré tout, il voulait être son homme, il voulait qu'elle l'aime autant que son intensité sexuelle lui faisait virevolter la cervelle.

Il ne l'avait jamais avoué, mais cette femme était l'amour de sa vie. Elle avait un esprit étincelant, une délicatesse intellectuelle rare et un grand respect pour autrui, pourvu qu'on ne lui braque pas un *Colt Cobra* au visage.

Au bout de plusieurs heures, le couple échangea des mots doux et des caresses avant de leur éminente séparation. Lake promit qu'il serait prudent et alerte, et Christina fit de même, tous deux sachant parfaitement que leur instinct d'agent secret prédominerait de toute façon.

Au rond-point de la Conception à Baku, l'Azerbaïdjan donne un souffle différent à l'esprit devant son histoire et sa beauté. Capitale et pôle commercial de l'Azerbaïdjan, Baku est une ville à faible altitude située au bord de la mer Caspienne. L'endroit est réputé pour sa vieille ville médiévale fortifiée, qui abrite le palais des Chirvanchahs, un vaste complexe royal, et l'emblématique tour de la Vierge.

Lake était de retour au boulot. Son bureau n'avait jamais eu de frontières. Ses habitudes et ses passe-temps lui permettaient de retrouver des repères aussi simples qu'importants pour un métier exigeant comme le sien. Il sirotait son bol de café latte accompagné d'un crou-ton aux amandes. Il se remémorait ses dernières heures passées avec Christina lorsqu'un coup de klaxon le ramena à la réalité du moment. Une ambulance circulait à plein régime au centre de la ville.

Il se dit que c'était justement en raison de ce genre de situation qu'il devait réfréner ses sentiments pour Christina. Il se mit donc en mode *agent secret*. S'il se trouvait en ce lieu précis, c'était pour attendre et repérer son contact, l'agent Conneley. Il savait que celui-ci travaillait pour une agence secrète des États-Unis, mais ignorait laquelle, ce qui l'énervait passablement, étant donné qu'un agent secret de sa trempe ne vit et survit que de renseignements précis.

Il savait par contre que Conneley traquait un fugitif que la *CIA* recherchait activement. Cet homme avait dans sa valise un décodeur GPS et des documents qui donneraient du fil à retordre à monseigneur Favroti. En fait, ils donneraient du fil à retordre à tout le Vatican.

Ce ne sont pas tous les prélats de l'Église qui pouvaient savoir qui était réellement Favroti. Pendant la Première Guerre mondiale, les lieux pastoraux avaient hébergé de nombreuses cellules de résistance et contribuaient au financement de leurs actions. Le secret de cette époque était devenu celui le mieux gardé du monde.

Favroti avait organisé le plus grand réseau international d'ambassades occultes. Il était celui qui avait créé, avec les *Commandatores* Siciliens, ce réseau spécialisé dans le renversement de gouvernements. Il avait réussi à diriger le monde grâce à un ensemble de messagers, de transporteurs nocturnes et de pigeons voyageurs. Il savait tout ce que chacun ignorait. Il connaissait tous les secrets d'État et finançait son immense réseau avec les fonds de la banque du Vatican.

Le regard de Lake se tourna subitement vers le serveur qu'il croyait être son contact. N'ayant traité avec lui que par procuration,

il ne connaissait que son timbre de voix et son intensité intellectuelle. En remerciant le garçon de lui avoir servi un espresso bien serré, il se demanda ce qui avait bien pu retarder l'arrivée de son contact lorsque tout à coup, une grosse *Mercedes* noire vrombit au beau milieu la place de la Conception. Faisant fi des passants et des cyclistes, elle crissait des pneus et roulant à vive allure, avant de s'arrêter tout près des limites fleuries du bistro. Deux colosses visiblement déterminés s'empressèrent d'en sortir.

D'une rapidité qui surprit Lake, les deux gaillards, munis de *Glock G49*, traversèrent la terrasse et à toute allure, sautèrent sur leur proie comme des lions sur un zèbre en perte de vitesse, enfilèrent une cagoule noire sur sa tête et la balancèrent dans la caisse de la voiture. Ceci fait, le hayon se referma et les mastodontes remontèrent à bord de la voiture dont les portières étaient restées entrouvertes. Ils tenaient leur homme !

Ébahi, Lake se mit à chercher son contact du regard. Dans la cohue, il était difficile de comprendre ce qui venait d'arriver. Le serveur était parvenu à se sauver en se faufilant dans la cuisine du bistro. Lake enfila un tablier noir aux armoiries du café Trichina et le suivit. S'il avait été repéré par ces gorilles, des gens qui ne voulaient certainement pas voir des informations aussi sensibles tomber entre les mains d'espions, il aurait lui aussi abouti au fond du coffre de la *Mercedes*. C'est là qu'il comprit que la victime était probablement Conneley et que l'enjeu venait de gagner en importance.

Il dut rapidement passer dans sa tête le film de l'événement. Sa formation lui donnait un avantage, lui qui avait appris à développer une excellente capacité à mémoriser chacun des gestes de l'ennemi. Il ne voyait aucune mallette ou quoi que ce soit pouvant contenir ce que sa source devait lui remettre.

D'un coup, il se leva et fonça vers la cuisine. Comme la *Polizia Nazionale* était arrivée sur place et que le personnel était sorti à l'extérieur du bistro, il avait tout le loisir d'inspecter les recoins de la cuisine. Sachant que Conneley était aussi rusé qu'un renard, il était persuadé que ce dernier n'avait omis aucun détail pour protéger les documents et le GPS.

Des bruits de craquements sur le plancher le poussèrent à activer ses recherches. « Mais où Conneley a-t-il bien pu cacher ce fichu truc ? » se demanda-t-il. Puis, sur la porte donnant accès aux chambres

froides, il aperçut un signe qu'il n'avait pas vu depuis son service militaire : une croix écarlate encerclée de noir ébène. Mesurant tout au plus quelques centimètres, elle perçait les yeux de Lake.

Le cœur de ce dernier se mit à battre rapidement. Il savait que ce signe avait une signification déterminante. Conneley devait savoir qu'il était épié par des mercenaires et qu'il placerait Lake en situation de danger s'il l'abordait. Dans ce milieu, un agent en difficulté ne doit jamais mettre en danger la vie d'autres agents. Il faut à tout prix briser le lien lorsque celui-ci est découvert par l'adversaire. Toute trace doit être effacée.

Lake ouvrit subitement la porte et pénétra dans le congélateur. Du coup, il éprouva un sentiment de déjà-vu. Des souvenirs d'une mission en Sibérie où il avait été laissé pour mort dans la neige glaciale après avoir été rossé par une bande de truands lui revinrent.

Il aurait préféré se trouver auprès de sa belle Christina, dans une station thermale du Midi de la France, bien enlacé dans ses longs bras, ses lèvres contre les siennes. « Mais réveille-toi, bon Dieu ! T'es en mission ! Ce n'est pas un jeu ! » maugréa-t-il à sa propre intention.

C'est à ce moment qu'il retrouva sa concentration. Tentant de trouver un signe ou indice laissé par Conneley, il arpenta la pièce de long en large, de haut en bas. Vêtu d'une chemise de lin, d'un pantalon court et d'une paire de sandales, il commençait à sentir le froid le transpercer. Le pauvre se sentait comme une bouteille de champagne dans un seau à glace.

Tout à coup, le plancher sous ses pieds n'émettait plus le même craquement. Il se pencha, puis enleva la crasse qui recouvrait les tuiles fêlées et inégales. On reconnaît la propreté d'un bistro par la qualité de son entretien. Il savait maintenant qu'il ne reviendrait plus dans ce café foireux.

La dalle sous ses pieds n'avait pas de calfeutrage et semblait avoir été déplacée. Il souleva son bermuda au haut d'une de ses cuisses, dévoilant une bande noire bien fixée à sa jambe. L'étui en nylon contenait son meilleur ami, celui qui l'avait si souvent sauvé, un *Shûmatsu* à lame trempée muni d'un manche d'ivoire datant du 12^e siècle et ayant jadis appartenu à la dynastie Ming de Chine. Il ne partait jamais sans cette arme.

À l'aide d'un mouvement délicat du poignet, il leva la dalle et juste en dessous, trouva un talisman plat muni d'un revers ressemblant

à une enveloppe. Se pouvait-il que cette dernière renfermât la clé devant lui permettre de mettre la main sur ce que son estafette lui avait promis ?

Tremblant de haut en bas de ses deux mètres, il tenta délicatement d'ouvrir l'enveloppe. À l'intérieur se trouvait un indice que lui seul pouvait reconnaître. Comment diable Conneley pouvait-il savoir cela ?

Soudain, la *Polizia Nazionale* entra dans la cuisine du crasseux bistro, puis Lake entendit les voix fortes des constables énervés et pressés de trouver des réponses à cette affaire d'enlèvement. Dans ce pays d'ex-URSS, ce sont d'anciens militaires convertis en policiers qui gardent la paix et procèdent aux enquêtes.

L'agent secret glissa son *Shûmatsu* dans sa gaine, plaça son short par-dessus et glissa le talisman dans son slip. Après quoi, il se mit à frapper sur la porte avec ses poings en criant dans un russe sans accent :

— Au secours, au secours ! Sortez-moi d'ici, je gèle comme une glace à la vanille !

C'est à ce moment qu'un homme trapu et grassouillet, vêtu d'un froc et matraque à la main, visiblement étonné de trouver un homme en bermuda dans un congélateur, se mit à crier dans un russe à l'accent du nord :

— Que faites-vous ici, qui êtes-vous ?

La voix tremblotante et pleurant comme un enfant qui ne trouve plus sa mère, Lake cria, toujours en russe :

— Je me suis caché ici, car j'ai eu peur que ces deux jeunes aux cheveux longs me fassent du mal.

— Deux jeunes aux cheveux longs ? s'écria l'agent. Étaient-ils armés ? Avaient-ils une voiture, une camionnette ?

Lake s'aperçut rapidement que l'homme était presque en état de panique et que de le trouver dans cette pièce froide l'avait fortement surpris. Il demanda une couverture et feignit un évanouissement partiel. Le gendarme accourut alors vers ses collègues pour les prévenir qu'une victime collatérale avait été trouvée.

Au retour de l'agent, plus personne ne se trouvait dans la cuisine. Lake avait décampé et demeurerait introuvable pour ces pauvres ex-militaires désillusionnés.

Chapitre 3

À 16h00, au couvent, la messe hebdomadaire réunissait les religieuses de la congrégation des Sœurs du Pardon-à-la-Vierge. Alors qu'elles étaient toutes penchées sur leur missel, le célébrant priait en communion avec le Seigneur Jésus.

— Libérez-nous de nos péchés, maintenant et à l'heure de notre mort.

Sœur Lafrance jeta un coup d'œil furtif sur sa voisine de banc, la supérieure générale, Sœur Richer, une femme distinguée et soignée. Elles partageaient la même angoisse. « Serons-nous pardonnées un jour de l'affreuse position dans laquelle nous avons placé la congrégation ? pensaient-elles en leur for intérieur. Mille-deux-cents sœurs qui risquent de tout perdre... »

Dépouillées de dizaines de millions de dollars, les deux penchèrent à nouveau la tête. Désespérées, elles continuèrent de prier.

— Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel, priez pour nous, pêcheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen.

Dans la tête de sœur Richer, il ne faisait aucun doute que leurs déboires financiers feraient tôt ou tard les manchettes. Tout son corps se mit à trembler, puis elle s'effondra au sol.

Plusieurs années auparavant, un évêque auxiliaire italien l'avait visitée, alors qu'elle n'en était qu'à son noviciat. Âgée d'à peine dix-neuf ans, elle arborait une soutane d'un blanc méticuleusement récuré. Ses gestes et manières étaient d'une telle grâce, qu'ils lui avaient valu l'attention du pèlerin. En pensant à ce dernier, elle se laissa plonger dans ses souvenirs.

Bien que formé pour renier ses pulsions, l'évêque, un homme grand et droit, portant une soutane noire ornée de boutons rouges et un col romain, ne put se contenir à la vue de la jeune religieuse. Même qu'il ressentit des frissons dans tout son être.

« Non, non, se dit-il. Qu'ai-je à réagir de la sorte ? Mon Dieu, aidez-moi à honorer mon engagement envers vous et envers l'Église, celle qui m'a donné l'espoir d'une nouvelle vie faite de grâce et de bonheur. »

Avant même qu'il pût trouver l'énergie qu'il lui fallait pour dissimuler sa gêne et son teint changeant, sœur Richer lui tapa sur

l'épaule et lui demanda si tout allait bien. Le toucher de cette dernière le fit à ce point sursauter, que la pauvre recula d'un coup.

— Euh... pardon, ma sœur. Je ne vous avais pas vu arriver si près de moi.

— Mais monseigneur, je vous parlais et vous sembliez ne pas m'entendre !

— J'ai la tête pleine, ces temps-ci... Avec la guerre et tous ces gens qui meurent dans mon pays d'origine... À nouveau, je vous demande pardon, ma sœur.

S'approchant à nouveau, sœur Richer posa la paume de sa longue et fine main sur la croix de l'évêque. Aussitôt, le cœur de ce dernier se mit à battre la chamade. Son visage habituellement foncé, un héritage de ses parents inconnus, trouva le moyen de rougir.

— Je comprends, mon père. Il est normal d'être bouleversé devant de telles atrocités. Ce qui se passe actuellement dans le monde est infâme. Que nos prières soient entendues pour que la paix règne dans le cœur de toutes ces malheureuses victimes qui n'ont jamais voulu prendre part à cette guerre.

Avec de si belles paroles, l'évêque se demanda si la novice cherchait à le reconforter ou à se rapprocher de lui. « Mieux vaut changer le sujet, se dit-il. Il serait préférable de retourner au réfectoire. Là-bas, il y aura des gens dont la présence me permettra de souffler un peu et de ne pas être seul avec sœur Richer. »

— Venez, ma sœur, allons rejoindre vos complices pour célébrer la fête des Rois. Après tout, l'Épiphanie est une fête chrétienne qui souligne la visite des rois mages au Messie. Célébrons la venue de Jésus.

À leur arrivée dans la salle commune, la coupole vitrée laissait pénétrer un soleil radieux. Les tables étaient garnies de belles nappes blanches et des dentelles servaient de sous-plats. Toutes les novices s'empressaient de placer la verrerie, les ustensiles polis à la main et des cierges sur chacune des tables.

Dès que la supérieure claqua des doigts pour signaler la présence de l'évêque, toutes les sœurs abandonnèrent leurs tâches et se mirent en rang. Cette visite prenait tout à coup des allures officielles.

— Bonsoir, monseigneur, dit la supérieure, dont le nom religieux était sœur Marie-de-l'Incarnation. Bienvenue dans notre humble maison. Vous trouverez ici la joie et la paix, à l'occasion d'un repas en

communion avec Jésus.

—Merci de votre grande générosité, mère supérieure. Je suis honoré de partager avec vous l'allégresse et la sérénité de ce repas que je bénirai avec plaisir.

Après un nouveau signe de la main de leur supérieure, les novices reprirent prestement leur travail, qu'elles s'empressèrent de terminer.

Toutes les places aux tables étaient attribuées selon un ordre établi. Au total, il y avait six tables pouvant accueillir chacune huit convives. La table où l'évêque prenait place était contigüe aux autres, comme si on aurait voulu recréer la dernière Cène.

—Bénis ce repas, Seigneur. Apporte-nous la vigueur de prier pour la paix dans le monde, fais de nous tes disciples pour propager l'amour de Jésus comme si nous étions nous-mêmes Jésus. Apporte aux plus démunis l'énergie de la foi et donne l'espoir à tous ceux qui se meurent dans cette guerre ignominieuse. Amen.

C'est alors que la mère supérieure se leva pour y aller d'un nouveau geste de la main. Aussitôt, toutes les pénitentes se conformèrent à son ordre et écoutèrent ce qu'elle avait à dire. Elle souhaita un bon appétit à tous et laissa entendre :

—Si Monseigneur est ici aujourd'hui, c'est qu'il a une mission à nous confier. Une mission commandée par le Saint-Siège. Le Pape lui-même, Sa Sainteté le pape Pie-XIII.

Le court moment de silence qui suivit en disait long sur l'obéissance des novices. Elles ne connaissaient pas encore la nature de leur mission que déjà, elles étaient prêtes à l'exécuter.

—N'ayez crainte, poursuivit mère Marie-de-l'Incarnation, vous n'irez pas à la guerre.

Toutes en même temps, les sœurs soufflèrent un grand *ouf!* dans la grande pièce entièrement vitrée. L'écho bourdonna quelques instants et la mère reprit son discours.

—Des gens souffrent, à la guerre, plusieurs ne peuvent même plus se loger, boire de l'eau et pire encore, retrouver leur famille, leurs enfants, ainsi que leurs frères et sœurs. Mangeons ce repas humblement et remercions Dieu le père de nous offrir cette pitance.

À nouveau, il y eut un silence. Pas un mot, pas même un soupir... Seul le bruit effacé de têtes se penchant vers l'avant pour prier le Seigneur venait perturber ce silence.

—Allez ! s'exclama la mère supérieure, mangez ce repas. Ensuite, je m'adresserai de nouveau à vous.

Dans un silence coutumier et avec une sobriété à l'opposé de celle des gloutons, chacune dégusta lentement le hachis parmentier et les betteraves marinées provenant du jardin du couvent.

Se penchant lentement vers la supérieure, l'auxiliaire lui demanda laquelle de toutes ses novices était la plus sincère et la plus loyale. Surprise, la mère répondit sans hésiter qu'à ce chapitre, sœur Richer représentait son meilleur élément. Puis, sans trop comprendre le but de cette question, elle entama son repas, non sans se demander pourquoi un évêque s'intéressait à une novice.

«Souhaite-t-il nous confier une mission ? s'interrogea-t-elle en son for intérieur. Peut-être qu'il entend se servir d'une des novices pour transmettre des messages ? Possible ! Avec leur robe de berger, leur guimpe blanche et leur visage voilé, ces novices peuvent circuler n'importe où sans crainte d'attirer l'attention. »

Et puis qu'importe la raison puisque de toute façon, il lui serait pratiquement impossible de refuser une demande émanant d'un représentant du pape.

Habitué de partager de tels moments au musée Pio-Clemention, lieu où les évêques dînaient en groupe, Favroti se sentait à l'aise. L'air de rien, il gardait un œil aussi discret que continu sur celle qu'il souhaitait voir devenir son sherpa. Dans sa tête, il lui prêtait toutes sortes d'intentions et se gavait déjà du trophée qu'il rapporterait à la Casa de Roma.

Plus le temps avançait, plus il avait le sentiment que ce choix serait le bon. Et si jamais celui-ci reposait sur le fait qu'il était subtilement en train de s'éprendre de la jeune novice, eh bien, il n'aurait qu'à s'efforcer de refouler ses ardeurs.

Alors que le repas tirait à sa fin, il fit signe à la supérieure que le temps était venu d'expliquer la véritable raison de sa visite. Avec son geste habituel, la mère n'eut aucun mal à capter l'attention de ses ouailles.

—Merci de me recevoir avec tant d'attention, déclara Favroti. Le monde vit actuellement une crise que nul n'aurait souhaité connaître de son vivant. Mais la guerre fait bien plus que des victimes... C'est pourquoi Le Vatican entend appuyer tous ceux qui désirent trouver la paix, peu importe les moyens qu'il nous faudra prendre pour y arriver.

Incrédules, les jeunes novices se demandaient bien quel rôle elles pourraient jouer dans ce conflit qui sévissait si loin. La prière pouvait apporter le soutien moral de Dieu, mais est-ce que l'évêque entendait leur demander d'aller se battre sur le terrain ?

— Vos prières sont toujours réconfortantes pour ceux qui n'ont pas droit au confort dont vous bénéficiiez au Canada. Mais il faut faire plus. Lors d'une assemblée des curies, les cardinaux et le Saint-Père ont décrété que toutes les postulantes en bonne santé sont d'ores et déjà admises dans les bras de Dieu. Chacune d'entre vous sera donc assermentée immédiatement.

Des cris de joie étouffés remplirent la salle. Toutes n'aspiraient qu'à une chose : devenir religieuse et prêcher la foi. Leur rêve se réalisa enfin. Sœur Richer, elle, ne semblait guère partager cette exaltation. Les yeux figés sur le cierge qui ornait la table de cérémonie, elle sentit un courant énergétique lui traverser le corps. Une connexion entre elle et le Seigneur lui-même ? se demanda-t-elle.

Lentement, elle se tourna vers Favroti. Trouvant le regard de l'évêque, elle ferma lentement les yeux, puis les rouvrit. Sans qu'il eût à le lui dire, elle savait qu'elle était une élue de Dieu. Elle savait que l'idée de cette visite au Canada avait pour but de la recruter. Elle savait qu'une mission plus grande que nature l'attendait.

Chapitre 4

De retour à son hôtel de Baku, le magnifique *Fairmont aux Tours Enflammées*, Lake déambula à travers le lobby comme si de rien n'était. Cette journée-là, une séance de photos de mode pour le magazine *Vogue* se déroulait dans le grand hall. Éclairage, parapluie, spots halogènes, toiles de réflexion de lumière naturelle, tables de maquillage, habilleuses... tout y était.

Lake capta l'attention d'un top-modèle qui se préparait à défiler pour les caméras. Vêtue d'un vaporeux vêtement de soie, la femme exhibait de grands yeux d'un bleu tranchant et de longs cheveux noirs frisottés. Visiblement, la thématique de cette session était la pluie.

Encore transi suite à sa visite dans le congélateur du bistro, Lake, qui revêtait des bermudas salis et des savates garnies de gras de plancher peu ragoûtant, se sentit tout à coup réchauffé. Malgré tout, avec son teint basané, sa barbe forte et noire, son regard aussi perçant que celui d'un loup sibérien et sa chemise déchirée à la hauteur du torse qui laissait voir ses biceps renflés, il était loin de passer inaperçu.

En faisant rouler le contour de son chapeau sur sa tête, Isma le regarda avec un sourire en coin révélateur, puis lui fit un clin d'œil. Avec les yeux, elle lui désigna le comptoir doré du chasseur de l'hôtel, comme pour le prier de s'y diriger.

Lake aurait bien voulu faire de ce mannequin sa prochaine conquête... Pour la charmer, il n'aurait pas hésité à réserver la terrasse située sur le toit du *Fairmont* pour admirer le crépuscule à ses côtés tout en sirotant un verre de *Moët & Chandon*. Une soirée enchantée à laquelle il ne pouvait continuer de rêver, car hélas, Isma était son contact local à Baku. Elle avait un message à lui transmettre et le chasseur en était le gardien.

Misso était tout souriant. Il aimait son boulot et connaissait tous ceux qu'il fallait connaître à Baku. Lorsqu'un invité de l'hôtel voulait une table au chic restaurant *Le Palace*, là où il faut parfois réserver plus deux mois à l'avance pour espérer obtenir une place, c'est à lui qu'il fallait parler.

Lake s'approcha de lui en le regardant dans les yeux.

— Bonsoir, monsieur Lake, l'accueillit-il, visiblement heureux de le voir.

Les dents du petit homme reluisaient de blancheur et ses yeux noisette, dont la lumière leur donnait des éclats de pierres précieuses, lui procuraient un caractère plutôt particulier.

— Vous avez un message pour moi ? s'enquit Lake.

— Non, monsieur Lake.

Un peu stupéfié, Lake afficha un air en peu blafard.

— J'ai *deux* messages pour vous...

— Ah ! Vous et votre impressionnant esprit de précision ! Merci, Misso, merci.

— Vous voulez une réservation à votre restaurant habituel ?

Lake aimait aller au *Bugam Club*, qui était devenu son repère. Tenu par un ancien père missionnaire, ce lieu représentait un peu son îlot de paix à Baku.

— Oui, bien sûr, Misso, pour deux, à vingt heures précises, évidemment... Aussi, faites-moi livrer du caviar impérial russe *Ossetra* et du champagne sur glace. Oh... et... mon smoking a-t-il été livré ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur Lake, il est dans votre suite.

— Merci, Misso, que ferais-je sans vous !

— Je suis persuadé que vous trouveriez votre chemin sans moi ! s'exclama l'autre.

En se retournant vers les ascenseurs, Lake aperçut la silhouette d'un homme qui le figea. Il faut dire qu'il venait de voir des gorilles kidnapper Conneley... De ce fait, il lui fallait faire preuve de prudence. C'est pourquoi il décida de s'arrêter au stand à journaux pour se donner une couverture furtive. Feignant de lire le *Daily Mirror*, il constata que l'homme qu'il avait vu semblait ne plus y être. Quand même, il jugea préférable d'attendre un peu, jusqu'à ce qu'il soit persuadé qu'il n'y avait plus aucune source de danger.

— Ce sera trois manats, s'il vous plaît.

Ignorant qui était Lake, le caissier voulait s'assurer de percevoir le prix du quotidien. L'agent secret le regarda et éclata de rire, avant de lui montrer que ses fringues déchirées ne pouvaient contenir aucune pièce de monnaie et de déposer le journal fripé sur le comptoir.

— Monsieur, vous avez abîmé le journal et je ne peux plus le vendre. Regardez... il n'a plus sa forme originale et il est froissé. Ce n'est pas une librairie, ici ! On ne peut pas lire un truc et le remettre sur les tablettes. Mon patron pourrait me virer si j'acceptais ça ! râla

l'homme en repliant le journal en deux et en le remettant dans les mains de Lake.

— Voyons ! Que se passe-t-il ici ? s'écria Misso. Monsieur Lake est un client prisé de la maison. Voici vos trois manats, et pas de pour-boire.

Voulant se concentrer sur l'homme qu'il avait remarqué un peu plus tôt, Lake mit le journal sous son bras et appela l'ascenseur.

— Huitième étage, je vous prie.

— Oui, m'sieur.

La montée était lente. D'abord, le chasseur devait fermer la porte de laiton à l'aide d'une manivelle à bras de levier. Puis, il devait fermer le grillage de métal pour ensuite sélectionner l'étage. Ceci fait, il tourna une manivelle qui actionna le mécanisme de levage. Les murs défilaient lentement, comme si l'agent secret s'était trouvé dans un monte-charge rempli au maximum de sa capacité.

Il regarda le journal en se demandant pourquoi le caissier avait insisté pour qu'il le paie, et encore plus pourquoi il avait dû le prendre avec lui. Il décida de le feuilleter à nouveau. Grands titres à la une, moyens titres à l'intérieur des pages deux et trois. « Bon sens, se dit-il. Il doit bien y avoir une raison pour expliquer l'insistance de ce type ! » Puis il se souvint de ce que Conneley lui avait dit au téléphone. « Mec, si tu perds ma trace, renseigne-toi dans les pages sportives et tu trouveras ce que tu cherches. »

Comme l'ascenseur n'avait franchi que deux étages et que Lake était seul avec le chasseur, il décida de prendre le deuxième cahier du journal avec finesse et lenteur, lequel se pliait moins aisément que l'autre section. C'est alors qu'un encart publicitaire glissa au sol. On pouvait y lire :

GRANDE VENTE DE LIQUIDATION D'ARTICLES DE SPORT LE 10 MARS ENTRE 13h00 ET 14h00.

Lake comprit alors que l'homme qu'il avait aperçu dans le grand hall devait sûrement être le ravisseur de Conneley. Le caissier lui avait refilé l'encart lorsque Misso s'était lancé à son secours. Il savait maintenant qu'on le suivait et que par conséquent, fortes étaient les chances pour que les mêmes gorilles qui s'en étaient pris à son collègue veuillent l'éliminer à son tour.

Soudain, l'ascenseur s'arrêta brusquement et des bruits suspects se firent entendre. Ils étaient coincés entre le septième et le huitième

étage. L'opérateur tenta d'actionner à nouveau la manivelle, mais celle-ci ne répondait plus. Lake savait parfaitement qu'il ne s'agissait pas d'une panne. On avait délibérément coupé l'alimentation.

L'index croisant ses lèvres, il fit signe à l'opérateur de ne pas bouger et de ne pas parler. Il regarda la voûte du caisson et vit qu'il y avait plus que trois mètres qui séparaient le plancher du plafond. Il fallait trouver une ruse pour échapper à ce qui devait être ses poursuivants.

En le regardant droit dans les yeux, il chuchota au frêle opérateur de joindre ses mains afin qu'elles servent de leviers à son pied gauche. Ceci lui permettrait de gagner le sas. Après une brève hésitation, le jeune homme s'approcha timidement de son interlocuteur, qui remarqua que le front du pauvre perlait de sueur. Assez ironique lorsqu'on sait que l'opérateur doit habituellement être celui qui rassure les usagers. Lake lui adressa un demi-sourire en lui promettant qu'il le sortirait de cette impasse. Or, tout en joignant ses mains l'une dans l'autre, l'opérateur ne fut pas sans constater que celui qu'il soulèverait bientôt, vu sa carrure et sa grandeur, serait probablement trop lourd pour lui. D'une voix un peu brisée, il avoua alors qu'il ignorait s'il avait la force de le tenir à bout de bras. À cela, Lake répondit que l'exercice allait certes exiger de lui un effort surhumain, mais qu'il n'avait d'autre choix que d'y arriver. Sans quoi ils trouveraient sûrement la mort.

— On y va à trois ; un, deux, trois... et hop !

Au premier essai, il parvint à toucher le plafond du bout des doigts. Il savait qu'il pouvait y arriver. Regardant à nouveau le jeune, il lui dit de se pencher en posant un genou au sol et d'activer tous ses nerfs et ses muscles, aussi inexistants fussent-ils, pour ainsi assurer la réussite de l'opération. Après quoi, il posa à nouveau son pied gauche dans les mains moites du garçon, avant de lui indiquer qu'il fléchirait sa jambe droite pour se donner lui-même l'élan dont il avait besoin pour décoller du sol.

— Un, deux... et TROIS ! fit-il.

Les deux corps fournirent toute la force dont ils étaient capables pour accéder à la voûte. Après un bond surprenant, les bras joints de Lake frappèrent la porte d'accès, qui s'ouvrit bruyamment. Ses mains endolories suite au coup sec engendré par le métal se tournèrent de chaque côté de l'ouverture, avant d'agripper rapidement les rebords.

—C'est bon, j'y vais y arriver, t'en fais pas.

Avec ses avant-bras d'alpiniste, Lake avait l'habitude d'être pendu dans le vide au haut d'un rocher et de se balancer pour sauter vers son prochain encrage. Son parc d'attractions personnel se trouvait à Val Senales, dans les Dolomites, en Italie. À l'époque où il s'entraînait intensivement, l'ex-footballeur Giuseppe Cardonne lui enseignait des façons d'escalader des montagnes qui ne s'apprennent que sur le terrain.

Il fit balancer ses pieds d'un côté à l'autre pour enlever le poids de son corps de sur ses appuis, puis, lorsqu'il jugea le moment opportun, il passa le bras droit de l'autre côté du trou, comme s'il était en apesanteur.

« Bien fait ! se dit-il. L'autre côté, maintenant ». En se préparant, il entendit un bruit de glissement, semblable à une fermeture éclair qu'on actionne pour fermer un manteau. De façon inattendue, il aperçut deux grosses bottes ressemblant en tous points à celles que les combattants russes portent en Sibérie.

De ses deux mains, un colosse enserra solidement Lake par le cou et le tira vers lui. Dans son for intérieur, celui-ci se dit qu'il venait de s'épargner l'effort de monter par lui-même sur le toit de l'ascenseur. En contrepartie, il devrait vite trouver une façon de contrer son assaillant et le maîtriser.

Il reconnut sans mal l'un des ravisseurs de Conneley. De toutes ses forces, il lui balança un coup de pied nu directement sur le genou droit. S'ensuivit un craquement, comme si une branche sèche avait cédé au vent. L'homme échappa sa proie et s'affaissa sur le toit de l'ascenseur en gémissant un court instant. Choqué, il hurla de rage et malgré la douleur, se leva et se rua vers son adversaire. Le grondement vibrait jusqu'au fond de la membrane auditive de ce dernier.

Medvedev avait été entraîné par le Комитет государственной безопасности, mieux connu, ailleurs dans le monde, sous l'acronyme de KGB. La souffrance ne devait jamais prendre le dessus sur la mission et Lake le savait. Il avait suivi le même entraînement en altitude, plus précisément dans les montagnes enneigées des Alpes. Le Russe peinait à maintenir son équilibre, mais avançait quand même, déterminé à rosser l'ennemi.

Les deux hommes sursautèrent lorsque l'ascenseur voisin, qui descendait à toute vitesse, transmit un coup d'éolienne qui les déstabi-

lisa. Lake se dit que cette distraction constituait le moment idéal pour briser l'autre genou du Russe. Pieds devant, il se lança donc, comme il avait l'habitude de le faire lors de ses combats d'aïkido, et fit craquer le deuxième genou de géant, qui tomba à nouveau. Son ménisque s'était rompu d'un coup sec. Après quoi, Lake sortit son *Shumatsu* de derrière lui et apposa la lame miroitante sur le cou de son assaillant.

— Qui êtes-vous, que faites-vous ici et où est Conneley ? demanda-t-il.

— иди к черту. (Allez au diable !), répondit l'homme d'une voix rauque et en faisant rouler ses *R*.

Puis celui-ci émit un sourire qui laissa Lake confus. Un son de glissière tinta à nouveau et un second gorille atterrit sur le toit de l'ascenseur. L'agent secret utilisa son arme pour en finir rapidement avec son premier agresseur, mais par la suite, le choc engendré par l'atterrissage de son nouvel adversaire lui fit perdre son emprise sur son *Shumatsu*.

L'autre en profita pour lui passer une corde métallique autour du cou, puis serra si fort que sa peau se mit à saigner. Ne pouvant plus respirer, il entendait le Russe maudire la mort de son compatriote. Or, Lake refusa de laisser sa vie se terminer ainsi. De plus en plus calme, il se mit à penser à Christina.

En tentant de se débattre, il réussit à renverser son agresseur. Le moment d'inattention de ce dernier lui permit de passer ses mains entre l'épiderme de son cou et le fil métallique. Du coup, il sentit la pression sur ses paumes. L'espion russe, qui était maintenant par-dessus lui, ne lâchait pas sa prise. Lake avait le nez écrasé sur le toit, lequel était imbibé de sang... celui de l'autre Russe, mais du sien également.

Encore une fois, il se persuada que sa fin n'était pas encore écrite. Ses années d'entraînement avec Favroti lui avaient appris que la foi redonnait espoir lorsque l'impossible frappait à la porte. Hélas, il n'avait plus de *Shumatsu*, ne respirait plus et commençait à perdre connaissance. « Bon Dieu, au secours ! » rugit-il intérieurement.

Le rebord en laiton du vétuste ascenseur reflétait un mouvement qu'il ne pouvait distinguer. Une forme changeante se déplaçait sur le rebord tubulaire du toit de l'ascenseur. De même, il pouvait entendre un continuels bruit de glissement. Soudain, tout se mit à remuer brusquement. La pression sur son larynx diminua, de sorte qu'il put recommencer à respirer. Une odeur de parfum *Chanel* lui éveillait les

sens...

—Merci, mon Dieu ! s'exclama-t-il.

—Merci, Lake, de m'appeler ainsi, mais Dieu n'est-il pas un homme ? rigola Isma, sa salvatrice.

Dans l'ascenseur, Kippa, qui se tenait en boule dans un recoin de la cage, tremblait comme une feuille au vent. À côté de lui, un couteau était planté dans le plancher taché de sang. Le pauvre était convaincu que son passager original était mort et qu'il était le suivant sur la liste des assassins. Dès qu'il vit Lake, il émit un sourire, sachant maintenant qu'il avait la vie sauve. Reniflant comme un enfant enrhumé, il essuya ses larmes avec ses poignets.

Lake descendit dans l'ascenseur pour lui venir en aide, bientôt suivi d'Isma. Le jeune se leva brusquement et défripa son costume à l'aide d'une main, comme s'il voulait afficher son élégance. Les deux agents ricanèrent, jusqu'à ce qu'Isma dise :

—Alors, monsieur l'opérateur, vous nous conduisez au huitième ?

—Mon nom est Kippa, madame, Kippa. Je vous monte tout de suite à votre étage.

Une fois à l'étage, redoutant de voir surgir d'autres barbares russes, Isma tenait un *Walter PPK*, forte de ses années d'expérience avec un *MI-6*. Elle adorait les qualités de cette arme : légère et compacte, mais précise et puissante.

La porte de la suite 816-A était entrouverte. On pouvait y entendre des sons émis par du papier aluminium qu'on chiffonnait. Le téléviseur syntonisé à la chaîne *Al-Jazira* décrivait un enlèvement perpétré à la place de la Conception. Il était aussi question d'une victime disparue pendant l'enquête.

Du coin de la porte, Isma regarda qui se trouvait à l'intérieur, puis fit signe à Lake qu'il n'y avait qu'un seul homme. À l'aide de ses doigts, ce dernier compta :

—Trois, deux, un...

Puis les deux bondirent dans la luxueuse suite, avant d'empoigner un homme plutôt grassouillet et aux cheveux gris, dont les lunettes se déplacèrent au moment de l'impact. Après lui avoir intimé l'ordre de ne pas bouger, Isma lui demanda :

—Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

—Mon nom est Charles Winchester, répondit l'intrus avec un

accent américain, et je suis venu porter un message à monsieur Lake. Et vous, qui êtes-vous, chère madame ?

— Parfois, on me dit que je suis Dieu, mais ça ira pour Isma.

Sac de croustilles du minibar à la main, l'homme écoutait les nouvelles, sans se soucier de l'agressivité de son interlocutrice. D'allure nonchalante, le *Walter PPK* et les paroles fortes ne l'impressionnaient pas.

— Monsieur Lake, je n'ai pas de message pour Dieu, ou Isma, mais j'en ai un pour vous. Mon ami Conneley m'a dit que s'il était victime d'un enlèvement ou d'un meurtre, je me devais de vous prévenir ; votre vie est aussi en danger.

Lake trouva cette mise en garde bien inutile. Comme s'il ne savait pas que des Russes voulaient sa peau ! Ignorant si l'autre avait quelque chose à lui dire qu'il ne savait pas déjà, il lui demanda comment il l'avait trouvé.

— Conneley et moi sommes sur cette affaire depuis des années. Il ne m'a pas transmis sa dernière découverte, pour que la vie d'au moins un de nous deux soit épargnée. J'ai des enfants et des petits-enfants, vous savez...

— Oui, je vois, répliqua Lake. Mais de quoi parlez-vous, monsieur Winchester ?

— Je parle du GPS et de la clé USB qu'il tente de vous remettre.

— Je croyais qu'il y avait un GPS et des documents en papier.

— Voyons, cher ami, joignez le 21^e siècle ! GPS et papier électronique, alors.

— Dans ce cas, à quoi sert l'indice qu'il m'a laissé dans le plancher crasseux du bistro ? Et que savez-vous de cet encart au sujet de la vente d'articles de sport qui aura lieu demain ?

— Ah, oui ! C'est moi qui ai demandé à mon adjoint de faire cette mise en scène. Je voulais vous rencontrer pour vous refiler l'information.

— Mais que faites-vous ici ? interrogea Lake. Je ne comprends pas la raison de votre présence...

— Quand j'ai vu les agents russes dans le hall de l'hôtel, j'ai pensé qu'ils allaient vous tuer. Je suis venu ici pour tenter de trouver des indices qui me mèneraient à ceux que Conneley vous a laissés.

— Et que voulez-vous faire, maintenant ? Car comme vous pouvez le constater, je ne suis pas mort...

—Oui... Et merci, mon Dieu, de m'avoir sauvé ! ironisa Isma.

—Je crois qu'il faut tenter de décoder les pistes laissées par mon ami et collaborateur Conneley.

—Mais vous dites que vous ne voulez pas connaître le contenu du GPS et des documents... électroniques !

—Les Russes ont Conneley. S'il ne parle pas, ils le tueront, et je sais que mon pote ne dira rien. Nous sommes les seuls à pouvoir suivre la piste et découvrir la vérité.

—Malheureusement, je serais surpris que vous puissiez m'aider. Combien d'étages pouvez-vous gravir à pied avant de perdre le souffle ?

—Seulement quelques marches. Ma condition physique n'est pas à son sommet. Par contre, j'ai la CIA et FBI à mon service.

—Que voulez-vous dire ?

—Après la fin de la guerre froide, le président Reagan a décidé de ne courir aucun risque avec les Russes. Comme la corruption était déjà installée dans tout le pays, il était certain que le crime organisé deviendrait encore plus puissant dans une économie de marché capitaliste. Il a donc créé un module secret d'espionnage, indépendant de la CIA et du FBI, mais relié à l'immense base de données de ces agences.

—Et pourquoi prétendez-vous pouvoir en retirer de l'information ?

—Parce que j'en suis le directeur.

Chapitre 5

Daniel Rock se levait le matin en sifflant. Il enfilait sa robe de chambre en satin mauve et se préparait un café express très serré. Sa routine incluait la lecture du journal et l'écoute des nouvelles à la radio transmises par son *morning man* préféré. Ensuite, il appelait son adjoint pour savoir ce qui l'attendait au bureau, ou encore, s'il avait un petit déjeuner aux *jardins du Ritz*, son lieu matinal préféré. Encore ce matin-là, il n'échappa pas à cette habitude.

— Bonjour, boss, qu'est-ce qu'on a aujourd'hui ? J'espère que je ne rencontre pas à nouveau ces enfoirés d'Anglais pour discuter de leur projet de musée de dinosaures...

— Bonjour, monsieur Rock. Non, monsieur, pas d'Anglais, ce matin ! Seulement cet avocat... celui qui est branché avec des communautés religieuses. Sachant cela, vous m'avez précisé que vous vouliez faire des affaires avec lui.

— Ah, oui ! Ce drôle de mec qui parle vite ! Je m'en souviens. Et c'est aujourd'hui ?

— Oui, monsieur Rock. Petit-déjeuner à huit heures trente... aux *jardins du Ritz*, cela va de soi.

Daniel dut interrompre son appel un moment, car une voix féminine un peu éraillée le pria de venir la rejoindre, et elle était plutôt insistante. Sa tonalité lyrique et son accent espagnol le mirent en éveil.

« Bon sang ! se dit-il. Il y avait bien quelqu'un dans mon lit ce matin ! »

— Allo, boss ? Pouvez-vous dire à l'avocat de me rejoindre au même endroit, mais pour le déjeuner... disons... à midi trente ?

— Certainement, monsieur Rock, tout ce que vous voulez, monsieur Rock.

— D'accord, et cessez de m'appeler tout le temps monsieur, je sais que je suis un homme.

Après avoir raccroché, Daniel retourna dans l'immense chambre, alluma à distance le foyer à l'huile et contempla son grand lit en satin rouge où était allongée Dolores, avec ses longues et sinueuses courbes.

Il fréquentait un bar de la rue de la Montage si fréquemment, qu'on avait nommé une table en son honneur. Chaque fois qu'il s'y rendait, tout le personnel se courbait sur son passage. Faut dire que

ses pourboires généreux faisaient presque de lui un dieu. Il aimait être adulé et pour se faire, le prix ne comptait pas. Il se percevait lui-même comme une star. Il était le *best des best*... du moins, lorsqu'il se trouvait dans ce bar. Il se souvenait que la veille, il y avait rencontré des jeunes femmes très prisées, mais c'est là tout ce dont il se remémorait.

— *Hola Señor*, venez me voir, espèce de brute ! Allez, venez... l'invita sa dernière conquête.

Comme il se préparait à retirer sa robe de chambre, il entendit la porte de la salle de bain s'ouvrir. En se tournant, et aperçut une autre plantureuse louve à peine vêtue de voiles de soie.

— *Di buon mattino*, Danny boy.

Stupéfait, Dany croyait rêver. Il dut se pincer pour s'assurer que tout cela était bien vrai. Sans plus hésiter, il sauta dans l'arène et s'offrit le rêve de tout homme : se taper deux femmes en même temps !

Quelques heures plus tard, assis à sa table habituelle au *Ritz*, il attendait son invité, tout en tentant de se remémorer leur discussion. Développeurs, constructeurs, financement, hôtels, foyer troisième âge, centres commerciaux, etc.

— Salut, Danny ! lui lança le petit homme dressé à quatre épingles, foulard de soie à la poche de la veste, cordon doré sous le nœud de cravate, cheveux bien placés et souliers cirés.

— Salut, mister Big ! répondit Dany en se souvenant soudainement parfaitement bien de lui. Comment monsieur Charron va-t-il, aujourd'hui ?

— Bien, mais j'en connais qui ont eu toute une nuit et toute une matinée !

Malgré sa surprise de savoir que l'autre était au courant de ses derniers exploits, Dany lâcha un petit sourire.

— On ne peut rien vous cacher. Alors, mister Big, infusez mon intelligence de votre savoir. Que puis-je faire pour vous ?

— Ah ! C'est une bonne question, mais pas la meilleure. C'est moi qui ferai quelque chose pour vous. Vous voyez, les gens avec qui je travaille sont très, très puissants. Ils détiennent des avoirs partout dans le monde, et notre organisation s'assure d'optimiser le rendement des fonds qu'ils lui confient.

— Et pourquoi avez- vous pensé à moi ?

— Parce que vous êtes un *winner*, monsieur Rock. Vous connaissez le milieu des affaires, vous avez travaillé en tant qu'agent de prêts

majeurs pour la *Canada Mortgage* et vous pourriez convaincre un âne de courir au Preakness... et le faire gagner ! J'ai des projets, plusieurs projets, et je veux vous voir les mener à bien.

— Et pourquoi serais-je intéressé ? Qu'y a-t-il pour moi, dans tout ça ?

— Tout ce que vous voulez le plus, monsieur Rock !

— Tout ?

— Tout.

Rock se dressa sur sa chaise de style Louis XIV comme pour se replacer et reprendre ses sens. Voilà qui devenait plus qu'intéressant. Oui, il aimait les femmes, l'immobilier, le développement et la construction, mais par-dessus tout, il avait une faim inassouissable pour le pouvoir que procure l'argent.

— Et si je considère votre offre, dit-il, je pourrai établir mes conditions et m'assurer de *tout avoir*, comme vous dites.

— Parfaitement, monsieur Rock. Faites-nous connaître vos conditions et je vous assure que nous les respecterons.

— Donnez-moi quelques jours pour y réfléchir. Je dois voir comment je peux intégrer ces tâches à mon horaire.

— Non. Soit vous acceptez maintenant, soit vous refusez. Autrement, j'irai rencontrer mon prochain candidat dès aujourd'hui.

Tout en se demandant ce qu'il devait faire, Dany donna l'impression de réfléchir, bien que cette offre semât chez lui la confusion. Pourquoi son vis-à-vis était-il si pressé ? S'agissait-il d'un canular ? Devait-il plaider qu'il lui fallait d'abord en discuter avec ses associés ?

Tout compte fait, il devait rendre sa décision sur-le-champ. Faisant défiler dans son cerveau déglingué des images de lui-même fréquentant des bars où les jeunes filles se pendaient à son cou, arrivant au *Ritz de Paris* en *Rolls Royce* et vivant dans le plus grand des luxes, il se dit qu'il n'avait plus à hésiter. Avec un regard audacieux et une suffisance inouïe, il fixa des yeux le petit homme et lui répondit :

— D'accord, je vais préparer un contrat d'ici quelques jours et mon avocat communiquera avec vous afin que vous puissiez le réviser et l'approuver.

En entendant cela, Charron afficha un air moqueur. Avec un sourire ironique, il répliqua sèchement :

— Ce ne sera pas nécessaire.

Étonné, Rock le regarda en arquant les sourcils et en ouvrant quelque peu la bouche, comme s'il venait de voir un fantôme.

— Ah, non ? Mais pourquoi ? Auriez-vous tout à coup changé d'idée ? s'enquit-il en se demandant si son hésitation passagère n'avait pas semé le doute dans l'esprit de son interlocuteur.

— Monsieur Rock, reprit Charron, je ne suis pas une de ces personnes dont vous pouvez douter de la sincérité.

L'avocat trapu se pencha vers sa mallette et en sortit une enveloppe brune qu'il déposa lentement sur la table. Sur le côté gauche de celle-ci, on ne voyait qu'un simple sigle, des armoiries que Rock ne pouvait reconnaître.

Le blason de l'organisation internationale était rouge, bleu et doré. On aurait dit deux écus dressés en *V*, croisés par des épées en broderie ceinturées de rose et de rouge. Le tout ressemblait à une icône religieuse datant d'une autre époque.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna Rock.

— C'est votre contrat, monsieur Rock.

« Encore un autre qui ne cesse de m'appeler monsieur ! se dit l'autre. À croire que je projette une identité tellement indistincte, qu'on se sent obligé de me rappeler constamment que je suis un homme. »

Après un bref moment, il reprit son calme, car après tout, il n'en était pas à son premier contrat. La plupart du temps, il aimait présenter à ses proies les contrats piégés que rédigeait pour lui son avocat véreux, maître Matton.

Ce dernier était un vieux grincheux aux airs de petit lutin. Au début de sa miteuse carrière, il avait travaillé en tant qu'enquêteur pour le ministère du Revenu national. Cela lui avait permis de connaître toutes les astuces fiscales et surtout, les façons de contourner les règles les plus pointues. Il fut forcé de démissionner après avoir sciemment fermé les yeux sur les manœuvres douteuses commises par des brigands au col empesé et à la cravate de soie griffée.

— Je peux le lire ? demanda Danny avec une voix d'adolescent qui ne s'en laisse pas imposer.

— Je vous en prie, monsieur Rock.

— Vous pouvez m'appeler Danny, je préférerais.

— Comme vous voulez, Danny.

Celui-ci examina attentivement le document, tout en prenant le temps de bien comprendre les subtilités qu'il renfermait. Il savait que

le diable se trouvait toujours dans les détails, car lui-même pratiquait cette méthode crapuleuse.

Son *modus operandi* était toujours le même. Contrat de mandataire aux pouvoirs complets de décision, toujours sous le prétexte de protéger ses clients, mais au final, pour vider leurs poches et leur laisser des canards malades. Par la suite, ceux-ci étaient tellement ruinés qu'ils étaient incapables d'entamer des poursuites contre lui.

Il cherchait partout dans le texte ce genre d'attrape-nigauds. Il aurait bien aimé avoir Matton à ses côtés. Il aurait ainsi pu déceler plus aisément les pièges. Mais il n'y avait pas... du moins, pas dans ce document.

Lorsqu'il prit connaissance des bénéfices qu'il en retirerait, un fusible de son cerveau se mit à rougir. On lui offrait un revenu annuel de plusieurs millions de dollars, des voitures de luxe, un avion privé, l'accès à un camp de chasse très prisé ainsi qu'un hélicoptère pour s'y rendre, et des comptes bancaires à Riberalta, en Bolivie. Bref, tout ce qu'il avait toujours voulu posséder pour satisfaire son égo. En prime, il aurait un tas d'histoires à raconter à ses sbires aveuglés par la garniture.

Charron ne fut pas sans remarquer le changement de texture cutané de son interlocuteur. Voyant cela, il savait exactement où il en était rendu dans sa lecture. À n'en point douter, la proie s'accrochait à l'hameçon. Ne manquait plus qu'à tirer un dernier coup pour empêcher le poisson de fuir.

— Vous aimez ce que vous lisez, Danny ?

Hésitant à afficher son excitation, Rock fit la moue, histoire de laisser croire qu'il avait l'habitude de ce genre de proposition. Sa suffisance allait jusqu'à le faire croire qu'il pouvait aller jusqu'à faire preuve d'arrogance devant cet homme qu'il ne connaissait que depuis quelques jours. Ce qu'il avait sous les yeux était pour lui du jamais-vu. Il devait donc suivre son instinct et se donner un air moins béat.

— Pas mal, oui, pas mal.

Devinant que l'hameçon venait de traverser la nageoire, Charron n'avait plus qu'à jouer le rôle du messenger représentant des tiers puissants. Sachant désormais ce qui pouvait faire plier cet homme imposant aux fragrances prononcées, il lui demanda :

— Alors, vous êtes des nôtres ?

Rock n'aimait pas composer avec l'autorité. Il préférait ne pas dépendre d'autres joueurs pour compter ses points. Aussi, la dernière question de Charron le fit reculer d'un pas. Par contre, il ne pouvait s'imaginer sans vêtements griffés, médaillons luminescents et voitures de luxe. Aussi, arriverait-il à contourner les règles de ce consortium douteux.

— Cher maître Charron, finit-il par répondre, je ne puis qu'être impressionné par votre tact et votre ingénuité. J'accepte donc officiellement votre proposition.

Cela dit, il sortit son stylo bille *Meisterstück* serti de l'emblème de *Mont-Blanc*, un modèle à édition limitée, dont la tige de support portait l'inscription : D. ROCK. Stylo entre les doigts, il aimait prendre son temps, non sans espérer attirer l'attention de ceux qui l'entouraient. Cela lui permettait d'indiquer le prix qu'il fallait déboursier pour obtenir un tel joyau.

Charron sortit doucement de sa veste un crayon *S.T. Dupont*. Tout d'or massif, cette plume fontaine à l'encre bleue était sa préférée. Il l'offrit à Rock, mais ce dernier refusa poliment. Comment se couvrir de gloire si le *Mont-Blanc* n'avait pas signé un contrat si singulier ! D'un geste rapide, il signa.

Chapitre 6

Lake songea à ce que Winchester venait de lui apprendre. En repassant en boucle les images de tout ce qui s'était déroulé sur la terrasse de la Conception, il constata que la foire aux articles de sport se trouvait à deux pas de là. Comme il y a rarement des hasards dans le métier d'espion, il décida d'aller observer le site et les environs. « Sait-on jamais, se dit-il, j'aurai peut-être une meilleure idée des lieux lorsque je m'y rendrai pour la brocante. »

— Dites-moi, Winchester, vous pouvez me trouver de l'information concernant Conneley ? Où logeait-il ? Comment s'est-il rendu à l'hôtel et à quel endroit a-t-il cassé la croûte ?

— Bien sûr, Harry, je peux accéder à tout le réseau de caméras de surveillance de Baku. Souhaitons que leur technologie soit plus fiable que la dernière fois que nous avons tenté l'expérience. Mais je suis persuadé que si. Cet été, la ville sera l'hôtesse d'un premier Grand Prix de Formule 1 et les autorités ont mis à niveau leurs systèmes de surveillance.

— Souhaitons-le ! lança Lake d'un ton éploré.

Sachant que son collègue n'avait pas demandé cela à Winchester par hasard et qu'il avait une perception sensorielle peu commune, Isma lui demanda ce qu'il avait en tête.

— Tu affiches une mimique qui en dit long sur la profondeur de tes pensées, indiqua-t-elle.

— Viens, nous allons faire un tour de reconnaissance au Mercado Sportivo.

Winchester lui fit remarquer que ses vêtements déchirés et les taches de sang coagulé qui les recouvraient ne pourraient que le faire remarquer. Lake s'en voulut de ne pas y avoir prêté attention plus tôt. Sûrement que cette mission le rendait plus susceptible de commettre ce type d'erreurs, étant donné l'implication du Vatican et, possiblement, de monseigneur Favroti. Les souvenirs de l'époque où il était tout jeune défilaient en boucle dans sa tête...

Les deux agents se regardèrent en ricanant. Lake tourna son regard vers deux portes de bois taillées à l'oriental et s'y dirigea d'un pas lent. Ses muscles encore gonflés et endoloris l'empêchaient d'enlever gracieusement sa chemise. C'est alors qu'il sentit les fortes et

douces mains d'Isma l'aider à tirer les manches.

Débarrassé du vêtement, il ouvrit les portes avec son pied imbibé de sang. La salle d'eau était entièrement composée de granit turc. Bleues et orange, les dalles Bleu Louise apportaient beaucoup de chaleur à la pièce. Au centre, il y avait un mur au-dessus duquel trônaient deux têtes de douche d'eau de pluie qui promettaient une abondance d'eau chaude.

Quand Lake se tourna vers elle pour lui demander si elle désirait se détendre sous le jet, Isma avait déjà laissé glisser ses leggings au sol, tandis que sa veste *Swat* pendait au bout de son index. Elle la laissa tomber, redressa son doigt vers le haut et d'un signe, invita son partenaire à la rejoindre sous l'eau. La vapeur envahissait déjà la pièce.

En route vers le Mercado, les deux espions retrouvèrent le sérieux qu'exigeait leur mission. S'ils souhaitaient survivre à celle-ci, ils se devaient de rester concentrés en tout temps.

Pour l'occasion, ils s'étaient habillés en touristes suisses : lunettes fumées, chapeaux de toile à bordure allongée, jeans amples et souliers de marche. Caméra au cou, ils s'exprimaient en romanche pour donner plus de crédibilité à leur couverture. Chaque fois qu'ils croisaient un endroit stratégique, Lake prenait la pose pendant qu'Isma le photographiait, ce qui plus tard, leur permettrait d'étudier les lieux.

Ce stratagème fonctionnait à merveille. Chaque fois que l'un d'eux repérait un indice important, l'autre s'installait derrière la caméra pour jouer l'innocent photographe.

—Regarde la belle photo que je viens de prendre de toi, mon amour ! s'exclama Isma à un certain moment.

Derrière cette phrase, Lake sentit que sa conjointe du moment faisait bien plus que de jouer un simple rôle.

Les caméras récentes permettant de regarder instantanément la photo venant d'être prise, Isma, en examinant une image, remarqua quelque chose de flagrant. Après avoir appelé Lake, elle attira son attention sur la fenêtre d'un bâtiment qui se trouvait tout au haut de la photo. Dans le coin droit, on pouvait voir un sigle religieux.

Il s'agissait de deux clés anciennes, croisées en leur centre. L'une était en or reluisant, et l'autre en argent. Un peu plus haut au centre, trois couronnes montées sur un coussin ovale entrelacé de rubans rouges. Pas de doute, c'étaient les armoiries du Vatican.

Depuis des millénaires, l'Église se plaît à transformer l'apparence de ses armoiries. Parfois, celles-ci sont encadrées par un écu rouge, et parfois, elles sont entourées d'une fine ligne noire pour signifier l'ère du règne d'un Pape. Le blason du Vatican représente les clés de saint Pierre croisées sur champ de gueules : une en or qui symbolise le pouvoir spirituel de l'Église, et une en argent qui représente sa continuité dans le temps, le tout étant surmonté par la tiare papale. Cette dernière est composée de trois couronnes représentant les attributions du pape : pasteur, docteur et chef suprême de l'Église. Les clés croisées d'or et d'argent, quant à elles, symbolisent celles du royaume des cieux promises à saint Pierre, avec le pouvoir de lier et de délier. Enfin, la croix d'or qui se retrouve au-dessus de la triple couronne fait référence à la crucifixion de Jésus.

Si Isma se questionnait en regardant la photo, Lake, lui, connaissait très bien la signification de ce blason.

Chapitre 7

La cordillère des Andes (en espagnol *Cordillera de los Andes*) est la plus longue chaîne de montagnes au monde. Orientée nord-sud tout le long de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, longue d'environ 7000 kilomètres et ayant une largeur variant entre 200 et 800 kilomètres, la cordillère a une altitude moyenne de 4000 mètres et culmine à 7000 mètres. Elle débute au nord du Venezuela, puis traverse la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie, le Chili et l'Argentine, jusqu'à la pointe sud du continent.

Il s'agit d'un lieu où la végétation prolifère. Vaste et difficilement accessible, c'est le l'endroit idéal pour les producteurs et trafiquants de drogue. Depuis des décennies, en Colombie, le commerce de l'éther, ingrédient essentiel à la fabrication de cocaïne, se porte bien. Les bateaux des grandes entreprises de produits chimiques accostent continuellement là-bas.

Chargée dans la hune, ces cargaisons sont la matière première des plus grands bandits du monde. Lake avait déjà infiltré un de ces puissants réseaux. Il avait comme mandat de libérer un prêtre dominicain en mission de bienfaisance. Victime de moult tortures, le religieux avait perdu l'index de la main droite, ses ravisseurs étant convaincus qu'il infiltrait le Cartel. C'est le prix qu'il dut payer pour n'avoir jamais affirmé qu'il en était un.

Des hommes de main armés jusqu'aux dents, tatoués de codes par leurs employeurs, parfois marqués d'un X pour signifier leur changement de camp, étaient en interminable mission. Mais leur boulot n'avait rien à voir avec celui d'un véritable missionnaire. Tueries, tortures et viols ne constituaient qu'une partie des activités de ces salauds. Étrangement, ces hommes croyaient en Dieu. Aussi, pouvaient-ils devenir menaçants pour défendre leur foi, tout aussi tordue que leur esprit.

Lake savait que ces gens n'avaient aucune parcelle de bonté. Comme des chiens affamés, leurs maîtres les avaient dressés pour attaquer. La nature de ces brutes répondait à la continuelle crainte de ne pas protéger *le jefe*. Sous leurs yeux, les sous-chefs tuaient des gens sans raison, dans le simple but de faire savoir aux *tutor* ce qu'ils devaient faire aux agents qui tentaient d'infiltrer les réseaux de pro-

duction et de distribution de drogue. Ces gardiens savaient aussi que s'ils faillaient à leur tâche, ils pouvaient se considérer comme morts.

Arrivés en Colombie via un vol rempli de touristes s'offrant un *tout-inclus*, Lake et Isma déambulaient innocemment dans l'aéroport de Bogota. L'air humide et inerte rappelait à Lake sa dernière visite au pays des caïds... les cartels s'étaient unis pour mieux contrôler la vente de drogue partout à travers le monde. Il sourit à Isma quand il vit un rassemblement de missionnaires franciscain. Outre une soutane en jute brun foncé et des sandales en cuir, tous portaient un missel religieux au bras.

— Bonjour, monsieur Lake, fit un homme aussi charpenté qu'un gratte-ciel et dont les cheveux étaient tellement noirs qu'ils reluisaient au soleil.

— Bonjour, Jaffa, répondit l'agent. Je vous présente Isma. Et attention... je vous interdis de la vendre à qui que ce soit !

Auparavant, Jaffa avait évolué en tant que *commandant* des forces secrètes du Vatican. C'était à l'époque où Lake suivait son entraînement pour y devenir gardien. En ce temps, Jaffa se rendait régulièrement à Bogota, où Favroti dirigeait l'escouade spéciale de libération. Torturé par les matons du caïd suprême, on lui avait coupé l'oreille avant de la remettre au prêtre, afin que ce dernier sache qu'ils entendaient tout ce qui se disait à leur sujet.

C'est là que le pauvre homme était devenu le protégé de Favroti. Même si physiquement, il n'était plus l'ombre de lui-même, il jouissait d'une réputation d'homme résilient. Il n'avait jamais quitté Bogota et encore moins sa famille, ce que les narcotrafiquants respectaient.

— Alors, Harry, votre message disait que vous veniez voir ma femme. Vous savez qu'elle vous attend depuis des semaines. Elle vous a même préparé votre potage préféré.

— Tu sais que je suis incapable de me passer de sa soupe et de son sourire !

Depuis son arrivée, Lake se demandait à quel moment et à quel endroit il trouverait les croix des armoiries du Vatican. Il connaissait bien Bogota. Ses nombreux voyages en Amérique du Sud lui avaient appris à faire preuve de prudence et de patience. Dans la capitale de la drogue, inutile de pousser la chance, de questionner et de risquer d'éveiller des soupçons.

— Dis donc Jaffa, s'exclama-t-il, n'y a-t-il pas une célébration, le mercredi, pour souligner le jour de saint Joseph ?

— Effectivement, confirma Jaffa.

Saint Joseph est le père de tous les travailleurs. Les Colombiens étant des gens très croyants, ils prenaient toujours un instant pour se ressourcer et remercier le protecteur des ouvriers. Peu importe leur travail, Dieu protège ceux qui l'adorent, pourvu qu'ils obéissent au *Jefe*.

— Il y a la messe de onze heures à la *Santa Trinità*. Elle se trouve au centre de la ville et voisine la résidence de l'archevêque de Bogota, informa Jaffa.

— Il faudra être discret, car cette célébration est plus locale que touristique. Tu iras avec Kito, mon jeune apprenti. Ainsi, vous pourrez garder un œil sur les incrustations symboliques de la place de la Trinité. De notre côté, Isma et moi resterons en retrait, de façon à ce que les gens croient que nous sommes des touristes.

À onze heures tapantes, les cloches des églises se firent entendre dans toute la ville. Toutes les paroisses affichaient complet, le rite du mercredi étant un incontournable. Mains jointes, agenouillés devant leur banc, les hommes et les femmes se penchaient pour prier en unisson avec le célébrant. Plus rien n'existait, hormis leur profonde foi en saint Joseph.

Isma demanda à Lake de lui tenir la main, histoire de donner plus de crédibilité à leur couverture. Malgré sa grande expérience, elle avait toujours le trac lorsqu'elle côtoyait des brutes qui tuaient des hommes et des femmes de façon tout à fait gratuite pour semer la terreur.

La caméra de Lake, un *Nikon D-5 numérique* muni d'un *zoom AF-S NIKKOR 400mm f/2.8E FL ED VR*, convenait parfaitement à un professionnel comme lui. Non seulement elle suffisait à le faire passer pour un touriste, mais de plus, elle offrait une vision nette sur les objets, les personnes et les inscriptions qui se trouvaient à distance. L'air de rien, Lake pointa l'objectif vers les endroits susceptibles de contenir des symboles religieux. Et à la place de la Trinité, ceux-ci étaient nombreux. Atteints par des balles d'armes d'assauts, plusieurs portaient des marques. À croire qu'une guerre venait tout juste de se terminer.

Le temps pressait, puisque la célébration tirait à sa fin. Lake sentit son cœur battre plus fort lorsque deux hommes moustachus armés de *AK-47* sortirent d'une *Jeep* que visiblement, on avait voulu camoufler. Sans remarquer la présence des deux prétendus touristes, les mercenaires commencèrent à rôder tout autour de l'église, comme s'ils cherchaient des fugitifs.

Continuant de jouer leur rôle, Lake se mit à photographier les deux clochers surmontant les transepts du vétuste lieu de culte, pendant qu'Isma s'affairait à lire une carte touristique en s'adressant de temps en temps à son collègue, comme si elle transmettait des informations sur l'architecture de la bâtisse. Or, dans les faits, elle l'informait sur les allées et venues des soldats, dont il était impossible d'identifier l'armée à laquelle ils étaient associés.

Cette mise en scène fonctionnait plutôt bien, jusqu'à ce qu'une autre *Jeep* se garât à quelques mètres d'eux. Également vêtus d'uniformes de camouflage, les deux nouveaux arrivants semblaient être de hauts gradés. Le chauffeur portait un béret rouge arborant un logo quelconque à l'avant et au-dessus du front, tandis que le passager était coiffé d'un képi rouge orné d'une bande noire qui faisait tout le tour de la tête, et d'un écusson rond bleu et rouge agrémenté de dorures.

Les trois étoiles que portait ce dernier sur les épaules indiquaient probablement son grade plutôt élevé. Lake crut un moment qu'il valait mieux se méfier, se disant qu'il pouvait peut-être s'agir de trafiquants de drogue déguisés en militaires.

Le semi-général s'approcha d'Isma et l'aborda en espagnol.

— Bonjour, jeune dame, puis-je vous aider à vous retrouver dans notre beau pays ?

Jouant la carte de la timidité, Isma lui demanda dans un espagnol impeccable en quelle année cette magnifique église avait été construite

— L'histoire vous intéresse, madame ?

— Oui, mais pas autant que la beauté de l'architecture de ce monument.

— Alors, comment pourrais-je vous imprégner de ma connaissance de notre histoire et de notre architecture ?

— Comme vous êtes charmant ! Pourriez-vous m'accorder le privilège de me faire photographier avec vous ? Mon mari et moi par-

courons le globe et adorons garder des souvenirs des bonnes gens que nous avons rencontrés.

— Mais certainement ! consentit l'homme. Je me nomme Brisko Montenella, vice-brigadier général de la sécurité intérieure de notre pays.

Isma prit gentiment son interlocuteur par le bras, pendant que le chauffeur de la deuxième Jeep mit sa main sur son *Holster de Glock 17*. Après lui avoir fait signe de ne pas s'inquiéter, le vice-général expliqua à Isma :

— Comme vous le savez sûrement, cette région du monde comporte toutes sortes de gens. C'est pourquoi nous sommes toujours prudents lorsque nous abordons de nouvelles et jolies connaissances.

— Vous avez bien raison, on ne sait jamais qui se cache derrière un arbre !

Comme l'endroit était bondé de pierres et de monuments, la verdure y était rare. Isma et le militaire rirent bruyamment, tout en se positionnant pour la photo. Lake les fit se placer de manière à voir la *Jeep* et le chauffeur, puis leur demanda de se tourner vers la statue de la Trinité, tout juste devant l'église. Au même moment, les cloches se mirent à sonner et les pèlerins quittèrent l'édifice.

Dans le tourbillon de passants, Isma glissa un baiser sur la joue du militaire et le salua de la main droite. Charmé, Brisko lui envoya un baiser soufflé, ce que Lake trouva habile, mais un peu *kitsch*.

Il ne leur fallut, à Isma et lui, que quelques secondes avant de disparaître dans la foule. De son côté, Brisko retrouva ses esprits et se remit au travail, lequel consistait à retrouver deux agents spéciaux, un homme et une femme jouant les touristes. Le militaire avait reçu des ordres directement de Favroti. Ainsi donc, les deux agents étaient traqués.

Chapitre 8

Daniel Rock aimait siffler en marchant, convaincu que cette allure lui donnait un style enviable. Il aimait qu'on le prenne pour le *king*, le *boss*, le *best des best*. Au coin des boulevards de Maisonneuve et Peel à Montréal, son coin de prédilection, il avait l'impression que tous les passants enviaient son succès. Cheveux huilés et coiffés, limousine noire avec chauffeur ganté, il entrait dans la banque Fullerton comme s'il était le plus riche des clients.

Depuis sa nouvelle alliance avec Charron, il manquait de temps pour étaler son nouveau statut de grand maître de l'immobilier. Mis à part les nombreux projets dans lesquels il était impliqué, il se vantait d'être le grand responsable de la richesse de plusieurs entrepreneurs de construction.

Sa technique lui valait la haine des investisseurs, car au final, lui seul s'enrichissait. Persuasif, il avait une grande influence sur des gens d'affaires désireux de toucher un *p'tit quelque chose* en retour d'une approbation de crédit frisant le ridicule.

Une fois à l'intérieur de l'établissement financier, il exigea d'être accompagné à la chambre forte où on gardait les liquidités. Chaque banque est dotée d'un espace bien protégé où d'importantes sommes d'argent sont soigneusement rangées. Le préposé à qui Rock fit la demande lui répondit que les clients ne pouvaient pénétrer dans ce lieu sans l'autorisation du directeur. Furieux, Rock, qui se souvenait parfaitement que le directeur lui devait plusieurs faveurs en raison des nuits aussi torrides que bien documentées qu'il lui avait organisées, se lança dans une tirade fort énergique.

— Quoi ? Vous ne savez donc pas qui je suis ?

— Désolé, monsieur, je l'ignore.

— Je suis Daniel Rock, le plus important promoteur immobilier privé à Montréal... et même au Québec !

— Félicitations, monsieur, mais la règle est claire et je ne peux pas vous ouvrir les portes de la chambre forte.

— Donnez-moi votre nom, je vais m'occuper de vous plus tard ! Pour l'instant, qu'on m'amène le patron... On verra bien si je peux aller dans la chambre forte !

Peu impressionné par les rafles de ce client, le préposé, tout en restant poli, lui fit signe de l'attendre un moment. En se rendant au bureau de la direction, il masqua son sourire pour ne pas attiser la colère de l'individu, persuadé qu'il s'agissait encore d'un nouveau riche qui souhaitait se donner de l'importance.

Rendu au bureau d'Antonio Poloni, un homme dans la cinquantaine, court, chauve et portant de petites lunettes rondes, le jeune tenta d'attirer son attention pour lui expliquer le problème.

Seul Poloni pouvait consentir à ce genre de demandes. Il aimait bien ce pouvoir que lui procurait son titre. À la banque comme dans la vie, il se savait trop petit, pas assez chevelu et surtout, peu charismatique. Rock aimait ce type de proies. Tellement facile, pour lui, de faire marcher un sujet aussi faible. Or, le besoin de Poloni de se sentir valorisé était flagrant...

Quelques semaines auparavant, Rock l'avait invité à une partie de poker, après s'être entendu avec les autres invités pour qu'ils le laissent gagner. Chaque mise était calculée. À la fin de soirée, Poloni était reparti avec des dizaines de milliers de dollars et quelques jolies jeunes femmes désireuses de mettre la main sur une partie du butin. Ce genre de petites soirées s'étaient répétées à quelques reprises. Tous y trouvaient leur compte. Comme disait Rock : «C'est comme ça qu'on fait du *business* !»

L'environnement luxueux d'un hôtel prestigieux du centre-ville de Montréal convenait parfaitement pour tenir de telles soirées. Grâce aux caméras installées à l'insu de Poloni, Rock savait qu'il pourrait éventuellement tout obtenir de lui, y compris l'accès à la chambre forte. Le moment venu, il saurait même le contraindre à blanchir de l'argent pour lui.

Chapitre 9

Sœur Richer prit place pour la première fois dans son nouveau siège de supérieure générale des Sœurs du Pardon-à-la-Vierge de Rimouski. La Congrégation l'avait choisie en raison de son parcours louangé de bravoure, de générosité envers autrui et de détermination à propager l'amour de Jésus aux fidèles chrétiens de la planète.

Depuis son passage du noviciat à la vie de religieuse, elle avait parcouru le monde et organisé des missions dans des pays d'Amérique du Sud et d'Afrique. Ce désir d'aider les plus démunis de la terre lui venait naturellement. Les défis étaient nombreux. Trouver de l'eau à Rimouski est assez aisé, mais en Afrique, ce n'est pas une mince affaire !

C'est lors d'une de ses missions en Afrique qu'elle fit la rencontre du général Picard. Tout le pays était en guerre. Comme les Hutus et les Tutsis se livraient des batailles des plus sanglantes, le général et ses commandants se réfugiaient régulièrement à la maison des Sœurs, alors en mission au Rwanda. Il en fut ainsi, jusqu'au jour où les brigades décidèrent de ne plus respecter la foi des pèlerins. Ce jour-là, une attaque sans merci avait poussé les rivaux à saccager la petite église du village et à tuer de sang-froid des dizaines d'innocents, sous prétexte qu'ils étaient des Hutus.

Dans le tumulte de cette guerre, sœur Richer s'était tournée vers son mentor, monseigneur Favroti, pour lui réclamer de l'aide. Rejoint au Vatican, il avait mis sur pied un escadron secret dont la mission consistait à libérer ses protégés et évacuer tout le personnel en place. Au bout de seulement quelques jours, les sœurs et le général avaient pu échapper à cet enfer sur terre.

Tous avaient pu fuir grâce à un petit contingent de *Jeeps* mis à leur disposition. Évidemment, après avoir parcouru quelques kilomètres, un barrage de soldats armés jusqu'aux dents s'était dressé sur leur chemin. « Décidément, s'était dit sœur Richer, nous aurons besoin de l'aide du Seigneur pour nous sortir de cette situation ».

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici, avait demandé un soldat en pointant son arme dans leur direction.

— Nous sommes des religieuses du Canada et nous sommes accompagnées de missionnaires venus prêter main-forte aux soldats, de répondre sœur Richer.

L'homme l'avait interrompue en lui demandant quels étaient les soldats qu'ils supportaient. Comme elle ignorait si les gens devant elle étaient des Hutus ou des Tutsis, elle avait laissé la parole au général Picard, lequel était familier avec ces brutes.

— Des Hutus, cher monsieur, avait répondu ce dernier. Nous sommes ici pour aider vos camarades épuisés et blessés. Nous sommes en route pour Kigali, où nous devons rejoindre le commandant Houpati. Il nous attend ce soir et s'inquiéterait sûrement si nous arrivions en retard.

Le prétendu gendarme avait hésité un instant, avant de le regarder droit dans les yeux.

— Si vous connaissez mon chef, avait-il repris d'un air suspicieux, vous pouvez donc me dire ce qu'il a de particulier à la jambe...

— Il n'a rien à la jambe, cher ami ! Par contre, il a des cicatrices à l'œil gauche et des marques de brûlure à la joue.

— Bon, d'accord, vous le connaissez. Allez... Passez et ne revenez plus ici ! avait prévenu le soldat en étirant la main pour serrer vigoureusement celle de son interlocuteur.

Puis le convoi de *Jeeps* s'était remis en marche. Sœur Richer, vêtue de blanc et portant un voile, se tourna vers Picard pour lui demander comment il avait su pour les marques qu'affichait le chef.

— C'est moi qui les lui ai infligées, s'était contenté de répondre tristement le général. Il attaquait mon bataillon à coups de couteau je me suis défendu. J'étais donc persuadé qu'il portait encore les marques de cette horrible nuit à Kigali.

Sœur Richer avait tenté de lui remonter le moral en lui disant qu'il avait agi tel un soldat et un humain. Se défendre est toujours de mise lorsque notre vie est en danger. Les yeux pleins d'eau, le général s'était tourné vers elle, puis après une longue hésitation, avait repris en disant :

— Je n'ai aucun remords pour ce que je lui ai fait.

— Mais qu'est-ce qui vous rend si triste, alors ?

— Je ne suis pas triste, je suis en colère. Je viens de serrer la main du diable, et ça, je ne l'oublierai jamais.

Picard et sœur Richer avaient ensuite roulé pendant plusieurs heures. À la tombée de la nuit, ils s'étaient arrêtés à un campement clandestin, où la pénombre leur assurait une bonne couverture... si cela, bien entendu, était possible dans ce coin de pays. Dès l'aube, Picard et ses officiers avaient déjà négocié pour obtenir de l'essence, ce qui leur assurait de l'autonomie à ce chapitre. Bagages sur le toit des *Jeeps*, réserve d'eau potable accrochée aux pare-chocs arrière, bidons d'essence sur le côté des ailes arrière... tout était prêt pour amorcer une autre étape de leur périple.

Sœur Richer était sortie de sa tente vêtue d'un short en jean, d'une blouse volant aux quatre vents, de bottillons de marche et de bas lui allant à mi-jambe. Vraiment, elle n'était plus la même que la veille ! Son sourire ressemblait à celui d'une jeune fille à son bal de fin d'études. Gênée et un peu gaffeuse, elle avait tenté de ramasser son bagage, mais aussi petit fût-il, elle n'arrivait pas à le soulever de terre. L'un des hommes de Picard, le sergent Zubrus, s'était précipité pour l'aider, avant de hisser le tout à l'arrière du véhicule.

— Bon matin, sœur Richer, lui avait chuchoté Picard, un peu surpris.

— Bonjour, général.

— Vous me semblez bien à l'aise, aujourd'hui...

— Vos talents d'observateur sont notables ! avait ironisé sœur Richer.

— C'est que vos...

— Je suis une infirmière diplômée du cégep de Rimouski, l'avait-elle interrompu en levant la main, et je serai plus en sécurité ainsi vêtue.

— Bon... d'accord... Mais vous me laissez...

— Stop ! Allez, ne perdons plus de temps avec mon habillement !

Tous embarquèrent dans la *Jeep*, qui démarra en laissant un nuage de poussière derrière elle.

Chapitre 10

Au début des années 1920, un groupe d'agriculteurs s'était réuni au marché Bienvenue de Montréal, aujourd'hui connu sous le nom de marché Bonsecours, situé dans le Vieux-Montréal, pour unir leurs forces et ainsi, réduire les frais de transport reliés aux produits maraîchers frais. Le prix du foin était presque 20 sous le fagot. Les voitures à essence étaient rares dans ce milieu des travailleurs de la terre. Attelés de rênes et de calèches, les chevaux tiraient lentement mais sûrement les fruits et légumes provenant du nord de Montréal, où la terre fertile faisait la fierté des maraîchers.

En plein cœur du Montréal d'antan, ces derniers vendaient, entre autres, leurs produits aux armateurs errants du port. Leur passage dans cette ville leur permettait de transporter et de vendre des fruits et légumes frais aux provinces de l'est du Canada, là où le temps froid ne permettait qu'une culture aussi tardive que courte. Les armateurs faisaient aussi escale à l'île d'Orléans, près de Québec, lieux où la famille Gariépy cultivait d'incroyables produits de la terre.

Au cœur de Montréal, les communautés religieuses étaient très présentes. Une collaboration innée faisait en sorte que les religieuses et les agriculteurs jouissaient d'une grande complicité. Organisées et dotées d'un excellent sens des affaires, les nonnes coordonnaient aisément les lieux et jours les plus appropriés pour se rendre au centre-ville et y vendre des aliments. En échange, les producteurs leur remettaient leurs meilleurs produits, et ce, à un excellent prix.

Puis vinrent les années d'après-guerre. L'éclosion de la population et la révolution industrielle obligeaient les deux associations à évoluer et trouver de nouveaux lieux pour s'établir et poursuivre leur business, du fait que ceux qu'ils occupaient alors étaient devenus trop achalandés en raison de la circulation et des camions. La terre de Jean-Baptiste Lagarde était devenue le marché Lagarde-Métropolitain, lequel pouvait répondre à la forte demande de produits maraîchers, tant dans le Grand Montréal qu'à Laval.

Voyant cela, les producteurs de fruits et légumes, les commerçants de poissons et les distributeurs de produits secs se réunirent dans cet endroit. Les compagnies ferroviaires installèrent des voies de desserte et le tout se mit en marche. Le Marché Lagarde-Métropolitain

prenait vie.

C'est ainsi que ces fermiers purent s'organiser, prendre de l'essor et augmenter leurs revenus. Ils y ont œuvré pendant plus de quarante ans. Des routes modernes et le développement résidentiel et commercial en ont fait une ville dans la ville.

Au fil du temps, ces cultivateurs se sont unis pour mieux coordonner leurs affaires. Kiosques de vente, fruits et légumes frais en quantité, excellents prix... bref, tout ce qu'il fallait pour attirer une cohorte de jeunes familles en quête de prospérité et désireuses de vivre à proximité d'une épicerie de qualité, capable de lui fournir des denrées à prix abordable.

À l'image des communautés religieuses, des gens vaillants de tous les milieux s'unissaient pour améliorer leurs conditions de vie. La communauté de maraîchers du marché Lagarde Métropolitain faisait l'envie de tous les marchands régionaux. Nul ne se doutait qu'un jour, tout changerait...

Chapitre 11

Le comptable entra dans la salle du réfectoire pour y rencontrer sœur Richer. Celle-ci avait devant elle un cartable de cuir datant des années 60. Tout ce qui se trouvait sur le bureau avait sa place, en particulier la figurine de la Sainte Vierge qui, bien centrée à l'avant, était orientée de façon à protéger sa propriétaire de toute malchance. Comme elle tournait le dos au comptable, cela laissait supposer que ce dernier ne bénéficiait pas de la même protection que son interlocutrice.

Chargé de la comptabilité de la congrégation, mieux valait, pour lui, présenter des livres à jour. À la face des gens qui n'y connaissaient rien, cet homme se glorifiait en raison de la grande prospérité de l'ordre religieux qui l'employait. À croire qu'il possédait lui-même toute cette fortune, qui selon ses dires, se chiffrait à quelques milliards de dollars.

Ces prétentions, au sujet de la richesse des religieuses, ne concernaient pas uniquement cette congrégation canadienne, mais aussi, les congrégations du monde entier. La fortune ecclésiastique étant une fabuleuse énigme, elle suscitait toujours de nombreuses spéculations.

Le Vatican est la plus grande organisation diplomatique mondiale et certainement la plus énigmatique de toutes. Depuis des lustres, les finances de cet organisme font l'objet de plusieurs mythes et légendes, même si jamais il n'a eu à rendre de comptes à ce chapitre. Comment évaluer la fortune de la *Banquo Vaticane* autrement qu'en essayant de deviner ce que peuvent représenter deux mille ans d'économie, moins, bien sûr, les dépenses.

— J'ai quelqu'un à vous présenter, mère supérieure, annonça le comptable Savard.

— De qui s'agit-il ?

— Un avocat qui a la confiance des sœurs de Marie-Josèphe.

— Et pourquoi voulez-vous nous le présenter ?

— Il fait fructifier avec succès les investissements des Sœurs du Saint-nom-de-la-Vierge, mais si vous ne souhaitez pas le rencontrer, je peux lui dire de retourner chez lui.

Pour sœur Richer, il n'était pas possible de laisser le comptable penser que son rôle n'avait pas d'importance. Surtout que le fonds de

pension des religieuses subissait des pressions de la part des marchés financiers et que la volatilité des titres ne rassurait personne. À cet effet, les membres du conseil l'avaient informée quelques semaines auparavant qu'ils entendaient effectuer des placements plus rentables.

— Ça va, monsieur Savard, qu'il entre. Nous l'accueillerons comme s'il était l'un des Rois mages.

— D'accord, mère supérieure.

— Comment se nomme-t-il ?

— Charron, Pierre Charron.

— Bon, d'accord

Vêtu d'un *Ambrosio* noir, chaussures luisantes, cravate de soie agencée à un foulard replié dans la pochette extérieure de sa veste, Charron semblait flotter. Avec son sourire un peu en coin et ses verres tout de finesse, il séduisit instantanément son auditoire.

Assis sur une petite chaise dont la structure tenait sur quelques tiges de métal couvertes d'un simili bois moulu, il se tourna et celle-ci grinça sur le plancher de linoléum. Après le son froid et austère qui s'ensuivit, tous eurent un frisson. Après quoi, Charron se leva et tendit la main à la religieuse pour établir un premier contact physique entre eux.

— Bonjour, monsieur Charron, lui lança gentiment la mère supérieure.

Dans l'univers de Charron, chaque personne représentait un personnage, car tous jouaient un rôle dont le principal but se résumait à inlassablement gagner son gain, peu importe les conséquences. Il en est ainsi dans le monde des arnaqueurs, ces hommes au service du dieu du gain, de la vie luxurieuse et du pouvoir que leur procure l'argent. Pour sœur Richer et ses semblables, il en allait tout autrement.

— Bonjour, révérende mère, je me sens gracié de vous rencontrer.

— Voyons, maître Charron, sachez que nos portes sont toujours ouvertes aux gens qui se soucient de notre bien-être.

— C'est bien ce dont il s'agit ici... de votre bien-être à long terme.

— Bien sûr ! Vous comprenez qu'il nous faut assurer l'avenir de nos sœurs, elles qui ont donné leur vie à la communauté. Comme il y a de moins en moins de religieuses qui complètent le noviciat, le vieillissement nous touche particulièrement.

Charron voyait dans ce commentaire l'ouverture qu'il cherchait. Le besoin de son interlocutrice de rentabiliser au maximum les placements de la congrégation et ainsi, assurer sa pérennité. Savard lui avait indiqué l'importance de la mission de la Congrégation, dont l'aide aux plus vulnérables définissait les choix. Aussi, avait-il déjà une idée en tête... Toutes les sœurs prirent place autour de la table, avant de se présenter une à une.

— Je suis sœur Mathilde Bouchard, première assistante.

— Moi, je suis sœur Irène Laflèche, deuxième assistante.

— Pour ma part, je suis sœur Jocelyne Racette, troisième assistante et Secrétaire générale.

— Et moi, je suis la quatrième assistante et Économe générale, sœur Mariette Lafrance.

Mère supérieure pria Charron de se présenter en élaborant davantage sur son expérience et ses réalisations antérieures, histoire de mousser sa candidature auprès des membres du Conseil général.

Se sentant toujours seule pour assumer ses responsabilités visant à assurer l'avenir de mille sœurs vieillissantes, sœur Richer éprouvait à nouveau les sentiments qu'elle avait ressentis au Rwanda. S'efforçant de masquer le flot d'émotions qui l'assaillirent au souvenir du général Picard, elle se laissa guider par les paroles de maître Charron, ce qui lui permit de revenir subitement sur terre, non sans supplier le Bon Dieu pour que personne n'eût remarqué, comme ce fut le cas avec monseigneur Favroti, la rougeur soudaine qui s'était emparée de son visage. Ce genre d'excitation, elle ne le savait que trop bien, lui était interdit.

Charron prit le temps de vanter ses mérites. Né dans le Nord-du-Québec, il était devenu avocat après des études à l'Université de Laval. Ensuite, pour parfaire ses connaissances en administration, il avait obtenu une maîtrise à la London School of Economics, prestigieux lieu de rencontres des grands administrateurs de réputation internationale. Ceci fait, il était revenu à Québec pour y marier Fabienne Laflamme, son amour de jeunesse, elle aussi avocate.

Chaque membre du Conseil général fut saisi par cet orateur né, dont l'immense charisme tintait à leurs oreilles. Seule sœur Lafrance restait sur ses gardes. Responsable de la crèche du Saint-Jésus-de-Marie, Économe provinciale et finalement, Économe générale, elle avait eu plus d'une fois à transiger avec des hommes. Sa réserve s'accroissait,

du fait que ce type leur était amené par Savard. Or, elle savait que cet homme un peu simpliste n'hésitait pas à encenser son rôle de comparable en s'attribuant les mérites de la fortune de la congrégation.

Charron eut ensuite l'idée de parler de son implication au sein d'une communauté du Nord-du-Québec, ne se gênant nullement pour souligner le rendement élevé des investissements sûrs reliés au domaine de l'immobilier commercial. Puis il se vanta sans réserve d'être celui qui avait permis aux sœurs du Saint-Nom-de-la-Vierge de profiter d'un marché immobilier en pleine croissance pour augmenter légitimement leurs placements. Fier de ces révélations, il était prêt à mettre son plan à exécution.

— Il y a des maraîchers dont l'existence remonte à la naissance de Montréal et dont l'avenir est menacé, parce qu'ils sont confrontés à l'adversité des spéculateurs immobiliers. Ils risquent d'être chassés de leurs terres et de perdre leur travail, ce qui ferait souffrir nombre de familles qui se livrent au travail noble qu'est la culture de fruits et de légumes.

Cela dit, il entendit des murmures chez ses auditrices. Il était sur la bonne voie, il le savait. Cette réaction lui donna le feu vert pour passer à l'étape suivante.

— Je connais une personne qui pourrait aider ces pauvres maraîchers... Accepteriez-vous de le rencontrer sous peu pour l'entendre à ce sujet? demanda-t-il.

Émue, sœur Richer lui répondit avec des trémolos dans la voix qu'elles se rendraient disponibles, selon le bon vouloir de l'homme. Toutes semblaient approuver l'idée. Seule sœur Lafrance avait des réticences, mais se garda bien de les partager avec ses collègues. Charron prit sa veste, remercia ses hôtes à l'aide d'un salut oriental et quitta la salle. Voyant cela, Savard s'empressa de l'accompagner jusqu'à la sortie. Pas une ne se doutait de l'implication de ce dernier dans cette affaire.

Les deux hommes saluèrent les sœurs et quittèrent le cinquième étage de la Maison Mère. Dans l'ascenseur, Savard ne cessait de souligner l'excellence du jeu de Charron, qui lui, n'ignorait pas qu'il tenait son interlocuteur à l'aide de menottes invisibles. Il avait beau voir cet homme comme un pleutre, il n'en demeurait pas moins qu'il lui serait utile pour poursuivre son plan maléfique.

Chapitre 12

Daniel Rock se trouvait à son endroit préféré. Assis à la première table à l'entrée de *Chez Alexis*, à Montréal, il aimait se faire voir en compagnie de gens importants. Limousine à la porte, ses amis d'occasion l'encensaient de remerciements et le flattaient dans tous les sens. Bracelets et *Rolex* ornaient ses poignets qu'il agissait régulièrement, afin que tous les remarquent.

— Qu'on apporte tout de suite un autre magnum de Champagne et trois verres ! ordonna-t-il.

Les serveurs adoraient ce client exubérant. Ses pourboires extravagants faisaient de lui l'homme le mieux servi en ville. Il ne fallut qu'un instant pour que la bouteille de Perrier-Jouët repose sur la glace et que les verres tintent à la santé des hommes les plus prospères du moment.

— Tu vois, boss, c'est comme ça qu'on fait des affaires ! s'écria Rock.

Son adjoint Jay-pie savait que le flamboyant homme d'affaires vivait au-dessus de ses moyens. Malgré ses importantes rentrées d'argent, ce dernier n'arrivait pas à balancer ses revenus et ses dépenses. Toujours à crédit, il offrait aux belles gonzesses les plus beaux bijoux et des suites d'hôtels de luxe où l'alcool coulait à flots. Les excentricités sexuelles les plus folles étaient de mise, ce qui accentuait encore davantage son sentiment de puissance.

Tout à coup, une *Bentley* noire aux dorures somptueuses et aux fenêtres teintées se gara devant l'entrée exigüe du restaurant. Le chauffeur ganté de blanc ouvrit la portière arrière, puis un homme portant un paletot en cachemire *Hermès* brun cendré apparut sur le trottoir. Cheveux fraîchement coiffés, *Rolex Millenium* sertie de diamants au poignet, l'individu un peu court et au sourire pincé marchait d'un pas fier en se nourrissant du regard des badauds impressionnés par l'image de luxe qu'il dégageait.

Dès qu'il le vit, monsieur Jacques, le propriétaire de l'établissement se rua à l'entrée pour l'accueillir comme il se devait. Voilà bien là le genre de clients qu'il aimait : grands vins, joue de bœuf aux mûres sauvages, caviar russe... Il se sentait à l'aise avec ce type de clientèle. Il savait tirer profit de la vanité des autres. À preuve, son bis-

tro français avait survécu aux récessions, aux embûches engendrées par les autorités locales et à la disparition des commandites de cigarettiers dans le monde de la *Formule 1*.

Toute la tablée, sauf Rock, se leva d'un bond pour saluer le nouvel arrivant. Charron se présenta à chacun comme s'il appartenait à la royauté, puis Rock lança :

— Si ce n'est pas mon meilleur ami *mister Big* !

— Bonjour, monsieur Rock, heureux de vous revoir.

— Je savais qu'on se reverrait. As-tu du nouveau ?

— Oui, bien sûr, on s'en parle plus tard.

— Non, on en parle ici, et tout de suite... Ces gens sont mes amis et je n'ai rien à cacher.

Le petit homme serra les lèvres et regarda sévèrement son interlocuteur pour lui faire savoir que cette discussion serait d'ordre privé. Il connaissait son exubérance et même si c'était ce qui lui plaisait chez lui, l'homme devait comprendre que cet aspect de sa personnalité ne pouvait être exhibé qu'à la face des gens à qui il souhaitait soutirer un service ou une faveur. Aussi, décida-t-il d'attendre le moment propice pour le vilipender. Inutile de chercher à lui apprendre trop rapidement les bonnes manières des pseudo-aristocrates, comme lui-même en était un.

Charron prit place au bout de la table pour affirmer sa domination sur les autres. Parmi les amis de Rock se trouvait Adrien Poudrier, l'homme qu'il lui fallait pour mettre son plan en marche. Occupant un poste de direction à la Banque Girardin, Poudrier détenait le pouvoir d'autoriser les prêts immobiliers de plus de vingt-cinq-millions de dollars. C'est pourquoi l'avocat souhaitait se rapprocher de lui le plus possible.

Rock le lui présenta. Vêtu d'un complet qui avait visiblement besoin d'un bon repassage, Poudrier était un fin requin de la finance qui adorait associer son nom aux grandes réalisations.

« De quoi peut bien se nourrir cet homme ? » se demanda Charron. Il était entouré des plus belles femmes, avait la répartie facile et aimait faire le pitre. De toute évidence, Rock le connaissait suffisamment pour lui fournir ces biches et les meilleurs vins. Même qu'il le traitait comme s'il était un grand homme...

Durant la soirée, les plus grands plats et les vins les plus rares défilèrent sur la table. Quant aux cigares, les convives ne se conten-

taient que des meilleurs. Au petit matin, Poudrier mourrait d'envie de traverser la rue pour se rendre au *Ritz* avec deux jeunes filles. Comme il était leur pourvoyeur, l'une d'elles, Camilia, se tourna vers Rock pour le questionner du regard. En guise de réponse, il lui adressa un clin d'œil afin de lui signifier son accord. Alors que Poudrier se retourna pour prendre sa veste, il fut surpris d'être arrêté par Charron.

— Désolé, monsieur Poudrier, mais j'aimerais qu'on se retrouve demain pour se connaître davantage. Seriez-vous disponible ?

— Bien sûr, répondit rapidement l'autre. Vous n'avez qu'à prendre les arrangements avec Dany.

Plutôt bourré, Poudrier ne voulait que franchir la porte et s'offrir ce qu'il y avait de mieux à raconter à ses amis.

— C'est très bien, monsieur Poudrier, je verrai avec Dany. Au revoir.

Chapitre 13

En route pour Prague, Lake savait que le prochain indice vaudrait de l'or. Il éprouvait toujours ce sentiment lorsque les éléments d'une enquête se rejoignaient. Il tapotait des doigts sur la calandre de son siège. Le nouvel *Airbus* offrait tant de luxe et d'espace comparativement aux *Sea King* de l'armée italienne. À l'époque de la Seconde Guerre mondiale, le Vatican coordonnait les déplacements de ses membres à l'aide des escouades secrètes siciliennes pour tenter de court-circuiter les opérations au sol de Mussolini.

Quand la guerre n'évoquait chez le Saint-Père que frustrations et tourments, les moyens de sortir l'humanité de cette terrible bataille n'avaient d'égal que les fins justifiant les moyens. Lake faisait partie de l'escouade mise sur pied à la suite de ces terribles conflits. Encore aujourd'hui, il se remémorait souvent les nombreux entraînements en haute montagne, les rencontres secrètes dans des monastères si isolés des Dolomites que personne n'osait s'y rendre...

Favroti tenait à ce que Lake, son protégé de la première heure, soit le meilleur de la cohorte. C'est pourquoi il lui donnait plus de travail qu'aux autres. Il le formait avec tant d'intensité, que ses camarades pensaient que le religieux ne l'aimait pas et qu'il cherchait à le tuer. Or, c'était tout le contraire. Dans le silence de sa conscience, Favroti avait toujours eu de l'affection pour Lake. Il avait promis à une jeune religieuse du Canada qu'il le protégerait comme s'il était son propre fils, et ce, à la vie, à la mort.

L'A 340 s'alignait sur la piste d'atterrissage et les consignes d'usage claironnaient dans les haut-parleurs de l'aéronef. Lake savait que cette étape était déterminante pour comprendre ce que Winchester lui avait indiqué.

Isma l'attendait au carrousel à bagages. Vêtue d'un ensemble une pièce confectionné avec de la soie, elle faisait tourner les têtes de tous les hommes qui la croisaient dans l'aéroport.

— Bonjour, Isma. Je vois que l'anonymat ne fait pas partie de tes priorités, aujourd'hui.

— Embrasse-moi, Lake... Amoureusement et chaleureusement.

— D'accord, puisque tu insistes.

Lake se demandait bien ce qui se passait pour qu'Isma fasse preuve d'autant d'exubérance en public. Il savait qu'ils se plaisaient mutuellement, mais tout de même... Enfin... Puisqu'une femme aussi délicieuse ne pouvait être ignorée, en particulier lorsqu'elle le commandait de la sorte, valait mieux satisfaire son désir. La fraîcheur de son baiser le fit frémir, tandis que la douceur de ses lèvres, pulpeuses et soyeuses, lui fit perdre sa concentration. Gardant ses bras musclés autour de son corps, il promenait ses mains le long de sa colonne vertébrale. Il faisait bien de savourer ce moment de douceur, car tout s'apprêtait à changer subitement.

Lorsqu'Isma s'arrêta brusquement, il n'eut aucune réaction, comprenant enfin les raisons qui avaient poussé sa douce à se livrer à ce petit jeu inhabituel. Du coup, il dut se faire à l'idée que pour elle, ces baisers ne servaient qu'à protéger leur couverture et qu'il fallait la suivre pour arriver à la comprendre. Valait mieux lui faire confiance et rester en vie, plutôt que de risquer de tomber dans une embuscade.

Isma glissa la main gauche dans le pantalon de son partenaire, qui lui, connaissait la signification de ce geste... Elle lui remettait l'arme dont il aurait bientôt besoin. Le *Baretta 3032 Tomcat* était muni d'un silencieux. L'arme idéale pour neutraliser un assaillant à courte portée. L'agent secret comprit qu'un danger immédiat les guettait, d'où la raison pour laquelle il devait s'assurer de décoder scrupuleusement les signaux d'Isma.

Les grands yeux verts de cette dernière étaient pétillants. Ils brillaient ainsi chaque fois que l'adrénaline montait en elle. Lake pouvait sentir son souffle chaud dans son cou, un autre signe que l'énergie de la belle montait d'un cran. Normalement, cette chaleur, il ne la ressentait que lorsqu'ils faisaient l'amour. Il la regarda droit dans les yeux, et ne la vit cligner qu'une seule fois des paupières. Le lustre de sa cornée lui servant à présent de miroir, il aperçut une silhouette qui s'approchait lentement de lui. Plus elle approchait, plus il parvenait à distinguer le personnage... Un homme un peu court qui gardait la main droite sous son paletot détaché. De plus, il regardait constamment à gauche et à droite. À l'instant où il le vit soulever le coude pour sortir une arme de sous sa veste, Lake prit son *Baretta*, repoussa Isma de son autre main et se tourna rapidement vers son assaillant. Remarquant les boutons arrondis qui ornaient la soutane de ce dernier, il hésita un moment, sachant que les hommes de l'Église ne se promènent pas avec

des fusils dans des lieux publics. De même, ils ne commettent pas de meurtres à la face de tous. Les mercenaires œuvrant pour le compte de l'Église sont plus subtils, plus raffinés.

Lake devina rapidement que l'homme était un adversaire. Il fallait le tuer, car sinon, c'étaient Isma et lui qui y passeraient. Il tira rapidement un premier coup, puis un deuxième. Alors que l'homme s'effondrait vers l'avant, il le retint contre lui, comme s'il lui faisait l'accolade. Après quoi, il se tourna pour appuyer le faux prêtre au mur, puis le fit asseoir sur une chaise pour donner l'impression qu'il s'était endormi.

Ayant récupéré leurs bagages, les voyageurs s'étaient dispersés, ce qui faisait qu'il n'y avait plus qu'Isma, Lake et le cadavre dans le hall. Mais qui était cet homme ? Lake regarda Isma dans les yeux. Incrédule devant l'homme inerte, celle-ci lui demanda :

— Qui c'est, Harry ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas...

— Faut trouver.

— Oui.

Lake ne laissait jamais de bagages dans la soute, n'aimant pas les encombrements autour des carrousels au moment de la récupération. Cette fois, par conte, il y avait déposé une malle. Le carrousel ayant cessé de tourner, cela signifiait que toutes les valises avaient été livrées, y compris la sienne.

— Faut quitter ce lieu, sans quoi on nous repèrera, murmura-t-il.

— Faut demander à Winchester de s'occuper de nettoyer ce dégât, indiqua Isma.

— T'as raison. Prends une photo du moribond et envoie-la-lui... il saura peut-être de qui il s'agit.

Pendant qu'Isma s'exécutait, Lake cherchait une brèche dans le système de sécurité de l'aéroport de Prague. Pendant un certain temps, il observa les allées et venues du personnel affecté aux bagages. Ce faisant, il remarqua que la porte d'entrée des corridors du centre de traitement des bagages était trop usée pour fermer correctement. C'était l'occasion ou jamais.

Ni vu ni connu, il franchit le seuil de la porte. Comme il y avait un nombre impressionnant de valises qui arrivaient de toutes parts sur le même carrousel, il se sentit gagné par l'inquiétude. Comment trouver sa malle parmi autant de valises, d'autant que la sienne était des

plus classiques : métal bleu foncé, renforcé avec des courroies métalliques dorées. « Puisqu'il s'agit d'une malle, peut-être qu'on l'a traitée différemment », se dit-il. Mais comment savoir ?

Soudain, il se souvint que les bagages aux dimensions non standards pouvaient être récupérés à un endroit désigné à cette fin. Du côté est de la grande salle des arrivées, un tapis roulant crachait quelques fois par jour de tels bagages. En s'y dirigeant, il vit, tout juste devant lui, des supports à tablettes renforcées.

Par chance, les lieux étaient inoccupés. Bien que le temps pressât, il lui fut possible de s'en approcher significativement. D'un simple coup d'œil, il remarqua une tablette amovible sur laquelle était accrochée une liste de numéros de bagages. Sûrement un préposé qui l'avait laissée là.

« Le mec est sûrement allé aux W.C., songea Lake. Voilà ma chance ». Il passa en revue les numéros de vols dans le but d'y repérer celui du Swiss 386. Au moment même où il le trouva, la porte derrière lui s'ouvrit. Sans bouger et continuant de regarder le feuillet, il se demanda quel prétexte il allait pouvoir fournir pour éviter que la sécurité lui indique la porte de la sortie.

Son cœur battait de plus en plus fort. Tandis que les pas s'approchaient de lui, il eut l'idée de se faire passer pour un agent de bord à la recherche de la malle d'un passager du vol *Swiss 386*. S'exprimant dans un tchèque cahoteux, il voulait donner l'impression d'être Allemand.

— Co tam děláš ? (Que faites-vous là ?) s'écria le jeune préposé.

— Dobrý den, mladý muž. (Bonjour, jeune homme) fit calmement Lake.

— Pracuje zde ? (Travaillez-vous ici ?)

— Jsem letuška. (Je suis agent de bord).

— Spreichen zie deutsch ? (Parlez-vous allemand ?)

— Jdu do mého nadřízeného. (Je vais aller voir mon superviseur).

Lake se réjouit de l'énervement du jeune bagagiste. Cela lui avait donné tout le temps requis pour repérer sa malle et déguerpir au plus vite pour aller retrouver Isma. Ce faisant, il espérait que cette dernière était parvenue à rejoindre Winchester et à faire le *ménage* de la salle de bagages du terminal # 2.

«Allez, mon vieux Lake, tire cette malle de toutes tes forces et apporte le tout de l'autre côté des murs de la zone franche.» Ce qu'il fit avec l'énergie d'un lion. Comme il faisait glisser le coffre sur le ciment, les coins en fer laissaient entendre un son strident. «Pourvu que personne n'entende», espéra-t-il.

Au même moment, une meute de gardiens de sécurité se pointa devant lui et le somma de s'allonger au sol, mains derrière la nuque. À la manière d'un ado se conformant aux règles malgré lui, il s'exécuta lentement. Il était coincé. Les gardiens étaient trop nombreux pour un seul homme. Regardant autour de lui pour détecter une possible issue, il fut désolé de constater qu'il n'y en avait aucune.

Tout en se redemandant comment se débrouillait Isma, il espérait vivement que Winchester et ses hommes de main sauraient assurer sa sécurité. Ce qu'il donnerait pour les voir surgir de son côté, et par la même occasion, le sauver lui également.

Rendu au poste de sécurité, il examina à nouveau les environs pour trouver une façon d'échapper à ses geôliers. L'aéroport de Prague venant tout juste de moderniser ses appareils affectés à la réception des bagages et ses systèmes de surveillance, l'agent secret ne pouvait que s'en réjouir. Convaincu que le personnel était encore peu familier avec les nouveaux ordinateurs dont les logiciels semblaient être en anglais, il se dit qu'il s'agirait peut-être d'un moment d'inattention pour que la confusion s'installe. Une alarme, par exemple... Voilà qui lui permettrait peut-être bien de s'enfuir.

Comme il jouait au *foot* depuis son tout jeune âge, il ne cessait de chercher quelque chose pouvant ressembler à un ballon et qu'il pourrait lancer sur un gicleur. Cela devrait suffire à activer l'alarme de feu. Il se disait qu'il aurait besoin de beaucoup de chance pour qu'un tel plan fonctionne, quand il aperçut un sac de nylon tout près de la porte d'entrée du poste de garde. Espérant que ce dernier contienne des vêtements souples plutôt que des outils, histoire de préserver son pied, il se dit que le temps pressait trop pour s'en soucier. Il devait élaborer un plan, et vite. Si on l'enfermait dans une cellule, il était fini.

Soudain, il se mit à tousser bruyamment. Profitant du fait que les gardiens se moquaient des sons incongrus qui sortaient frénétiquement de sa bouche, il donna un solide coup de coude dans les côtes de l'agent grassouillet qui se trouvait à sa gauche. Avec l'élan et le rebond engendrés par le coup asséné dans le gros ventre, il frappa à

maines jointes sa deuxième escorte, plus mince et moins grande, directement à la gorge. Complètement sonnés, les deux hommes s'effondrèrent au sol en gémissant.

Sans perdre de temps, Lake prit son élan et frappa du pied droit le sac de nylon, qui aboutit en plein sur le gicleur. Aussitôt, l'eau se mit à jaillir abondamment. Comme il n'y avait qu'un seul gicleur en action, la pression faisait en sorte que les jets inondaient tous les agents. Alors que les alarmes retentissaient, le personnel cherchait à déchiffrer les messages transmis par les ordinateurs. Il n'en fallait guère plus pour que le capharnaüm s'installe dans la zone réservée aux bagages. Lake avait réussi son coup !

Il accrocha sa malle, puis la fit grincer jusqu'au débarcadère de l'entrepôt. Ses grosses mains prirent les deux anses de cuir et d'un geste soudain, il souleva le coffre et le balança dans la porte vitrée de l'aire de déchargement. En le voyant tomber au sol, Lake espéra que le contenu n'avait pas été endommagé.

Une camionnette noire arriva à vive allure dans l'espace de stationnement où se trouvait l'agent secret. Les pneus grincèrent lorsque la *Toyota* tourna sur elle-même de façon à pouvoir repartir vers l'avant. Des hommes en sortirent précipitamment. Munis de casques, de frocs d'assauts et armés jusqu'aux dents, ils s'approchèrent de Lake en le sommant de s'identifier.

C'est à ce moment qu'Isma se pointa, après être sortie par la portière du côté conducteur. Lake ne l'aperçut qu'à travers le tube noir formé par les fusils braqués sur lui. Elle avait mené cette opération avec l'aide de Winchester. Lake lâcha un soupir de soulagement dès qu'il reconnut les yeux verts qui se cachaient derrière l'armure.

— Juste à temps ! s'écria-t-il.

— Comme toujours ! Venez, on embarque cette satanée malle et on décolle !

La camionnette grinça des roues et prit le chemin du repère secret de la *CIA* à Prague.

Chapitre 14

Dans la salle du Conseil général, sœur Richer avait préparé la table pour la venue tant attendue du promoteur dont avait parlé Charron. Nappe de dentelle, sous-verres tissés à la main par des générations de religieuses, ensemble de thé de fantaisie et petits biscuits sucrés... tout y était pour signifier à monsieur Daniel Rock qu'il était la bienvenue. Tous les membres du Conseil général étaient présents. Sans trop qu'elles sachent pourquoi, leurs assistantes se sentaient fébriles, mais comme des agneaux dans un pré, elles surveillaient tout ce qui se passait en proposant leur aide pour que leurs consœurs fassent bonne figure auprès des invités.

Vêtu d'un manteau de loutre impeccablement brossé, d'une paire de gants en cuir italien et d'un *Borsalino* à courte plume, Rock montait les escaliers de l'entrée de la maison mère comme s'il était un dignitaire en voie de recevoir un prestigieux prix.

Une fois la lente ascension complétée, deux auxiliaires s'approchèrent de lui pour prendre son manteau et ses couvre-chaussures. Charron le suivait avec le sourire particulièrement révélateur du type qui ne reçoit pas l'attention désirée. Une troisième auxiliaire s'avança vers lui pour pendre sa veste en cachemire. Visiblement deuxième, il se dit qu'il devait prendre tout de suite le contrôle de la rencontre. Sans quoi, Rock allait se livrer en spectacle et gagner toute l'attention de leurs hôtes.

Rendu au cinquième étage, il nota que le long corridor menant à la salle du conseil reluisait de propreté, avec son plancher fraîchement ciré et ses portes astiquées. Rock et lui y virent ce vieux rabougri Savard, qui voulait se donner du coffre en posant comme un des leurs. Il apparaissait clair que lui aussi souhaitait prendre le contrôle de la rencontre.

Charron prit son acolyte par surprise et se faufila devant lui pour tendre la main à la mère supérieure.

—Heureux de vous revoir, mère supérieure, merci de me recevoir.

—Oh ! Mais voyons, monsieur Charron, c'est nous qui devons vous remercier de votre présence ! s'exclama nerveusement sœur Richer.

— Je vous présente Daniel Rock, celui qui vous expliquera la situation des petits maraîchers du marché Lagarde.

Après que tous eurent pris place autour de la table, mère supérieure présenta à Rock les membres du conseil, avant d'insister sur la confidentialité de cette rencontre et de ses possibles suites.

Suite au service du thé, mère supérieure prit la parole et pria Charron de démarrer son exposé tant attendu sur les rendements élevés dont il avait été question lors de la dernière rencontre. Charron s'exécuta, non sans se dire qu'il avait réussi à prendre le contrôle du moment. Sa bulle se dégonfla toutefois lorsque Rock se leva, passa derrière sa chaise et posa les mains au dossier de celle-ci. Fraîchement manucurés, ses ongles brillaient.

— Tout d'abord, révérende mère, membres du Conseil général et distingués collègues, laissez-moi vous remercier sincèrement de me recevoir. Permettez-moi, révérende mère, de vous demander de réciter une prière à l'intention des pauvres petits maraîchers de Montréal, menacés d'être évincés de leur lieu de travail et de perdre leur gagne-pain.

Étonnée, sœur Richer pencha la tête et récita avec ses collègues un *Je vous salue Marie*. À la fin, tous prononcèrent *amen* à l'unisson.

Rock avait fait ses devoirs. Il n'avait aucun intérêt pour la religion catholique, sa religion à lui étant celle qui rapportait profit et gloire, qui en faisait un homme divin auprès de ses pairs et qui lui permettait d'être lui-même... un excentrique bien coiffé !

Sœur Richer était touchée de voir un homme se préoccuper de la misère des autres. La pauvre n'avait pas compris que l'individu devant elle avait l'art d'afficher une personnalité satisfaisant en tous points les attentes de ses interlocuteurs. À l'autre bout de la table, sœur Lafrance, plus familière avec l'hommerie, était convaincue qu'une présentation aussi longue que peu profonde les attendait.

Pendant que Rock poursuivait son spectacle, Charron se donna comme mandat de laisser le vieux routier mettre la table et de prendre le relais par la suite. Dès qu'il sentirait un vif intérêt chez les sœurs, il ne lui resterait plus qu'à attacher les ficelles. Quant à Savard, celui-ci s'attribuait déjà le mérite de l'impressionnant exposé de Rock, qui expliqua à son auditoire :

— Il y a à Montréal des petits maraîchers. Des gens des deuxième et troisième générations qui cultivent et vendent leurs récoltes au mar-

ché public. Ces personnes travaillent à la sueur de leur front, souvent par mauvais temps, tôt le matin. Ils élèvent des animaux pour se nourrir et font les foin pour alimenter leurs bêtes. Des gens au grand cœur qui pratiquent un métier humble et qui sont au service des consommateurs.

Rock marqua une courte pause pour scruter le visage des sœurs, histoire de repérer celles qui tombaient déjà sous son charme et qui montraient des signes d'émotion et de tristesse. Les deux mains appuyées sur les joues, sœur Richer fixait le sol. Au bout d'un moment, elle leva des yeux ruisselants de larmes vers l'orateur, lequel savait déjà qu'il était en bonne voie de conquérir son auditoire. Il reprit en disant :

—Leurs plus grandes possessions se résument à leurs terres. À l'époque où les voitures étaient tirées par des chevaux, ces terres leur étaient louées par le notaire Laframboise. À son décès, ce dernier les leur céda. Nous parlons, ici, de terres couvrant une surface d'un demi-million de pieds carrés.

Ces derniers mots à peine prononcés, il entendit des murmures, puis repartit de plus belle. Il avait maintenant toute l'attention des sœurs, à l'exception de celle de sœur Lafrance, qui semblait septique. Étant d'avis que Montréal se situait bien loin de Québec, elle écouta quand même la suite.

—Afin d'empêcher que ces maraîchers soient évincés de leurs terres si chèrement acquises, nous devons les secourir et ainsi, assurer l'avenir de leurs pauvres familles. Actuellement, ils sont en défaut de paiement en ce qui concerne les taxes municipales. S'ils ne les paient pas, leurs possessions seront vendues lors d'un encan, et ce, à des promoteurs sans scrupules qui ne demandent pas mieux que de les jeter à la rue.

Rock fit une nouvelle pause durant laquelle il afficha un air à la fois dégoûté et tourmenté. Pour donner plus de poids à sa prestation, il prit soin de s'exprimer avec un trémolo dans la voix lorsqu'il reprit la parole. Mais son moment le plus fort fut quand sœur Richer laissa entendre :

—Comme c'est triste. Je suis complètement déconcertée par ce que vous nous apprenez, monsieur Rock.

«Les voilà qui mangent dans ma main, se dit Rock. Au tour de Charron, maintenant, d'y aller avec ses fourberies!» Après tout, il

fallait bien qu'il cède un peu de place à celui qui l'avait invité à cette rencontre.

Assis, documents devant lui et stylo S.T. Dupont à la main, Charron prit le flambeau et lança :

— La coopérative est une instance publique. Tout ce qu'il nous suffit de faire pour sauver ces braves gens est de racheter les actions des investisseurs minoritaires, moyennant un droit d'utilisation des terres, dont le loyer couvrira les intérêts que nous vous remettrons.

Sœur Richer n'y comprenait rien, mais se gardait bien de le faire voir. Se tournant vers Savard, elle lui demanda ce qu'il en pensait. Comme un enfant à qui on annonce que la piscine est enfin ouverte, le comptable plongea dans l'arène.

— C'est plus rentable que des placements effectués à la banque. Le retour est de 12 % sur 6 mois. Nous touchons 6 % en ce moment. C'est un bon placement.

Savard était le seul être assez stupide pour risquer cette affirmation. Non seulement était-elle fausse (12 % sur 6 mois équivalent à 24 % par année, ce qui aurait constitué un prêt usurier. De plus, le paiement des intérêts aurait été fort onéreux pour les *pauvres maraîchers*), mais il endossait une proposition totalement loufoque.

Sœur Richer posa son regard sur Rock, qui se tenait toujours debout, et lui demanda une estimation de la somme à investir. Ce à quoi Charron s'empressa de répondre :

— Une somme de quatre millions permettrait le rachat des actions détenues par les investisseurs minoritaires, révérende mère.

— Très bien, messieurs. Merci de votre temps, reprit Sœur Richer. Nous vous transmettrons notre décision par l'entremise de monsieur Savard.

Surpris de cette fin abrupte, les trois hommes quittèrent la salle de réunion. Une des assistantes les guida vers la sortie, puis, une fois à l'extérieur, Rock se mit à vilipender Charron, n'acceptant vraiment pas l'intrusion de ce dernier dans sa présentation.

— Dis donc, qu'est-ce qui t'as pris de me couper comme ça ? Je les avais dans la main, je les tenais comme des oiseaux dans un nid !

— Calme-toi, Danny. Voyons d'abord quelle sera leur réponse.

Pendant ce temps, les religieuses écoutaient attentivement les propos de leur supérieure. Très attentives, elles cherchaient surtout à savoir dans quelle direction la mère entendait aller.

—Je suis tourmentée, commença celle-ci, à l'idée de voir de pauvres gens sans défense et sans moyens se faire jeter à la rue. Ce genre d'appui financier atteint en tous points les objectifs établis par la fondatrice de notre congrégation.

Elle s'arrêta un moment et ajouta :

—Je propose que nous aidions ces gens. La somme demandée est minime si on considère l'ampleur de notre fonds de réserve. Nous allons procéder au vote pour déterminer ce qu'il en sera.

Aussitôt, les assistantes comprirent qu'elles devaient se plier à la volonté de la supérieure. Le vote se déroula dans l'ordre habituel, c'est-à-dire en fonction du rang des assistantes. La première vota en faveur, ainsi que la deuxième. La troisième, qui était la secrétaire générale, s'efforça de masquer son hésitation, même si elle aurait aimé clarifier certains points. Qu'en était-il des conditions de remboursement ? Quelle était la durée de cet investissement ? De telles questions, elle en avait plusieurs en tête, mais plutôt que de les poser, elle vota en faveur de la résolution.

La quatrième assistante, l'économe générale, bouillonnait de rage en constatant la façon avec laquelle la supérieure influençait le vote. Elle aussi avait des questions plus que pertinentes au sujet de ce projet. Par exemple, comment savoir si les maraîchers étaient réellement en difficulté ? Aucune preuve à cet effet ne leur avait été présentée. Prendre pour acquis les mots brodés de fil d'or d'un bel homme aux ongles polis relevait de l'inhabituel.

Malgré tout, sœur Lafrance n'affichait elle non plus aucun signe de doute. À titre d'économe de la Congrégation, elle avait pourtant l'habitude de procéder à des vérifications minutieuses. Or, sachant très bien qu'elle ne donnerait jamais son aval à un projet comme celui-là, Savard avait veillé à la court-circuiter. Persuadée que cette affaire allait mal tourner, elle était dégoûtée. Même si l'unité du Conseil général devait primer, tout tournait dans sa tête, pendant que son cri silencieux retentissait dans sa conscience. Au bout d'un moment, sœur Richer la sortit de ses pensées. Puis, comme si de rien n'était, elle présenta, comme toujours, son plus beau sourire et répondit :

—J'ai confiance en votre jugement, mère, et vous félicite pour cette initiative qui vous caractérise si bien. Je suis d'accord pour que nous apportions notre soutien à ces maraîchers et si vous me le permettez, je veillerai à suivre cette affaire avec monsieur Savard.

Toutes émirent un sourire de satisfaction, sachant que sœur Lafrance connaissait beaucoup mieux qu'elles le rouage des affaires. Or, les pauvres ignoraient ce qui les attendait...

Chapitre 15

Pour Lake, Prague constituait une excellente escale. Capitale de la République tchèque, elle est traversée par la Vltava. Surnommée la ville aux mille tours et mille clochers, elle est réputée pour sa Place de la Vieille Ville, cœur de son centre historique, où se dressent des bâtiments baroques colorés, des églises gothiques et une horloge astronomique médiévale qui s'anime toutes les heures. On y trouve aussi le pont piétonnier Charles, bordé de statues représentant des saints catholiques.

Ce lieu historique est chargé d'écussons, de symboles religieux et d'armoiries. Les indices soumis par Winchester par l'entremise des hommes de main qui avaient sauvé la peau de Lake permettaient à ce dernier de croire qu'il obtiendrait enfin l'information qu'il cherchait.

Il avait l'habitude de loger au *Grand Hotel Bohemia*, situé au cœur de Prague et à un jet de pierre de la Vieille Ville. Il y rencontrait régulièrement la crème de l'aristocratie tchèque, en plus d'y établir des liens avec des ambassadeurs véreux avec qui il échangeait parfois, à titre de faveur, diverses informations plus ou moins délicates. Dans ce milieu particulier, Lake savait danser avec les loups.

Mais cette fois-ci, vu la raison de sa présence à Prague, un monastère de la rue Jachymova, lequel lui servait de planque secrète lorsqu'il était en mission, conviendrait mieux. Tout de ciment et de pierre, l'endroit était impeccablement tenu par des moines vivant en communauté. Aussi, il y était toujours le bienvenu.

Il avait un colis particulier pour ses hôtes : une malle en métal bleu, ceinturée de courroies en tôle. Réunis autour de leur visiteur, les moines prièrent Dieu pour qu'à l'intérieur, ils y voient les articles devenus si rares à l'ère des *iPhone* et des ordinateurs.

Prenant le temps d'ouvrir soigneusement la malle, Lake revit dans sa tête cet homme vêtu d'habits religieux qui avait tenté de l'assassiner à l'aéroport. Puis, revenant à la réalité du moment, il se concentra sur les moines, qui semblaient anxieux. À l'ouverture du lourd couvercle, on pouvait sentir l'odeur du cèdre qui tapissait l'intérieur du coffre, pendant qu'un grincement émis par les pentures aussi usées que rouillées se faisait entendre. Aussitôt, des murmures de joie se firent entendre.

—Harry ! s'exclama Don Vidal, vous nous voyez fort émus. Merci d'avoir trouvé ce matériel qui nous est si cher !

—Ce ne sont que des pointes de calligraphie, de l'encre et du papier Saint-Gilles, Don Vidal.

—Mais vous savez que pour nous, l'écriture est le plus grand repère de notre foi.

—Oui, je sais, Don Vidal. Mon ami James a réussi à trouver ce matériel et vous en fait don.

—Que pouvons-nous faire pour vous remercier ?

—Mais voyons, mon père, le fait que vous m'accueilliez chez vous me comble.

Les moines prirent le temps de déposer soigneusement chacune des boîtes contenant le matériel sur la grande table du réfectoire, tandis que Lake observait sereinement leur joie. Les religieux jubilaient devant chaque article qu'ils découvraient.

L'agent secret s'installa dans une chambre aux petites fenêtres voûtées. Le plancher de ciment recouvert d'un tapis de laine tissé à la main et arborant des vignes rouges sur fond beige, ainsi que des fleurs de lys aux quatre coins du Tabriz, rendait l'austérité de la pièce un peu plus confortable. Assis sur une chaise de bois au fessier de babiche, il prit un moment pour écrire quelques notes, penché sur une table centenaire sur laquelle une lampe à l'huile lui offrait suffisamment de lumière pour voir ce qu'il griffonnait.

—Clés d'or et d'argent croisées, écus rouges sur fond d'étain... Qu'est-ce que l'étain peut bien signifier dans ces armoiries catholiques ?

Plus tard, vêtu d'une soutane brune, Lake sortit de sa chambre et arpenta le corridor, d'où il pouvait entendre les chants liturgiques des moines. L'odeur des cierges parfumait les vieux murs de ciment, un parfum qui lui rappelait son enfance à la crèche. Plus il marchait, plus les chants devenaient intenses. Ses souvenirs lui traversaient le corps. Bien qu'ému par ce retour dans le passé, il revint au moment présent et s'interrogea à nouveau sur la signification de l'étain...

Arrivé à l'escalier menant à la nef de la chapelle, il vira vers l'allée des transepts pour se rendre à la chambre d'Isma. L'aile ouest du monastère étant réservée aux visiteurs, le confort y était plus présent. Toiles liturgiques aux murs, tables décoratives, bouquets de fleurs entre chaque porte de chambre, éclairage moderne et serrures électroniques.

Lake repéra la chambre de sa partenaire, frappa à la porte et s'annonça en se penchant vers le bas, comme pour étouffer l'écho de sa voix.

— C'est Lake, tu es là ?

Comme aucun son n'émanait de la pièce, il en conclut que son occupante était absente.

— Mais où peut-elle bien être ? se demanda-t-il.

Tout à coup, il se mit à craindre qu'un deuxième mercenaire ait eu la périlleuse idée de s'en prendre à Isma. Après tout, ils avaient été repérés à Prague. Cela le ramena à Winchester... Était-il parvenu à identifier l'homme à la soutane ? Le meilleur moyen de le savoir consistait à l'appeler !

— Allo ? répondit l'homme au bout du fil.

— Bonjour, Winchester, c'est Lake.

— Salut, vieille branche ! J'attendais votre appel.

— Avez-vous de l'info pour moi ?

— Oui, il s'agit de Sergei Andropov, un ex-agent du *KGB*, il travaille maintenant pour un entrepreneur indépendant, la *Sporia Del Conso*, une organisation reliée au cartel de Bogota.

— D'accord. Je cherche Isma, mais je suis incapable de la trouver.

— Vous en faites pas, c'est une grande fille. Avez-vous essayé son portable ?

Lake se sentait un peu gêné de ne pas y avoir songé. À croire que son affection pour Isma lui brouillait les pensées.

— Je l'appelle immédiatement. Si vous avez des nouvelles, dites-lui de me rejoindre au réfectoire du monastère.

— D'accord, Lake, au revoir.

Isma répondit dès la première sonnerie.

— Harry, viens tout de suite me rejoindre.

— D'accord, mais où es-tu ?

— Je suis au labo photo du monastère. Il faut que tu voies ce que j'ai trouvé sur les photos que nous avons réalisées à Baku et à Bogota.

— Pourquoi chuchotes-tu ?

— Je crois qu'on m'épie depuis un moment... Viens vite.

— J'arrive dans un instant.

Ayant noté que la ligne s'était coupée avant qu'Isma entende sa réponse, Lake sentit son cœur battre à tout rompre. Sans perdre une mi-

nute, ses grandes jambes musclées se mirent à courir énergiquement. Il monta l'escalier quatre marches à la fois, puis, rendu au corridor est du monastère, il sortit son *Shumatsu* et marcha délicatement vers la porte du labo.

La porte était légèrement entrouverte, mais il ne semblait y avoir que très peu de mouvement de l'autre côté. Lorsque l'agent entra lentement dans l'antichambre, les odeurs émises par les différents produits chimiques irritèrent ses voies nasales. À travers l'ouverture de la porte, il reconnut l'accent étouffé d'un Kazakh qui parlait à voix basse.

— Көл қайда ? (Où est Lake ?)

— Je ne sais pas, répondit Isma, tandis qu'elle était retenue au sol par des bras si gros qu'elle peinait à respirer.

— Көл қайда ? Көл қайда ? (Où est Lake ? Où est Lake ?)

— Juste derrière vous, sale vermine ! lança Isma.

Un peu confus, l'homme écarquilla les sourcils, l'air de se demander ce que signifiait cette réponse, puis se rendit compte un peu trop tard qu'il était cuit. Lake lui planta le *Shumatsu* dans un rein et l'agrippa par le cou. Les gémissements de son adversaire ne furent que de courte durée, car il s'effondra au sol comme une poche d'oignons rassis.

Avec l'aide de Lake, Isma se releva et reprit son souffle. La tête entre les mains, elle était visiblement ébranlée. Son collègue la serra et lui frotta les bras pour activer sa circulation sanguine. Les deux sentaient vivement à quel point ils étaient inséparables, et aussi, comment ils étaient attachés l'un à l'autre.

— Winchester m'a transmis l'identité de notre assaillant à l'aéroport, informa Lake. Il s'agit d'un des mercenaires de la *Sporia Del Conso*.

— Je sais. Ces types sont reliés au cartel de Bogota.

— Tu as parlé à Winchester ?

— Non. Viens voir les photos que nous avons prises en Colombie.

Sur ces mots, Isma prit la main Lake et l'entraîna vers les épreuves. Des cordons munis d'épingles traversaient toute la chambre noire, tandis que des photos suspendues agrémentaient les lieux. Pour réaliser les photos dont elle avait besoin pour trouver des indices, Isma préférait utiliser la bonne vieille pellicule 35mm. Beaucoup moins

facile à reproduire que des photos numériques lorsqu'elles tombent entre des mains malveillantes. De plus, elles se détruisent dès qu'elles sont exposées à la lumière.

— Regarde ici, Harry... Tu te souviens de cette photo que tu as prise quand nous étions avec Brisko Montenella, le vice-brigadier général de la sécurité intérieure du pays ?

— Oui, je me souviens. Tu l'as bien charmé, celui-là !

— Ce n'est pas ce dont il est question.

— De quoi s'agit-il, alors ?

— Regarde le badge sur son képi...

Lake examina attentivement le médaillon, mais n'y voyait qu'un ombrage.

— Que suis-je censé voir ? demanda-t-il, un peu exaspéré.

Isma, qui aimait bien lui démontrer qu'elle possédait elle aussi le sens du détail, lui répondit :

— Regarde cet agrandissement... Qu'est-ce que tu vois, maintenant ?

— Mon Dieu, tu viens de trouver le lien qu'il nous manquait pour continuer à suivre la piste de Conneley.

Tous deux réfléchirent un moment, le temps de mettre en ordre toutes les informations dont ils disposaient. Tout à coup, tout devenait plus clair. Il leur fallait agir rapidement, car une gigantesque transaction de drogue se préparait. Des millions seraient en jeu, sans compter que l'ultime client du cartel de Bogota était un membre de *L'Istituto per le Opere di religione*, soit l'institut pour les œuvres de religion, mieux connu comme la *Banco Vaticano*, (la banque du Vatican).

Chapitre 16

Entre Montréal et Paris-Charles de Gaule, la compagnie Air France inaugurerait son nouvel appareil *Airbus A-380*. Cet oiseau géant de l'aviation commerciale suscitait l'attention, tant par sa grosseur que par le luxe qu'il offrait, en particulier pour ceux qui voyageaient en première classe. Il était bien vu de pouvoir se vanter d'être à bord du vol inaugural, encore plus si on occupait un siège situé en première.

De sa lente démarche trahissant sa vanité, Charron entra dans le corridor menant à l'entrée du *gros-porteur*. Arrivé à l'endroit où on séparait les passagers ordinaires de ceux qui se déplaçaient en première, il essayait d'imaginer l'envie qu'il provoquerait chez les autres lorsqu'il prendrait le chemin de la cabine feutrée. Tout juste s'il n'en jouissait pas !

— Votre ami est arrivé, monsieur Charron, lui indiqua l'hôtesse coiffée d'un joli béret aux couleurs de la France.

— Mon ami ? s'étonna-t-il.

— Oui... Monsieur Rock... Selon ce qu'il nous a dit, il est votre meilleur ami.

Charron vit rouge. Il avait pourtant fait tout le nécessaire pour arriver le premier et ainsi, s'assurer de ne pas être perçu comme un assistant. À l'avenir, il devrait prendre plus de précautions. Sans quoi, Rock attirerait continuellement toute l'attention.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main pour confirmer devant tous qu'ils étaient de grands amis. Charron s'installa dans le luxueux fauteuil 1A, et Rock dans le 1B. Le géant des airs roula lourdement sur le tarmac, puis se positionna en vue du décollage. Les puissants moteurs *Rolls Royce* grondèrent pendant un bon moment, jusqu'à ce que le nez de l'appareil pointe vers le ciel et s'éloigne de plus en plus du sol. Alors que ses ailes battaient aux caprices du vent, les deux comparses étaient en route pour Paris.

Un homme en uniforme noir les attendait à l'aéroport Roissy-Charles de Gaule. Puis, à bord d'une rutilante limousine anthracite, une *Maybach 57* aux vitres fumées, il les conduisit à vivre allure vers la place Vendôme. Inutile de préciser que les deux passagers n'avaient que des éloges relativement au luxe de cette voiture. D'un

geste furtif, Charron actionna le bouton servant à lever fenêtre vitrée pour parler en toute confidentialité de leur rendez-vous imminent au *Ritz*.

— Écoutez bien, monsieur Rock, les gens que nous nous apprêtons à rencontrer sont mes supérieurs...

— Good ! s'écria Rock. Je vais enfin rencontrer le vrai patron !

— Calmez-vous, Rock, ces gens ont des directives à nous transmettre et notre obéissance est primordiale. Après tout, ce sont eux qui nous paient.

— D'accord, d'accord... As-tu une idée de ce qu'ils veulent ?

— Ne vous en faites pas, vous le saurez bien assez vite.

Au bout d'un moment, la limousine se gara devant l'entrée de l'hôtel. Aussitôt, deux chasseurs costumés accoururent et ouvrirent simultanément les portières arrière. Mallette *Gucci* à la main, Charron marcha vers l'entrée du somptueux hôtel. Deux hommes costauds tout de noir vêtus lui firent signe de se rendre au comptoir de la réception, où une hôtesse l'attendait.

— Bonjour, monsieur Charron, bienvenue à nouveau au *Ritz* de Paris, le salua cette dernière.

— Bonjour, chère demoiselle, répondit-il, passablement impressionné par la beauté de son interlocutrice.

La femme lui remit une enveloppe qu'il prit silencieusement, avant de s'éloigner du comptoir. Examinant le contenu de celle-ci, il alla rejoindre Rock.

— Voici votre carte d'accès pour la suite présidentielle.

— Merci, patron ! On se rejoint où ?

— À votre suite, Danny, à votre suite.

Au dernier étage de l'immeuble historique, la suite dépassait les 1000 m². On pouvait y voir des moulures et des dorures murales, des tableaux de grands peintres baroques, un somptueux mobilier... Tout le nec plus ultra de la suffisance matérielle, quoi !

Charron y entra avec sa propre carte d'accès, histoire de faire comprendre à Rock qu'il était le véritable tenant du PH1.

— Salut, boss.

— Bonjour, monsieur Rock. La suite vous plaît ?

— Bof... un peu petit, répliqua Rock, mais ça ira.

— Les gens que nous rencontrons aujourd'hui, enchaîna Charron, vont vous demander de lever un important financement immo-

bilier et du même souffle, ils vous expliqueront leur plan de mise en marché. Vous verrez... ce sera extrêmement lucratif. Vous connaîtrez bientôt tous les détails.

—Oui, mais un plan de mise en marché lucra...

Juste à ce moment, deux hommes entrèrent dans la suite à l'aide de leur propre carte d'accès. L'un était frêle et court, vêtu d'un jean, d'une chemise sport blanche et de souliers *Sperry*. Il ressemblait un peu à un philanthrope. Le second, quant à lui, donnait davantage l'impression d'être un accompagnateur qu'un patron. Ses yeux clairs et son nez penchant auraient pu facilement le faire passer pour un acteur.

Après que Charron eût présenté tout le monde, Rock semblait sonner par le charisme d'Yörgue. Ses vibrations vocales s'apparentaient très bien à son air débonnaire. Malgré sa taille renfrognée, l'homme savait mener des affaires, de grosses affaires ! Son second, lui, se contentait de se tenir debout aux côtés de Charron.

—Alors, maître Charron, vous nous assurez que cet homme est celui de la situation et qu'il saura suivre nos recommandations jusqu'au bout ?

—Oui, Yörgue, certifie Charron, il...

L'interrompant, l'homme lui fit signe de s'approcher.

—Lorsque nous nous côtoyons dans un cadre professionnel, vous pouvez m'appeler par mon nom habituel, maître Charron.

—D'accord, mon commandant.

Cette mise en scène visait à signifier à Rock qu'Yörgue était le seul chef.

—Tout ce qui se dira ici devra rester confidentiel. La réussite de notre démarche pour satisfaire les objectifs de notre client dépend entièrement de la précision avec laquelle le plan que j'ai élaboré sera exécuté.

Les hommes se mirent à table et le commandant, en s'adressant particulièrement à Rock, fournit tous les détails du boulot à accomplir, avant de préciser les rôles que Charron et Rock devraient assumer.

Le plan était simple, mais résidait surtout dans l'art et la capacité d'entraîner les religieuses de Rimouski à s'engager financièrement dans un projet immobilier. Ceci fait, il faudrait veiller à constamment augmenter leur apport, en inventant diverses raisons relatives au bon développement de l'affaire. En gros, il leur faudrait faire appel à la crédulité des sœurs pour leur soutirer tout l'argent devant servir

à financer un important achat que le commandant souhaitait réaliser pour le compte de son organisation.

D'un bref signe de tête, ce dernier attira l'attention de son subalterne, qui se leva aussitôt. D'un ton grave, il dit à Rock :

— Vous n'avez d'autre choix que de mener ce mandat à bien. Sachez que notre organisation récompense très généreusement ceux qui sont aptes à bien servir ses intérêts. En revanche, nous ne tolérons pas l'échec. Soyez assuré que tous ceux qui ont failli à leur tâche en ont payé le prix. Aussi, durant toute l'opération, vous devrez vous adresser à maître Charron comme si vous vous adressiez à moi.

Cela dit, le commandant se cala dans son siège en fixant son interlocuteur droit dans les yeux. À voir son expression faciale qui ne changeait pas d'un iota, Rock comprit qu'il ne pouvait plus reculer. Non seulement il devrait respecter à la lettre le plan établi, mais il lui faudrait faire gaffe et se tenir bien droit devant cette organisation dont il ne savait encore rien.

Le carillon à la porte de la suite se fit entendre. L'assistant du commandant se dirigea vers la porte capitonnée, puis l'ouvrit lentement en plaçant une main sur son arme de poing. Au bout de quelques secondes, un serveur entra et poussa un chariot doré jusqu'au centre du salon. Il y sortit du caviar, des gressins et des biscottes. Dans les flûtes de champagne bien glacées arborant le sigle de l'hôtel, il servit le *Dom Pérignon* et quitta les lieux.

— Au succès de votre mission ! trinquait le commandant.

Charron était désormais persuadé que Rock serait aussi loyal que docile. De toute évidence, la mise en garde du commandant l'avait sérieusement intimidé. Il s'agissait maintenant de se mettre à l'œuvre et de satisfaire les exigences du commandant.

Celui-ci et son acolyte quittèrent la suite alors que Rock et Charron avaient encore leur flûte à la main. Contrairement à ses habitudes, Rock était bouche bée. Charron imaginait aisément tous les scénarios qu'il élaborait dans son lobe cérébral pour éviter de payer le fameux prix.

Il lui accorda quelques instants pour lui permettre de se remettre de ses émotions. Inutile de lui parler alors que tout tournait dans la tête du pauvre Danny. Lorsque le moment sembla propice, il s'approcha du caviar, en prépara une bouchée et l'offrit à son collègue.

— Un craquelin te ferait-il du bien ? lui lança-t-il.

— Craquelin... champagne... suite à Paris... mandat clair et plein d'euros dans nos poches... Oublie-moi avec ton goûter salé. On s'en va plutôt au restaurant *La Tour d'Argent* pour célébrer le début d'une aventure unique ! s'écria Rock.

Alors que la limousine roulait rapidement dans le tunnel situé sous le pont de l'Alma, Rock, après avoir rappelé qu'il s'agissait du lieu où s'était produit l'accident ayant mis fin aux jours de Lady Di, demanda ironiquement à Charron si Dodi Al Fayed travaillait aussi pour l'organisation du commandant. Le reste du trajet s'effectua dans un parfait silence.

La soirée fut arrosée des meilleurs vins et composée de plats signatures, sans compter l'attention des serveurs que ces clients plus qu'extravagants imposaient.

De retour au *Ritz* de la place Vendôme, Charron pria Rock de le retrouver au lobby de l'hôtel à neuf heures le lendemain matin, non sans le prévenir que tous ses bagages devraient être prêts.

— Mais c'est dans six heures ! rouspéta l'autre. En plus, on doit retourner au Canada ! Y'a pourtant pas urgence !

— Nous avons du pain sur la planche, mon cher ami ! répliqua calmement Charron.

— En ce cas, les gros sièges de première classe me conviendront parfaitement, parce que j'y ferai une longue sieste...

Chapitre 17

Favroti serra longuement la main du secrétaire d'État du Saint-Père lors d'un entretien privé à Castel Gandolfo, situé au sud-est de la province de Rome, dans la région du Latium, en Italie centrale. C'est à Castel Gandolfo que se trouve le Palais des papes, résidence papale du XII^e siècle, principalement connu en tant que résidence d'été des papes. C'est dans ce lieu que les papes Pie XII et Paul VI, entre autres, sont morts. Bien que la propriété soit dans les limites de la commune, elle bénéficie d'une extraterritorialité, en vertu des accords du Latran.

— Je me vois honoré de discuter à nouveau avec vous, monseigneur Favroti.

— Monseigneur Bartino, c'est moi qui reçois la grâce de votre générosité.

Ils échangèrent longuement en tête à tête sur une foule de sujets relevant de leurs rôles respectifs, dont les stratégies de la relève ecclésiastique, l'ordination des femmes, la paix dans le monde, les futures nominations de cardinalat... Bref, plus de deux heures passèrent et finalement, ils en vinrent au principal point de leur rencontre.

— Comment vont les choses au sein de l'organisation ? Avez-vous des nouvelles du commandant ?

— Oui, Votre Éminence, j'ai reçu des nouvelles par l'entremise de mon contact à Paris.

— Vous croyez que votre plan aboutira ?

— J'en suis certain.

Les hommes échangèrent un sourire et Favroti ajouta :

— Mon protégé est sur le coup, comme il a été prévu. Il recherche les indices qui le mèneront à la source de cette affaire.

— Vous m'assurez aussi que la Congrégation du Québec participera au projet ?

— Je vous assure que le plan sera suivi et que tout se déroulera selon nos objectifs, monseigneur Bartino.

— Nous avons vraiment besoin que ce projet se réalise.

— Oui, monseigneur, je m'incline devant vous pour vous garantir le succès de cette mission.

Bartino savait très bien que Lake était le protégé de Favroti. Il savait aussi que seuls lui-même et Favroti connaissaient le secret qui liait ce dernier à l'agent secret. Après la Deuxième Guerre mondiale, ils avaient travaillé ensemble pour couvrir les traces de l'organisation de résistance en Europe et instituer tous ces individus dans le cercle du Vatican.

Les puissances du giron ecclésiastique, tout comme les retombées financières, étaient plus grandes que nature. Dans ce milieu de prières, la réalité de l'avidité du pouvoir demeurait présente et se transformait inévitablement en cupidité.

Les besoins essentiels à la vie que tout humain cherche habituellement à combler, tels : la faim, la soif, le sommeil figurent toujours aux premières lignes des cantiques religieux. Encore aujourd'hui, l'Église est perçue comme un grand centre de charité. Cette perception est juste, pourvu qu'on ne grimpe pas trop les échelons.

Plus on monte dans la hiérarchie du Vatican, plus il y a de pouvoir. Plus il y a de pouvoir, plus il y a de politique et plus il y a de politique, plus il y a de considérations pécuniaires.

Les deux religieux demeurèrent ensemble un bon moment pour partager un repas qui n'avait d'égal que ceux qu'on servait à l'*Imàgo* de l'hôtel *Hassler* à Rome. Sirotant son verre de Franciacorta, Bartino dit en chuchotant :

— Ce sera un grand jour pour nous... Le commandant sera enfin éliminé.

— C'est ce que nous voulons, Votre Éminence, c'est ce que nous voulons, articula solennellement Favroti.

Chapitre 18

Le hangar d'*Executive Air* était garni de *Lear Jet*, de *Gulfstream* et de *Falcon*, ces avions privés que seuls les riches de ce monde peuvent s'offrir. Positionnés le long de la piste 26L à Montréal, les voyageurs qui empruntaient certains avions où on proposait des vols réguliers avaient la chance d'apercevoir ces appareils de grand luxe. La devise de l'avionneur pouvait se lire sur les affiches de l'immeuble : « Service exécutif de grande qualité ».

Charron y était traité comme un sultan. Un tapis rouge attendait que sa *Bentley* s'y gare. À son arrivée, son chauffeur s'empressa d'ouvrir la longue portière et de lui tendre la main pour lui permettre de sortir, ses jambes étant trop courtes pour y arriver seul. Après avoir accidentellement frotté sa pelisse en cachemire le long de la caisse de la limousine, il y constata une tache noire, ce qui valut quelques reproches à son valet.

— Non, mais... Ludovic, vous auriez dû nettoyer le bas de caisse de la voiture avant de me faire sortir !

— Désolé, m'sieur, désolé, s'excusa l'autre.

Sans tambour ni trompette, Rock sortit du véhicule par lui-même et parvint à enjamber le bas de caisse sans se salir, non sans se vanter auprès de son collègue qu'il avait la chance, lui, d'être grand. Insulté, Charron serra les lèvres et maugréa :

— Fermez-la, Rock ! N'oubliez jamais que sans moi, tout ça ne serait pas possible !

Au même moment, un coup de vent hivernal souffla du nord. Du même coup, Rock vit son *Borsalino* s'envoler et sa chevelure s'embroussailler. Voyant cela, le jeune Ludovic courut le long du stationnement enneigé pour le rattraper. Une fois rendu à la rue Ryan, un poids lourd roula sur la capote. Du coup, Rock se vit remettre un chapeau écrabouillé.

Charron ne put réprimer un sourire étouffé. Même s'il s'efforçait de le cacher, dans son for intérieur, il ne pouvait que se réjouir du malheur bénin de son comparse. Voilà une belle preuve que les grandes personnes sont plus exposées au vent que les petites !

Rock était furieux. Ses cheveux volaient au vent comme s'ils se livraient à une véritable danse hawaïenne. Il tenta de remodeler

son chapeau, mais celui-ci était rendu beaucoup trop déformé pour en faire quoi que ce soit. Voyant cela, il le jeta avec une telle rage, que le poids du chapeau fit basculer la poubelle, dont tout le contenu s'envola au vent.

Suivant la scène d'un air perplexe, Charron s'amusait de plus belle. Son sourire extérieur n'avait rien à voir avec celui qu'il se mourait d'afficher. Il se moquait tellement intérieurement, qu'il ne vit pas la plaque de glace où il posa les pieds. Du coup, il dérapa et s'écroula au sol. Idem pour sa mallette *Cartier*, qui tomba aussi durement que lui, avant d'émettre un bruit de craquement qui attira l'attention de Rock.

Ce pauvre Charron semblait plus insulté qu'en douleur. Fixant le ciel, il pria Ludovic de l'aider à se relever. Le tout ressemblait à un vrai vaudeville, jusqu'au moment où Rock aperçut, dans la mallette, des liasses de billets de banque... de grosses coupures soigneusement attachées, d'une épaisseur de près de cinq centimètres.

— Dis donc, boss, c'est du cash pour faire la fête, ou pour moi ?

À peine remis sur ses deux pieds, Charron s'empara nerveusement des billets et s'acharna, avec Ludovic, à les remettre dans la mallette. L'opération complétée, après avoir noté que les gonds ne fermaient plus, il dut porter la valise sous son bras, tel un enfant craignant qu'on lui enlève son ourson.

— Allez, Danny ! On monte dans l'avion et je vous expliquerai la raison de tout cet argent.

Le *Gulfstream G-650* s'envola quelques instants plus tard en direction de Rimouski. À son bord, outre Charron et Rock, se trouvait Savard, ce vieux grincheux à l'emploi de la Communauté des Sœurs du Pardon à la Vierge. Chaque fois qu'il se pavanait avec ses deux nouveaux amis, il avait l'art de se prendre pour un prince. Et cette fois-ci ne faisait pas exception... bien assis sur une banquette de cuir italien aniline, monsieur se plaisait à boire scotch millésimé.

— O.K., Savard, il est temps de mettre la table en vue de notre rencontre de cet après-midi avec tes sœurs, indiqua calmement Charron.

— C'est bon, monsieur, tout est en place ! s'écria Savard en se relevant de son fauteuil cosu.

— D'accord, allons-y.

Charron ouvrit sa mallette disloquée, d'où il sortit une à une des

liasses de billets. Après les avoir bien empilées sur la table, il prit soin d'aligner chaque pile de dix mille dollars. Les yeux écarquillés du comptable prouvèrent à l'avocat qu'il était lui aussi attiré par l'appât du gain.

—Alors, mon cher Roland... Que feriez-vous avec ces cent mille dollars, si on vous les donnait ?

—Je ne sais pas... Probablement que je ferais construire un nouveau balcon à mon chalet, répliqua Savard, avant de dire d'un ton plus sérieux : mais ce ne serait pas suffisant ; mon balcon est grand et aussi, je possède une maison à Rimouski qui réclame de l'attention.

Charron ne pouvait espérer mieux. Savard venait de faire les premiers pas de danse le liant à lui. Il lui proposa alors de partager 40 % des profits réalisés lors de la vente du centre commercial qu'il s'apprêtait à faire financer par les Sœurs du Pardon à la Vierge.

—Charron et moi, on convainc les bonnes sœurs qu'il s'agit d'un investissement visant exclusivement à aider des petits maraîchers, et toi, tu leur confirmes que c'est un bon placement, avec un rendement hautement intéressant, expliqua Rock.

Savard prit une boîte à chaussures que Ludovic avait remise à Charron avant le départ, et y inséra les cent mille dollars. Ensuite, il emballa le tout avec du papier cadeau provenant de chez *Ogilvy*.

—Si on me demande ce qu'il y a dans cette boîte, je pourrai toujours répondre que c'est le cadeau d'anniversaire de mariage de ma femme... Ça évitera les soupçons, lança-t-il en secouant la tête.

L'aéroport de Rimouski accueillit le luxueux jet le plus simplement du monde. Une fois sortis, les trois passagers firent signe au seul taxi présent. Lorsqu'ils prièrent le chauffeur de les conduire à la maison mère des Sœurs du Pardon à la Vierge, celui-ci leur demanda tout bonnement s'ils étaient là pour acheter le bâtiment. À cette question, Savard répondit sèchement : «Ça ne te regarde pas». Estimant qu'il n'y avait pas une foule de taxis à Rimouski et ne voulant surtout pas alimenter les commérages des villageois, Charron reprit la conversation et indiqua qu'il encourageait les œuvres de la communauté et qu'il effectuait une petite visite de courtoisie en compagnie de son oncle et de son cousin.

Dans sa tête, Rock révisait sont exposé. Bien qu'il eût l'habitude de mentir et de berner admirablement bien ses victimes en usant de moult astuces et phrases gratuites, il se souvenait de la mise en garde

du commandant. Cette fois, il jouait dans la cour des grands. D'être amoral ne suffisait plus. À présent, sa vie dépendait de sa réussite. De ce fait, il n'avait d'autre option que de parvenir à ses fins. Pour la première fois depuis des lunes, et malgré le froid mordant de l'hiver, il sentait une traînée de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale.

Charron savait que son complice redoutait les menaces à peine voilées de Yörgue. Par contre, il était persuadé que ses talents d'orateur l'emporteraient sur son insécurité. Une fois devant les sœurs, Rock commença ainsi :

— Mes très chères sœurs, merci de me recevoir dans votre sanctuaire empreint de paix, de foi et d'unité.

Les mains appuyées sur le dossier de la chaise moulée en simili bois, il fixa la mère supérieure d'un regard qu'elle n'évita point. Un silence attentif et intrigué se percevait dans toute la salle de réunion. Sachant qu'il avait su capter l'attention de sœur Richer, ce qui était essentiel, Rock reprit son discours.

— L'heure est grave. L'aide de quatre millions que vous avez initialement apportée aux petits maraîchers n'a fait que remettre à plus tard le danger qui les guette. Il n'est pas impossible qu'ils se fassent exproprier de leurs terrains par de gros promoteurs. Si un tel malheur devait survenir, non seulement ils perdraient leur emploi, mais aussi, leur dignité.

Après avoir entendu les *ooooh...* plutôt audibles des cinq sœurs, Rock se sentit joyeusement transporté dans la direction qu'il souhaitait. Pour parvenir à ses fins, il lui fallait absolument faire appel à la naïveté poignante de ses interlocutrices.

Dès lors, son chemin était tracé. À titre de joueur expérimenté, il misa sur cette faille pour bien piéger ses victimes. Il savait qu'après avoir entendu sa proposition, ces dernières n'auraient d'autre envie que de participer au sauvetage des pauvres petits maraîchers. C'est pourquoi il déballa toute son artillerie.

— Comme dans toutes choses, poursuivit-il, il doit toujours y avoir un équilibre entre le risque et la rentabilité. Votre mise initiale de quatre millions nous a permis de repousser les loups qui tentaient de mettre la main sur les terrains.

Les sœurs se montraient attentives, même si elles ne saisissaient pas nécessairement l'essence des propos de leur interlocuteur. Charron, lui, voyait clairement où son collègue voulait en venir.

—J'ai ici un chèque de quatre millions quatre cent quatre-vingt mille dollars. Cette somme représente le remboursement de votre prêt et les intérêts promis. Maintenant, pour qu'ils puissent assurer leur complète autonomie, les maraîchers nous ont informés qu'ils entendaient vendre la totalité de leurs parts pour un montant estimé de vingt et un millions de dollars. Ceci, bien sûr, avec un taux d'intérêt de 12 pour cent sur six mois.

—Pour assurer le bon déroulement de cette opération, je propose que votre homme de confiance, monsieur Savard, nous accompagne durant tout le processus. Ainsi, votre Congrégation serait bien représentée.

Merci, monsieur Rock, de nous avoir présenté cette seconde phase de votre projet, intervint la mère supérieure. Tel que le prévoit notre règlement, nous vous proposons de vous retirer avec messieurs Charron et Savard, afin que notre conseil puisse délibérer sur la question.

Aussitôt, les trois hommes se levèrent et quittèrent la salle de réunion. Escortés par sœur Délia, ils se rendirent au réfectoire pour y prendre la collation. Le silence régnait dans l'ascenseur qui les transportait au 2^e étage.

Une fois à destination, la sœur les abandonna dans la grande salle où depuis des décennies, ses semblables et elle prenaient leurs pauses et leurs repas. Les icônes rappelant les sacrifices de Jésus ornaient tous les murs. Tout sourire, Charron jugeait que le lieu était dénudé de tout confort que la richesse pouvait offrir. Loin de paraître aussi joyeux que lui, Savard brisa le silence pour invectiver Rock :

—Mais bon Dieu ! Pourquoi leur as-tu offert un chèque de remboursement ? Tu sais très bien que nous n'avons pas les fonds nécessaires pour couvrir le paiement !

Tout en regardant Charron, Rock émit un sourire en coin et fit un clin d'œil au comptable.

—On commence toujours par en demander un peu moins au début, puis on avance en augmentant les demandes. Enfin, on finit par obtenir un tel engagement financier de la part de l'investisseur, que celui-ci en vient à se retrouver coincé dans un carcan. Éventuellement, nous obtiendrons tout le pouvoir requis pour agir à notre guise. Je suis certain que les sœurs vont nous accorder ce deuxième prêt, ce qui nous fournira les fonds nécessaires pour couvrir le chèque. Tu vois,

mon ami, c'est comme ça qu'on fait du *business* avec des gens qui n'y connaissent rien.

Les yeux écarquillés, Savard était bouche bée. Il venait de comprendre que Rock empruntait le chemin de la malhonnêteté, tout comme il venait de piger qu'il ne pouvait désormais plus faire marche arrière. Du coup, sa vie venait de basculer...

Un lourd silence s'installa dans le réfectoire, pendant que Rock voyait déjà les millions pleuvoir sur lui et que Charron imaginait l'immense gratitude du commandant à son égard. Quant à Savard, il angoissait à l'idée de ce qui l'attendait. Le son de pas sur le terrazzo du réfectoire les sortit tous les trois de leurs pensées.

— Messieurs, les membres du conseil m'ont demandé de vous accompagner à la salle de réunion... Veuillez me suivre.

Une fois au 5^e étage, le petit groupe longea un corridor au plancher reluisant. Les nombreux bureaux vides témoignaient de l'évolution descendante du rôle des communautés religieuses au sein du monde moderne.

— Prenez-place, messieurs, lança la mère supérieure. Merci de votre patience. Nous avons discuté entre nous au sujet de votre demande et aurions une question à vous poser...

Instinctivement, Rock eut envie de répondre « Shoot ! », comme à son habitude, mais se ravisa et répondit plutôt :

— Bien sûr, révérende mère, comment puis-je vous éclairer ?

— Ma question s'adresse plutôt à monsieur Savard, précisa la mère supérieure.

Étonné, le petit homme grincheux aux cheveux éraillés se dressa sur sa chaise.

— Oui, ma sœur, que puis-je faire pour vous ?

— Dites-nous, monsieur Savard, que pensez-vous de cet investissement plutôt inhabituel en ce qui concerne notre Congrégation ? Est-ce une affaire sûre ?

Savard songea un instant à la boîte enveloppée de papier *Ogilvy* et aux cent mille dollars. Pour lui, le moment était aussi névralgique que tuant. Avant de répondre, il devait choisir de quel côté il se situait : celui de l'honnêteté... ou du crime ? Ne sachant trop que penser, il s'approcha de la table hexagonale et joignit ses mains comme s'il s'apprêtait à prier. Puis, il répondit spontanément :

— Je pense que l'achat des actions, les terrains des maraîchers et le développement immobilier sont plus payants et tout aussi sûrs que nos placements conventionnels.

Mère supérieure regarda ses collègues, puis fixa Rock dans les yeux avant d'exprimer leur décision.

— Notre communauté a toujours secouru les plus fragiles de la société. Votre mission est aussi devenue la nôtre. Ainsi, nous sommes d'avis que dans les circonstances, un prêt de 21 millions de dollars est tout à fait approprié. Nous vous demandons donc de préparer les documents requis dans les plus brefs délais, afin que nous puissions assurer au plus vite la protection des petits maraîchers.

Rock était figé de l'intérieur. Même s'il était ravi, c'est tout un mensonge qu'il venait de raconter. Sa soif de richesse l'emportant sur les remords, l'euphorie du gain lui mit un énorme sourire au visage.

— Félicitations pour votre décision ! s'exclama Charron, qui s'était fait plutôt discret durant la conversation. Puis-je proposer que nous nous rencontrions demain avant-midi, vers les onze heures ? J'aurai alors la documentation nécessaire pour conclure cette entente et ainsi, nous pourrons procéder au versement du prêt. La situation est tout de même assez urgente et il ne faudrait pas perdre de temps.

Après s'être entendus avec les sœurs pour la rencontre du lendemain, les trois acolytes quittèrent le couvent. Puis, alors qu'ils étaient en route pour l'hôtel des Gouverneurs à Rimouski, Charron demanda à ses amis d'observer un moment de silence. Il prit son cellulaire, pressa fermement sur la touche C et plaça l'appareil sur son oreille. Lorsqu'on lui répondit, il emprunta un ton solennel pour dire :

— Le fagot est attaché. Le transporteur vous transmettra les détails relatifs à la livraison par l'entremise de Rubiralta.

Après avoir écouté ce que son interlocuteur avait à lui dire, il répondit : « Oui, mon commandant. Merci de votre confiance... » Mais ce fut en vain, car l'autre avait déjà raccroché. Malgré tout, il poursuivit en ajoutant : « D'accord, mon commandant ! À bientôt ! »

Le lendemain, lorsque la transaction fut complétée, Charron lança sèchement à Savard :

— C'est bon, Roland, nous n'avons plus besoin de toi ! Tu peux rentrer à la maison et dépenser tes billets ! Allez, Rock... Le jet nous attend ! Nous avons un long vol à faire et des virements à effectuer.

Enfin libéré de toute la pression des dernières vingt-quatre heures, Savard abandonna ses collègues sans même les saluer, tandis que ces derniers filèrent à l'aéroport.

Maintenant que la joute ultime venait de commencer, il leur était impossible de reculer.

Chapitre 19

Assis confortablement sur une terrasse du *Mosaic House* au centre-ville de Prague, Winchester, Isma et Lake sirotaient un espresso bien serré. Comme l'établissement voisinait le parc Eliska Krasnohorska, Lake pouvait observer toutes les allées et venues de la *Moneta Money Bank*. Un agent de Winchester l'avait informé qu'un transporteur du cartel de Bogota risquait de se pointer en après-midi et que l'homme en question serait peut-être relié à un groupe dominé par un type appelé... Commandant.

— Alors Harry, interrogea Isma, est-ce que tu vois ton transporteur ?

— Pas encore, mais ça ne devrait plus tarder.

Quelques instants plus tard, une grosse *Audi* noire se pointa devant la banque, ce qui attira l'attention de Lake. Un homme seul et d'un certain âge peinait à s'extirper de sa grosse berline. Après y être parvenu, il prit sa canne et marcha tranquillement vers le trottoir.

— C'est ton homme Harry ? Tu crois qu'il aura une valise à roulettes motorisée pour transporter des billets de banque ?

— Allez, Isma, cesse de plaisanter. Nous serons tous comme ça un jour.

— Vous croyez que c'est possible de vieillir, dans ce métier ? ironisa Winchester.

— Et si on utilisait ce gaillard comme une ruse pour nous distraire ? soupçonna Lake.

Quelques instants plus tard, un homme au teint foncé et à la chevelure noire luisante pénétra dans la ruelle qui voisinait la banque et s'immobilisa. La *Skoda Octavia* blanche ressemblait à une voiture de la compagnie de taxis *Talixo*. Épiant le sujet, Lake le vit sortir de sa petite voiture, ouvrir le hayon et s'emparer de deux valises métalliques grand format.

Dès que l'individu eut pénétré dans la banque, l'agent secret se livra à ce petit jeu qu'il aimait tant : être présent sans se faire voir. En entrant à son tour dans la banque, il aperçut un jeune homme derrière les fenêtres de sécurité. Feignant de remplir un formulaire au comptoir de service, il pouvait tout observer.

Voyant sa cible entrer dans un ascenseur aussi petit que des w.c. portatifs, il se dit que la voûte devait être au sous-sol. Il décida donc d'aller rejoindre Winchester et Isma pour surveiller le retour de l'homme. Une trentaine de minutes plus tard, celui-ci retourna à sa voiture en tirant ses deux valises, visiblement beaucoup plus lourdes que précédemment, signe qu'elles étaient bourrées d'argent liquide.

Lake pria Winchester de communiquer avec les agents placés sur le terrain pour les sommer de filer le suspect. Pendant que son collègue s'exécutait, Isma et lui s'engouffrèrent dans leur voiture.

En suivant la *Skoda Octavia* blanche, Lake se rendit compte que l'homme à la grosse *Audi* noire s'avérait être un collaborateur de Winchester. Athlétique, l'agent s'était tout simplement déguisé en vieillard. Et maintenant, il filait la *Skoda*.

À l'aéroport, la trajectoire empruntée par le suspect indiquait qu'il se rendait au portail des vols de marchandises. Malheureusement, les routes d'accès de l'aéroport Václav Havel n'avaient rien pour assurer une filature discrète, puisque les champs qui entouraient le site faisaient en sorte que tous les véhicules qui y circulaient étaient visibles. Lake gara sa voiture à un endroit discret, puis, tout en marchant, ne put réfréner un petit ricanement en se remémorant sa dernière visite des lieux.

Avec Isma, il s'agrippa derrière un bus muni d'une plateforme à vélo, et se rendit jusqu'à la zone réservée au transport des marchandises.

— J'ai un sentiment de déjà-vu, Harry.

— Moi aussi, Isma, moi aussi.

La *Skoda* s'immobilisa devant un hangar secondaire du complexe aéroportuaire, un immeuble plus ou moins délabré qui faisait piètre figure comparativement aux nouveaux bâtiments adjacents : grands murs de tôle ondulée, grandes fenêtres à carreaux dont la majorité était éclaté, accès de bitume éraillé... Tous ces indices laissaient croire à Lake que le lieu pourrait servir de cache idéale pour des narcotrafiants. Ces lieux sont peu fréquentés et permettent aisément de se tenir loin du regard des autorités.

Lake prit Isma par la main pour lui signaler qu'il leur fallait partir. Les deux se mirent à courir en position semi-fléchie, de façon à ce que l'herbe haute camoufle leur silhouette. Rendus au vieux terminal, ils se glissèrent le long du mur opposé à celui où se garait la *Skoda*,

puis entendirent des voix entremêlées de rires.

— Bon sens, Isma ! Ils doivent se croire parfaitement à l’abri des regards pour se permettre autant de latitude.

— Mais leurs valises ne contiennent pas nécessairement de l’argent ou des matières illégales... Ils n’ont peut-être rien à cacher.

Cette dernière déduction poussa Lake à réfléchir. Il se pourrait que cette cargaison serve de diversion, songea-t-il. Les cartels utilisent régulièrement des mules pour attirer les autorités sur de fausses pistes. Du coup, l’espion en vint à se demander s’il ne s’était pas laissé bernier.

Furieux contre lui-même, il pria Isma d’aller s’emparer des pelles rondes, des râteaux et du balai qui traînaient le long du bâtiment, et de le rejoindre par la suite. Pendant ce temps, il observerait les lieux pour planifier leur prochaine action.

Au bout d’un moment, Isma revint avec des outils usés et une brouette toute déglinguée. Aussitôt, Lake lui demanda de se frotter un peu partout avec de la terre, et en fit autant. Ainsi, ils auraient l’air de parfaits jardiniers.

— Ça te va bien, ce look de fermière ! blagua l’agent secret.

— J’ai tout saisi, Harry ! Allez... pousse la brouette pendant que je jouerai la maraîchère enivrée.

Marchant d’un pas inégal, Lake s’approcha de l’entrée du bâtiment et se positionna de façon à se retrouver dans la ligne de vision du conducteur de la *Skoda* et de ses deux comparses.

— Co tady delate (Que faite-vous là ?) s’écria le plus jeune du trio.

— Jsme zemedelci (Nous sommes des cultivateurs.)

— Nechte tady (Partez d’ici ! ordonna un autre.)

— Jsme hladni (Nous avons faim.)

Jeune, Lake avait eu la chance d’apprendre la langue tchèque et de la parler sans le moindre accent. C’est Don Vidal qui la lui avait enseignée. Aussi, il avait une pensée pour cet homme chaque fois qu’il devait s’exprimer dans cette langue. Au final, ces leçons lui auront sauvé la vie plus d’une fois.

Devant l’insistance des trois hommes, Lake s’approcha d’Isma et tourna le dos un moment en feignant de reprendre sa brouette. D’un clin d’œil, il fit un signe. Ayant saisi le message, comme toujours, sa partenaire compta silencieusement et en parfaite harmonie avec lui : 3-2-1... Go !

Lake sortit son *Baretta APK* et le pointa au front du chauffeur, tandis qu'Isma tenait en joue les deux autres hommes avec son *Walter PPK*. Figés, les types n'offrirent aucune résistance, ce qui fit croire à Lake qu'ils servaient définitivement de ruse pour tromper les autorités.

Il demanda au chauffeur de s'identifier, ce que l'autre refusa. L'espion lui plaça alors le canon de son arme sous le menton pour l'obliger à obtempérer.

— Rudolph Kando ! Ne me tuez pas, je vous en prie. Lui, c'est mon frère et lui, mon oncle. On nous a remis chacun cent couronnes tchèques pour transporter ces bagages ici.

— Qui sont les gens qui vous ont payés, vous les connaissez ?

— Non. Nous les avons rencontrés par hasard dans un parc. Nous n'avons aucune idée de ce qu'il y a dans ces valises, je vous le jure !

Au même moment, Isma vit l'oncle glisser sa main dans son veston pour y sortir un *Glock G49*, le même modèle que possédaient ces Russes croisés à Baku. Sans hésiter, la jeune femme tira une balle dans le ménisque du genou gauche de l'homme, qui s'affaissa en criant de douleur. Du même coup, le frère de Rudolph sortit son *G49*, mais n'eut pas le temps de tirer sur l'agente, Lake lui plombant aussitôt la cervelle. Rudolph n'en croyait pas ses yeux. Sa réaction emplie de froideur démontrait parfaitement que ces gens n'étaient pas de la même famille, qu'ils étaient plutôt des sbires à la solde de criminels.

Isma prit soin de s'emparer des armes à feu des deux victimes. La pauvre vie de ces canailles n'avait tout à coup plus aucun sens. Alors que Rudolph commençait à trembler, Lake demanda à Isma de vérifier prudemment le contenu des valises.

— Tiens donc... lança cette dernière. Aucune serrure à clé. Ils n'ont définitivement pas peur de perdre le contenu de ces valises !

— J'ai une idée ! fit Lake. On va demander à notre ami Rudolph de les ouvrir. Ainsi, si ça saute, il sautera aussi. Qu'en penses-tu, Isma ?

— Bonne idée, Harry ! De cette façon, on pourra le voir s'éclater comme du maïs soufflé dans un micro-ondes !

Rudolph était crispé. La sueur sur son visage trahissait sa crainte de ne pas voir vieillir la femme et les enfants qu'il n'avait pas encore. « Serait-ce mon dernier jour ? » s'interrogea-t-il. Il avait si peur, qu'il était prêt à tout pour sauver sa peau. Même à satisfaire les exigences de Lake. Il marcha lentement au milieu du vaste hangar vétuste, pen-

dant que deux armes étaient toujours pointées sur lui. Il tapa un code sur le minuscule clavier du manchon rétractable de chacune des valises, puis s'écria :

— Voilà... Vous êtes contents ? C'est désarmé ! Maintenant, je veux repartir chez moi... Je vous en prie !

— Ouvrez les valises, pauvre idiot ! ordonna Lake. J'en ai assez de t'entendre !

— Mais voyons, Harry, tire sur les valises ! S'il y a une déflagration, on saura alors que Rudolph n'a pas entré le bon code ! conseilla Isma avec une pointe d'ironie.

Aussitôt, le jeune homme tapa un nouveau code et ouvrit les valises. À genoux et en larmes, il s'écria :

— J'ai ouvert les valises, j'ai fait tout ce que vous m'avez demandé et maintenant, vous savez que je suis un homme mort, car le commandant ne me pardonnera jamais ça !

Cela dit, il s'empessa de glisser une capsule de cyanure entre ses dents, avant de la mordre de toutes ses forces. Presque aussitôt, de l'écume blanche se mit à couler le long de son menton. Ses yeux se fermèrent et son corps inanimé gisait au sol. D'un air étonné, Lake regarda Isma en se demandant pourquoi Rudolph avait mentionné le nom du *commandant*.

Après quoi, les agents prirent soin de placer les deux corps à l'abri des regards. Il y en avait bien un qui vivait encore, mais il était affaibli. Atteint à l'artère poplitée de la jambe, l'homme se vidait de son sang. Il ne lui restait que quelques minutes avant de sombrer dans un bref coma et de rendre son dernier souffle.

Isma inspecta une valise pendant que Lake fit de même avec l'autre. Ce qu'ils découvrirent les fit frissonner... Des centaines de photos d'eux, de Winchester et d'un homme qu'ils ne connaissaient pas.

« S'agirait-il de Conneley ? » se demanda Lake. Il lança un regard interrogateur à sa partenaire, puis d'un commun accord, ils décidèrent de consulter Winchester.

— Tu sais, Isma, je crois qu'on se joue de nous. C'est comme si chaque fois que nous approchons du but, quelqu'un sait à l'avance comment nous réagirons. Il est temps d'en finir avec ce jeu de cache-cache ! Allons retrouver Winchester. Ensuite, nous nous envolerons vers Bogota... Mon flair me dit qu'une gigantesque transaction est sur

le point de se réaliser. Je reconnais là des tactiques utilisées pas des gens que j'ai connus dans le passé...

La tête basse, Lake se dit qu'ils étaient loin d'en avoir terminé avec cette affaire.

Chapitre 20

Comme chaque mardi, Antonio Poloni se rendait déjeuner à son lieu habituel. Depuis des années, effectivement, le *Mas des Figueurs* avait droit à sa visite lors de cette journée. À son entrée dans l'établissement hautement prisé par l'*establishment* local, tous le saluèrent discrètement. Il aimait être reconnu, mais toujours avec un soupçon de gêne. Sa table l'attendait et le *Marchesi di Barolo* était prêt à être servi.

— Señor Poloni ! Bienvenu à votre table ! Attendez-vous de la compagnie pour le déjeuner, aujourd'hui ? lui demanda le maître d'hôtel monsieur Pierre, un Français du sud aux allures plutôt soignées.

— Merci, Pierre, répondit le client à voix basse pour indiquer qu'il souhaitait un peu plus de circonspection. Oui, un certain monsieur Poudrier me rejoindra. Aussi, j'aimerais une table discrète, car j'attends un important appel vers 13h00.

— Très bien, monsieur Poloni, j'ai une table où vous pourrez discuter en toute tranquillité.

Le *Mas* était l'endroit idéal pour rencontrer des gens de pouvoir... des banquiers, des politiciens, des avocats ou encore, des dirigeants de grandes entreprises. Poloni se sentait important lorsqu'il s'y rendait. Le tenancier de ce que les habitués appelaient l'*institution*, monsieur Georges, s'assurait de servir les meilleurs plats dans la plus grande discrétion, et ce, à des prix que nul n'osait contester.

— Allo ? répondit Poloni. Oui, comment allez-vous ?

Les fritures qu'il entendait en bruit de fond rendaient la conversation énigmatique. Avec sa patience habituelle, Poloni redemanda :

— Comment allez-vous, Monsieur Rock ?

— Je vais très bien. Voici ce que j'aimerais que vous fassiez le plus tôt possible.

De toute évidence, son interlocuteur avait des instructions précises à lui transmettre.

— Je suis dans un avion en partance pour Zurich, expliqua ce dernier. Je dois rencontrer monsieur Vaudry, le gestionnaire d'Agrika, à huit heures précises demain matin.

— C'est noté, monsieur Rock.

— Surtout pas, imbécile ! lança Rock. Il ne doit y avoir aucune trace de cette conversation... Aucun écrit... D'accord ?

— D'accord, monsieur Rock.

— Donc, je vous rappelle demain à huit heures, quatorze heures chez vous.

— D'accord, monsieur Rock.

— Et assurez-vous que ce Poudrier soit tout près de vous.

— Oui, Monsieur Rock.

— Et de grâce, Poloni ! Cessez de m'appeler monsieur !

— D'accord, monsieur Rock.

Poloni regarda Poudrier manger avidement son filet de thon à l'érable, une spécialité du *Mas*. Serviette au cou, l'individu ressemblait davantage à un livreur qu'à un banquier, ce qui amena le fraudeur à douter de ses capacités à agir correctement en vue de la transaction finement planifiée qu'il s'appropriait à commettre.

— Votre regard dédaigneux me déplaît, Antonio, signifia Poudrier. Si vous doutez de ma capacité à bien jouer mon rôle, détrompez-vous ! J'ai l'habitude d'effectuer des transferts d'argent de ce genre. De toute façon, je connais bien Rock, puisque je transige avec lui depuis des années. Non seulement il n'est jamais pris, mais de plus, il agit toujours en parfait contrôle et s'assure de toujours bien payer ses complices.

Poloni tenta d'étouffer son étonnement en se versant un verre de Barolo. Le repas se déroula pratiquement dans le silence et les hommes quittèrent le *Mas* en saluant leurs connaissances, petit jeu qui alimentait très bien la vanité de tout un chacun.

Le *Gulfstream* toucha le sol au milieu de la nuit, puis roula vers le luxueux hangar de la *Swiss Kloten Private Flughafen*. Après s'être engouffrés dans la limousine *BMW* qui les attendait à la porte, Charron et Rock filèrent au *Dolder Grand Hôtel*.

Sans trop de cérémonie, Rock se rendit à sa suite pour dormir, pendant que Charron alla trouver Vaudry au bar de l'hôtel pour discuter des détails de la gestion des fonds à déposer à la *Hastung Private Bank* et de la suite des choses. À la fin, ils apposèrent chacun leur signature sur le court document et se dirent au revoir.

— Mes salutations au commandant, fit Vaudry.

— Je n'y manquerai pas, promit Charron.

Le lendemain matin, les deux Québécois se vêtirent de leurs plus beaux atours. Malette *Gucci* à la main, Charron se sentait comme un riche prince des Émirats venu dissimuler sa fortune pour financer des activités illicites. En compagnie du commandant, il se voyait tout au haut de la pyramide pour diriger l'organisation avec lui : traite d'humains, trafic de drogue, cyber piratage, enlèvements de dignitaires... Bref, il rêvait non seulement de gravir les échelons, mais de remplacer un jour le commandant.

Marchant sur la *Bahnhofstrasse* dans le quartier des affaires de Zurich, leur accoutrement d'hommes importants se perdait dans la multitude de complets noirs, de malles griffées et de souliers luisants. Ils s'arrêtèrent devant la *Hastung Private Bank*, tout juste du côté opposé de la rue.

—Hey, Charron ! s'écria Rock, c'est tout un immeuble, ça, monsieur !

—Il est en effet très beau.

Avec ses pierres blanches d'Israël, ses fenêtres en arche et ses balcons voûtés, l'immeuble inspirait la richesse. L'enseigne était toutefois plus modeste. Seules des lettres dorées permettaient d'identifier l'institution bancaire privée. Aussi, un auvent vert foncé orné de dorures enjambait le dessus de la porte d'entrée principale, en plus de couvrir le trottoir. Enfin, des cordons de velours rouge indiquaient l'espace du débarcadère.

Rock fit le premier pas et traversa la rue. Sûr de lui, il alignait l'entrée de la Banque. Surpris par la précipitation de son comparse, Charron devait faire drôlement aller ses petites jambes pour parvenir à le suivre. Finalement, il finit par le rejoindre, non sans le prier de ralentir la cadence.

—Ici, c'est moi le client, avisa-t-il.

—O.K., boss, puisque tu le dis, répliqua Rock en roulant les yeux vers le ciel.

De la poche intérieure de son manteau, Charron sortit une clé dorée, ornée d'incrustations estampées au haut de la tige et représentant deux anciennes clés croisées en leur centre. L'une était en or et l'autre, en argent. Un peu plus haut, au centre, on pouvait voir trois couronnes montées sur un coussin ovale qui lui, était entrelacé de rubans rouges. Il s'agissait des armoiries du Vatican.

La tige de la clé était à peine visible. Charron l'inséra, puis la tourna un demi-tour vers la gauche. Aussitôt, un *clic* se fit entendre. Rock s'avança alors pour entrer dans l'immeuble, mais se buta à la solide porte vitrée pare-balles. Charron lui signifia d'attendre un moment, le temps qu'il tourne la clé dans l'autre sens. C'est alors que la porte s'ouvrit.

— Vous voyez, Danny... ici, c'est moi qui dirige. La clé est le laissez-passer qui me permet non seulement d'entrer dans la banque, mais aussi, d'y inviter qui je veux.

— C'est bon, boss, j'ai compris, lança Rock d'un ton résolu.

Lui-même vêtu d'un complet *Balenciaga* taillé sur mesure, Vaudry accueillit les deux hommes dans le chic vestibule de l'immeuble. Vraiment, ce type était aussi élégant que posé. Une fois les poignées de mains échangées, le banquier se rapprocha de Charron pour passer un bras autour de ses épaules, geste qui confirmait à Rock l'importance de son collègue au sein de cette banque. Décidément, il avait encore bien des croûtes à manger avant d'être reconnu à ce point dans les grandes institutions financières internationales.

Une immense porte double en bois sculpté à la main séparait l'entrée feutrée du vestibule et la zone franche de la banque. Vaudry pria Charron d'insérer sa clé dans le portillon électronique gauche de l'entrée, pendant que lui-même sortit la sienne pour déverrouiller le portillon droit de la porte. En tournant son regard vers Rock, il expliqua à ce dernier que seule une combinaison de ces deux clés actionnées simultanément pouvait permettre l'accès aux bureaux de la banque.

— À un, vous tournez, dit-il à Charron.

— D'accord.

— Trois, deux, un...

Un signal perceptible, mais discret, se fit entendre, puis, après un autre bruit sourd, les immenses portes s'ouvrirent lentement. Les trois hommes prirent un moment pour admirer la splendeur du centre bancaire, jusqu'à ce que Rock brise le silence pour dire :

— On dirait un monastère, monsieur Vaudry.

— Vous avez un excellent sens de l'observation, le complimenta l'autre.

Jadis, l'immeuble abritait un monastère jésuite. Son centre, ouvert sur trois étages, était couronné de balustrades dont les façades

présentaient des arches et des garde-fous en pierre et en béton. Pour assurer la discrétion, l'éclairage était si tamisé, qu'il était difficile de distinguer les personnes assises autour de la table de réunion.

Rock n'en croyait pas ses yeux. La bouche grande ouverte, il se voyait déjà entrer dans cette banque à titre de client privilégié que tous appelleraient par son prénom. Il s'arrêta un moment pour examiner les nombreux écrans géants des courtiers travaillant sur le parquet. Vaudry le sortit de ses rêveries en lui prenant délicatement le bras pour le guider vers une salle privée.

— Votre ligne de téléphone sécurisée est prête, monsieur Charron.

— Merci, je dois justement communiquer avec nos collègues du Canada.

Quelques instants suffirent pour établir une téléconférence réunissant Charron, Poloni et Poudrier. Ces deux derniers avaient reçu des instructions très claires en vue de cette transaction.

— Bonjour, messieurs, commença Poloni, j'ai ici un ordre de transfert émis par monsieur Poudrier, représentant dûment autorisé, pour procéder à une transaction de gestion de fonds. Le chèque de vingt et un millions de dollars a été signé et certifié par sœur Jocelyne, de la communauté des Sœurs du Pardon à la Vierge.

À l'aide d'un signe, Charron indiqua à Vaudry qu'il pouvait procéder au virement. Sans tarder, le gestionnaire suisse commença à transmettre les instructions requises à Poloni.

— Pays de l'institution : 884391.

— Matricule de l'institution : BM258QRT8.

— Désignation de la succursale : 5205.

— Compte de virement : 727-606-963.

Après un bref silence au cours duquel on pouvait facilement entendre les cliquetis du clavier de Poloni, un message apparut à l'écran de Vaudry :

TRANSACTION CONFIRMING 21 0000 000 CAD\$ TRANSFERED

Hastung Private Bank détenait maintenant les fonds des religieuses, ou plutôt... du commandant.

Chapitre 21

Assis avec Isma dans l'avion d'*Avianca Air Lines*, Lake savait parfaitement qu'une affaire se tramait à Bogota. Avant son départ de Prague, il avait demandé à Winchester de tenter d'établir des liens entre des personnes d'intérêt et les propos du jeune Rudolph Kando. Qui diable était ce commandant ?

Respectant les consignes transmises par son ami agent secret, Jaffa s'était garé dans le stationnement intérieur de l'aérogare. Section D, case 33.

—Lake... Pourquoi est-ce toujours moi qui transporte les bagages ? interrogea Isma en marchant vers le stationnement.

—Mais voyons, Isma, parce que nous sommes ici au pays de la domination masculine !

—Je crois plutôt que tu veux me faire souffrir parce que je t'ai encore sauvé la vie.

—Tu as tout compris, Isma, tu as tout compris !

Les deux espions marchèrent côte à côte pendant un bon moment, en donnant l'impression de former un couple. Au bout d'un temps, Lake lança :

—Merci d'avoir à nouveau empêché un grotesque trouillard de me faire trépasser.

—Dis donc, Harry, serais-tu reconnaissant de ce que je fais pour toi ?

—Mais je l'ai toujours été, ma chérie.

—Heureuse de t'entendre m'appeler chérie.

Un petit moment de gêne s'ensuivit. Lake admirait autant le cran que la beauté d'Isma. Pour lui, leurs destins s'étaient soudés lors d'une mission commune au Caire, où la présence d'esprit et de corps de sa belle atténuait la chaleur étouffante de l'Égypte. Avec des escrocs à ses trousses, le duo avait franchi une étape importante, soit celle d'apprendre à coordonner leurs réflexes pour assurer leur survie.

—Hola Jaffa ! fit Lake.

—El señor Harry ! Buenos días qué tal !

—Ça va, merci. Avez-vous reçu des infos de Winchester au sujet du commandant ?

—J'en ai reçu il y a quelques instants... Peut-être pourrez-vous décoder ce message !

La route était cahoteuse, non en raison des travaux de réfection, mais bien parce que la chaussée était usée, dû au ruissellement de l'eau et aux poids lourds qui y circulaient fréquemment pour effectuer leurs livraisons d'éther provenant du port de Buenaventura. Tant bien que mal, le trio arriva à la cache de Jaffa. Situé le long d'un sentier à peine carrossable et sinueux, en flanc de montagne, le refuge était à peine visible.

La porte d'entrée était camouflée derrière des branches. À l'intérieur, le portique voûté rappelait le passé religieux de Jaffa. Une grande salle souterraine servant de centre de communication renfermait plusieurs ordinateurs modernes installés en réseau, ce qui ne fut pas sans impressionner Lake.

—Regarde ici, Harry, dit Isma. Il y a des images de nous prises à l'aéroport de Prague quand le faux prêtre a tenté de nous assassiner.

Ainsi, Winchester avait réussi à pirater le site de sécurité de l'aéroport. Sur les images, on pouvait clairement voir le tueur s'approcher de Lake. Vue d'un angle différent, la scène démontrait que les deux agents l'avaient échappé belle et que l'instinct protecteur d'Isma y avait été pour beaucoup.

—Dites, Jaffa, est-il possible de revenir en arrière dans le film et d'identifier le véhicule d'où ce fier-à-bras est sorti ? demanda Harry.

—Oui. Allez... suivons la trace de notre homme depuis son arrivée.

Les images en accéléré donnaient une bonne idée de l'itinéraire emprunté par l'assassin avant de gagner le carrousel numéro deux du terminal de l'aéroport. Jaffa agrandit l'image montrant la fourgonnette blanche ayant servi au transport de l'individu. Il s'agissait d'un modèle très commun en Italie, une *Fiat Doblo Cargo*. Lake grossit à son tour l'image pour mieux distinguer la plaque d'immatriculation. Il n'en fallait pas plus pour qu'il se redresse subitement et vise Isma de ce regard qui en disait long sur sa découverte.

—Qu'as-tu trouvé, Harry ? le questionna cette dernière.

—Le numéro d'immatriculation correspond à ceux qui sont émis aux véhicules appartenant aux ambassades.

—Ah oui ? Et tu sais de quelle ambassade il s'agit ?

—Je crois que je viens de comprendre ce qui se passe, Isma. Allons... il nous faut repartir !

Lake n'en dit pas plus pour le moment. Sa colère était telle, qu'elle faisait gonfler ses artères. Il savait qu'il entraînait dans la dernière phase de cette enquête et que ce qu'il découvrirait le bouleverserait. Les indices s'accumulaient et le *modus operandi* permettait d'identifier les auteurs du coup à venir... Décidément, Lake aurait bientôt des choix difficiles à faire.

—Alors, Harry, nous diras-tu bientôt ce que tu sais ? s'impacienta Jaffa.

—Eh bien, cette plaque d'immatriculation est normalement réservée aux véhicules étrangers.

—Et d'où viendrait cette fourgonnette ? s'enquit Isma.

—Du Vatican.

Tous trois prirent un moment pour digérer cette information. Depuis un bon moment, Lake soupçonnait Favroti d'être impliqué dans cette affaire, mais en même temps, il refusait de prêter de mauvaises intentions à cet homme qui était pratiquement un père, pour lui.

—Winchester a-t-il de l'info pour nous concernant les allées et venues de véhicules colombiens à partir de La Mesa ?

—Oui, Harry, je t'ouvre à l'instant la page sécurisée de son message.

La Mesa était le lieu tout désigné pour les trafiquants de drogue colombiens. Seuls les gens locaux et armés se permettaient d'y circuler. Ces installations de distribution clandestines offraient tous les moyens possibles pour déjouer les autorités. C'est aussi à cet endroit que les paiements étaient perçus pour les cargaisons clandestines. Des sommes faramineuses transigeaient par La Mesa. C'est pourquoi il était risqué, pour un intrus, de s'y infiltrer.

Le destin avait rendez-vous avec Lake, qui n'ignorait pas que ses collaborateurs seraient du voyage. La prochaine étape consistait donc à se rendre à La Mesa, une expédition périlleuse qui exigerait d'eux une bonne forme physique, mentale et émotive. De tous les scénarios possibles pour parvenir à entrer dans ce site fortement surveillé, l'approche furtive semblait le meilleur.

Lake et ses camarades s'entendirent rapidement sur la meilleure route à suivre pour accéder au site. Avec leur froc bardé de camouflage, leur *Age Zuki* accroché à la taille, leur arme de poing et leurs

munitions, le tracé de 23 kilomètres ne serait pas de tout repos.

Ils entreprirent le voyage à bord de la *Jeep* que Jaffa avait subtilisée aux Forces armées révolutionnaires de Colombie. Voilà qui leur permettrait de confondre autant l'armée que les trafiquants. Ils roulèrent une bonne partie de la nuit pour finalement s'arrêter près de La Gran Via, dans le comté de Zapata, pour y camper. La nuit promettait d'être courte, Lake voulant repartir dès l'aube pour arriver à La Mesa tôt en avant-midi.

Chapitre 22

Le *Gulfstream* filait à vive allure dans le ciel. À trente-trois mille pieds d'altitude, les courants-jets propulsaient le bimoteur à réaction à sa vitesse maximale. À bord se trouvaient Charron et Rock, qui se rendaient vers leur ultime destination : la Colombie.

Fidèle à ses habitudes de légèreté, Rock sifflait des airs d'Aznavor. Lorsqu'il était jeune, il voyait souvent ses parents danser au salon au son des turlutes de Ferrat, Reggiani et Aznavour. Cette image lui avait toujours collé à la peau. À cette époque, l'amour et la joie régnaient, dans leur demeure, jusqu'au jour où les affaires de son père se mirent à périlcliter. S'ensuivit un climat d'austérité. Dès lors, il ne put qu'écouter ces chansons autrement qu'en cachette et aujourd'hui, il les sifflait toujours.

Charron s'était chargé de faire tous les arrangements nécessaires pour assurer leur transport en hélicoptère entre Bogota et La Mesa, car le commandant exigeait qu'ils soient au centre de distribution à huit heures précises. En passant en revue l'horaire de la journée, l'avocat ressentit un frisson, lui qui savait parfaitement que le commandant serait présent lors de la transaction. Cela démontrait clairement l'importance du moment. Le client devait être une organisation très puissante pour qu'un homme de sa stature daigne se déplacer pour voir aux détails.

Se préparant à atterrir, le capitaine du *Gulfstream* indiqua à ses passagers qu'ils seraient sur le tarmac à l'heure prévue. D'un air presque paternel, Charron regarda Rock pour lui souhaiter bonne chance et lui rappeler la possibilité que leur affaire tourne mal.

— Sachez, Danny, que j'ai bien aimé travailler avec vous.

— Wow ! s'exclama Rock. As-tu l'intention de me liquider bientôt ?

— Mais non, Danny. C'est juste que ce que nous nous apprêtons à faire est dangereux.

— Tout va bien aller, j'en suis certain, signifia Rock, les yeux rivés au sol, avant de siffler *Les loups*, de Reggiani.

Non loin de l'endroit où s'arrêta le *Gulfstream*, le Huey UH-1 Iroquois attendait les passagers. De l'avis de Charron, ce type d'hélicoptère convenait très bien à la mission qu'ils s'apprêtaient à remplir.

Sa capacité de chargement en faisait l'engin idéal pour transporter deux hommes et deux lourdes valises métalliques.

Le pilote du *Huey* s'approcha de l'avocat pour lui remettre une grande enveloppe brune et un sac de sport. Étonné, Charron agit comme s'il avait l'habitude de ce genre d'échanges. D'une allure détachée, il grimpa à bord de l'hélicoptère, suivi de Rock et d'un jeune homme chargé de transporter les valises et de les glisser au fond de l'habitacle.

Dans un vacarme étourdissant, l'*UH1* prit son envol et fila vers le nord. Maintenant qu'ils étaient en route, Charron prit le temps d'inspecter le contenu de l'enveloppe, tandis que Rock sortait des tenues de camouflage du sac de sport.

— Regarde-moi ça, des pantalons et une veste à ton nom...

— Le commandant veut s'assurer que nos tenues aient les mêmes couleurs que le lieu où se déroulera la transaction.

— Et ton enveloppe... une lettre d'amour du commandant ?

— Non. Il s'agit de deux pistolets *Glock 17* de quatrième génération.

— Comme tu le mentionnais plus tôt, j'ai bien aimé travailler avec toi, boss.

— Merci, Danny, merci.

Les deux hommes enfilèrent leurs tenues de camouflage. Bourdonnant dans le ciel de Colombie, l'hélico survolait à basse altitude la dense végétation de la région de Zapata. Pour les passagers, il était impossible de distinguer les routes, encore moins les bâtiments. Charron sentait que son rendez-vous avec le destin se rapprochait, pendant que Rock rêvait de raconter son périple en Colombie à ses prochaines amantes. Soudain, ils entendirent le pilote lancer à la radio :

— UH-1 à l'écoute, à vous.

— O.K., UH-1, coordonnées 323 406 758, à vous.

— Bien reçu, 323 406 758.

Dans ce qui semblait être une rivière incrustée dans une vallée profonde, l'*Huey* descendit verticalement le long des parois montagneuses. Cent mètres plus bas, des filets de camouflage couvraient un ranch sur lequel des bâtiments sans murs abritaient des ouvriers affairés à la production de cocaïne. Trois hommes masqués avec leur fusil pointé sur l'appareil s'approchèrent lentement en vociférant à répétition :

—Abre lentamente la puerta, Abre lentamente la puerta. (Ouvrez la porte lentement !)

D'une main tremblante, Charron s'apprêtait à libérer le loquet du haillon vertical de l'*Huey* lorsque le pilote s'avança pour le faire lui-même. D'un geste sûr, il l'ouvrit et s'écria :

—Código cinco uno cuatro. (Code cinq un quatre.)

—Gracias, capitán. (Merci capitaine.)

Quand les gardes s'approchèrent, Charron tendit le bras en présumant qu'ils souhaitaient l'aider à sortir de l'hélico. Or, ce ne fut pas le cas. Voyant cela, Rock lui fit remarquer qu'ils n'étaient plus au *Ritz* de Paris. En un rien de temps, la cargaison de billets de banque fut extirpée du ventre de l'appareil.

L'air concentré, le commandant se tenait debout devant une table de travail où était étalée une grande carte géographique de la région. À ses côtés, le *Sargento* avait des allures de colosse. Portant lui aussi une tenue de camouflage, ainsi qu'un *Glock G-45* à la taille et un *HK MP5* en bandoulière, ce dernier étudiait la carte avec ses hommes en avisant le commandant que des intrus, deux hommes et une femme, avaient été aperçus par des *detectar esquivar*, des escouades de repérage. Aussitôt, l'autre se tourna vers Charron pour lui faire signe de s'approcher. L'avocat s'exécuta timidement, puis se glissa entre les deux hommes qui à côté de lui, ressemblaient à deux géants.

—Il semble que nous ayons de la visite, l'informa son supérieur.

—Euh... je ne sais pas qui pourrait bien vouloir nous suivre, nous sommes à des milliers de kilomètres de Rimouski, mon commandant, répliqua Charron d'une voix tremblotante.

Le regard rivé sur Rock, le commandant poursuivit en disant :

—Vous m'avez toujours bien servi, Charron, mais si cette petite troupe est ici pour perturber notre affaire, c'est Rock qui en subira les conséquences.

—Mais, mais...

—Taisez-vous, Rock ! Je n'aurais pu être plus clair à Paris. Nous n'accepterons aucune déficience dans votre comportement.

Rock se sentit tout à coup étourdi et nauséeux. Dans son vortex cérébral, il procédait au décompte de toutes les personnes à qui il s'était vanté de sa superbe richesse... Or, la liste était si longue, qu'un sentiment de panique s'empara de tout son être.

Les gardes confirmèrent au commandant que les vingt et un millions de dollars se trouvaient dans la *Jeep* de transport et qu'ils quitteraient les lieux dès qu'ils recevraient les coordonnées devant être entrées dans leur GPS.

Leur *modus operandi* se résumait essentiellement à transporter d'importantes sommes d'argent d'un lieu à l'autre, en les protégeant de toute personne tentée de s'en emparer. Puisque ces billets résultaient du trafic de drogue, il n'y avait bien sûr aucun moyen légal de les récupérer en cas de vol. Il fallait donc être vigilant.

Un homme plutôt grand, mais tout de même plus frêle que le sergent, s'approcha du *bunker*. Lui aussi vêtu pour l'occasion, il portait un sac de sport *Phila* au bout de ses bras. Plutôt carré et conçu avec du nylon résistant, le sac semblait moyennement lourd. L'homme le posa sur une table basse, histoire de permettre au commandant de l'inspecter.

—Voilà, monsieur Charron. Votre achat est maintenant complété. Veuillez procéder à la prochaine et dernière étape de votre périples.

—Oui, mon commandant. Vous permettez que j'inspecte le contenu du sac ? se permit de demander l'avocat, au risque d'offenser son interlocuteur.

—Je n'attendais pas moins de vous ! D'ailleurs, vous auriez été bien naïf de ne pas le demander.

Charron pria Rock de l'aider à transporter le sac jusqu'à l'atelier d'emballage de cocaïne, afin de le peser. Décidément, l'homme un peu frêle qui l'avait emmené était plus musclé que ce qu'il laissait croire. Marchant difficilement, Rock et Charron étaient déstabilisés par le sac qui ballotait de tous côtés, ce qui ne fut pas sans faire rigoler les intendants du commandant.

Le bâtiment de dix mètres par dix possède des particularités qui encore aujourd'hui, peuvent être facilement remarquées dans cette région de Colombie. Des arbres bien enracinés au sol lui servent de structure de base, tandis que des poutres de bois attachées par des lianes se croisent en leur sommet. Au centre du bâtiment protégé par un toit en tôle se trouvait une grande balance commerciale, comme on en voit dans les usines devant expédier des chargements de plusieurs milliers de kilos.

Alors qu'ils s'en approchaient, Charron et Rock figèrent un instant en apercevant les milliers de sacs plastifiés de couleur jaunâtre, tous emplis de cocaïne. Empilés en croix pour assurer leur stabilité, il était frappant de voir toute cette quantité de drogue qu'on s'apprêtait à mettre en circulation. Charron frémissait en songeant à tous les dommages qu'elle causerait bientôt partout dans le monde.

— Tu sais Danny, on va faire une fortune avec cette cargaison de cocaïne, dit-il, mais on va aussi détruire des vies.

— Ça, mon ami, ça ne nous concerne pas. Nous ne faisons que répondre à un marché et toucher le pactole, répliqua Rock sur un ton qui en disait long de son manque de compassion envers les consommateurs de drogue.

L'inscription lumineuse de la balance affichait cent un kilos. Cent kilos de cocaïne et un kilo pour le sac. La cargaison était maintenant validée. D'une main assurée, Rock s'empara du sac. Avec son acolyte près de lui, ils marchèrent vers le commandant lorsque tout à coup, une détonation assourdissante se fit entendre. La baraque derrière l'unité de pesage venait de prendre feu. Aussitôt, plusieurs cris de panique se firent entendre.

Arme à la main, le commandant retira le sac des mains de Rock et leur ordonna, à lui et Charron, de courir vers le *Huey*, avant de se mettre lui-même à courir.

— Vite ! Vite ! les pressa-t-il. Montez à bord et quittez ce campement immédiatement !

— Oui, mon commandant ! obtempéra Charron, visiblement essoufflé.

Lorsque le commandant revint dans le bunker, le *Sargento* gisait au sol et baignait dans son sang. Ses armes n'avaient même pas été déployées. Les auteurs de cette opération avaient été non seulement astucieux, mais avaient aussi agi en fins guerriers.

Alors qu'il se mit à chercher les deux sacs d'argent, il céda à la panique. Son butin avait disparu et comme si ce n'était pas assez, il vit l'hélicoptère s'envoler avec la drogue à son bord. Figé par le déroulement des événements, il ne put que convenir qu'il avait été roulé. Les mains de chaque côté de la tête, il tentait d'identifier l'auteur de cette manœuvre de diversion, pourtant bien commune et même, un peu simpliste.

Le temps d'un instant, l'idée qu'il serait bientôt un homme disgracié, pour ne pas dire mort, s'il n'arrivait pas à retrouver ces vingt et un millions de dollars lui traversa l'esprit. Sûr que Bartino ne le lui pardonnerait jamais.

Pendant ce temps, Lake était accroupi au bord d'un arbre géant, à quelques centaines de mètres du campement, alors qu'au sud-sud-est, Isma se situait à quelque 300 mètres de lui. Leur plan consistait à envahir le bunker de tous côtés à la fois. Les deux se devaient de coordonner leurs actions à la seconde près. Pouvant imiter le chant d'un Ada à queue rousse, un oiseau très commun dans cette région, Isma laissa entendre ce son à trois reprises, ce qu'un Ada ne fait jamais. Évidemment, le but de l'opération était d'annoncer le coup de départ à son partenaire.

En s'approchant du campement, ce dernier entendit le clappement des hélices d'un hélicoptère, qu'il reconnut aussitôt : un *Huey*... le même qu'on utilisait à l'époque de la guerre au Viêt Nam. Il continua d'avancer en position accroupie, de façon à rester bien caché sous le feuillage des fougères. C'est à ce moment qu'il distingua une forme humaine qui ne correspondait pas à Isma. De même, il entendit des craquements. Il marqua une pause, le temps de déterminer la direction d'où provenaient les bruits de pas, jusqu'à ce qu'il soit surpris par Isma qui lui souffla tendrement à l'oreille :

— Ne bouge pas, Harry, c'est moi, Isma.

— Mais que se passe-t-il ? Tu as vu l'homme qui courrait de l'autre côté de la clairière ?

— Il y a deux hommes. Ils sont plutôt grands et transportent chacun une valise semblable à celle que notre ami Kando avait en possession à Prague. Ils courent à toutes jambes.

— Quittons immédiatement ce coin maudit. Il ne faudra que quelques minutes avant qu'une nuée de bandits armés jusqu'aux dents se pointe.

Isma prit sa radio et marmonna leur nouveau plan à Jaffa, mais celui-ci ne répondit pas. Étonnée, l'agente demanda à son ami d'utiliser sa propre radio pour tenter de communiquer avec leur collègue. Or, pas plus qu'avant ils n'obtinrent de réponse.

— Jaffa ne répond pas, chuchota Isma. Ce n'est pas normal.

— Retournons au point de rencontre prévu en cas d'achoppement de la mission, commanda Lake.

Ceci fait, l'espion remarqua plusieurs empreintes de pas sur le sol argileux. À n'en point douter, ces empreintes avaient été laissées par des chaussures militaires. De toute évidence, les mercenaires qui souhaitaient mettre la main sur les valises remplies d'argent étaient passés par là quelques instants auparavant. Dans son for intérieur, Lake était persuadé que Jaffa était encore en vie.

— Comme les chats, ce type a sept vies, lança-t-il à Isma. Il lui en reste suffisamment pour se sortir de ce pétrin.

— D'accord, mais où crois-tu qu'il s'est caché ?

Les yeux plissés comme s'il mordait un citron, Lake scruta le ciel un moment. C'était encore tôt en avant-midi et à cette heure, si on se place du bon côté, les arbres nous protègent du soleil. « La cachette idéale », se dit Lake. Sachant que Jaffa était au fait des techniques enseignées par Favroti, il décida d'aller vers les arbres, suivi d'Isma. Les deux rampèrent donc jusqu'à un rocher dont le peu de luminosité au versant de l'ubac les protégerait de toute indiscretion.

Soudain, un léger craquement se fit entendre. Isma saisit son arme à deux mains, pendant que Lake tendait attentivement l'oreille. Après avoir entendu un second craquement, les deux figèrent un moment, jusqu'à ce qu'un rire étouffé déferle dans leurs oreilles. Lake laissa tomber ses bras, pencha légèrement la tête et afficha un sourire narquois. De son côté, Isma se raidit, pistolet bien pointé vers l'avant, prêt à atteindre la cible qui s'apprêtait à apparaître devant eux.

— Salut, vieille branche ! lança Lake.

— Holà patron ! Vous êtes surpris de me voir ? répliqua Jaffa.

— J'étais presque sûr de vous retrouver ici, laissa entendre Lake. Comme je le disais à Isma, vous avez plusieurs vies, et donc, je n'étais pas vraiment inquiet.

— Si le compte est bon, j'ai encore quelques vies devant moi et de toute façon, je crois à la résurrection. Un jour, je reviendrai sur terre et on en reparlera ! ironisa Jaffa.

— Que se passe-t-il avec les valises d'argent ? Avez-vous pu voir les responsables du détournement ? interrogea Isma.

— De grands gaillards vêtus de pantalons kaki qui leur allaient jusqu'aux genoux et de longs bas rouges attachés avec des courroies de cuir ; on aurait dit qu'ils travaillaient pour une armée ancienne.

Ce genre d'accoutrement n'était pas étranger à Lake. Anciennement, à l'époque des milices suisses, la *Pontificia Cohors Helvetica*

assurait la sécurité du Vatican, comme elle le fait d'ailleurs toujours aujourd'hui. Cette garde travaillait de concert avec Favroti lors des missions secrètes de ce dernier. Pour Lake, il devenait impératif de compléter cette mission. Il devait récupérer l'argent qui se trouvait maintenant entre les mains de trafiquants de drogue et le rendre à son père spirituel, monseigneur Antonio Favroti.

Chapitre 23

Winchester avait en main un tas de bouts de papier griffonnés à la main. Son bureau éphémère à Jakarta avait des allures d'ancienne demeure en limon de terre cuite. Une grande table de bois à nervures ouvertes longéait la grisaille du ciment mural. Des ordinateurs militaires, des postes de transmissions satellites et d'autres équipements électroniques occupaient l'espace.

Exaspéré de ne point recevoir d'informations de la part de ses recherchistes à Langley, il avait décidé de prendre lui-même les choses en main et de trouver ce que voulait savoir Lake : où Favroti allait-il récupérer les valises ? S'il pouvait le déterminer avec exactitude l'endroit idéal où des religieux pouvaient se rencontrer sous le couvert de l'anonymat, les chances de retrouver la trace de l'argent des sœurs du Québec seraient bien meilleures. Autrement, tout serait perdu et Lake ne pourrait compléter sa mission.

Si Winchester tenait autant à s'impliquer, c'est qu'il se sentait responsable des événements ayant mené à la disparition de son agent et ami Conneley. Avant cette mésaventure à Baku, le patron de l'agence spéciale n'avait encore perdu aucun de ses agents. Dans sa tête, il imaginait le pire des scénarios, soit la mort de ce pauvre Conneley. Aussi, il ne cessait de chercher une solution pour régler cette affaire, d'autant plus que Favroti, un religieux bien vu par le Saint-Siège, y était impliqué.

Cette pensée l'amena à réfléchir encore plus sérieusement. Lors de sa prochaine rencontre, Favroti devrait être surveillé de près par sa garde rapprochée et se trouver à proximité de ses collaborateurs. L'Amérique du Sud était un lieu trop instable pour qu'il coure lui-même le risque d'y recevoir les valises d'argent. Le Moyen-Orient n'était guère plus accueillant pour des membres de l'Église catholique romaine, tandis que l'Asie ne constituait même pas une option. L'Amérique du Nord, par contre, était plus accueillante. En revanche, les frontières des États-Unis étaient étroitement surveillées, ce qui augmenterait le niveau de risque. Quant à l'Europe, pas question. Peu importe le pays, c'était trop près de Rome.

«Euréka ! s'exclama-t-il, ça se passera au Canada !» À cette révélation, Winchester sentit une bouffée de chaleur lui monter à la

tête. Il venait de tout piger. À cet instant précis, son cerveau roulait à cent à l'heure. Il prit place dans la salle de commandement secrète et s'installa devant un écran d'ordinateur sur lequel il pouvait voir son propre reflet. Puis il se mit à réfléchir à voix haute.

« Reprends tout du début, Charly », lui disait sa mère alors qu'il était enfant et qu'il avait un éclair de génie.

— Conneley à Baku avec les Russes... Talisman retrouvé dans le réfrigérateur du bistro... Journal le Daily Mirror de l'hôtel et le Mercado sportivo... Les symboles incrustés dans les murs d'une église de Baku... L'insigne du vice-brigadier général de la sécurité intérieure de Bogota...

Winchester s'imaginait tous ces éléments volant en spirale vaporeuse au-dessus de sa tête. Les nombreuses possibilités se présentaient les unes après les autres. Il sentait qu'il se rapprochait de la clé de l'énigme quand tout à coup, il se souvint de l'indice manquant : la clé USB que personne n'avait pu trouver. Il se mit alors à chercher le symbole que pouvait représenter ce bidule informatique pourtant fort courant.

Sur son clavier d'ordinateur parfaitement sécurisé, il tapa des mots-clés pour interroger le système informationnel de Conneley.

Clé : aucun résultat trouvé.

USB : deux résultats trouvés : United Systems Board ; Underwriters Security Breach.

« Définitivement pas ce que je cherche », dit-il à voix haute avant de poursuivre ses recherches.

Universal Serial Bus ; un résultat trouvé. Port de connectivité utilisé pour souris, claviers et autres périphériques.

« Simple description, mais inutile pour ma recherche, raisonna Winchester. O.K., Charly... Concentre-toi et trouve ce que Conneley aurait pu te dire au sujet de cette clé USB... Qu'est-ce qui peut bien la relier à cette affaire ? »

Son esprit se mit en mode *recherche aléatoire* et le dynamisme prit le contrôle du brillant enquêteur. C'est d'ailleurs la première qualité que lui avait attribuée Ronald Reagan, le président des États-Unis, le jour où il avait été porté à la tête de l'agence qui allait assurer le bon équilibre des services secrets américano-russes.

Clé... textes... documents... informations... messages... comparaisons... symboles... forme... octet...

«OCTET! Voilà, ça y est! Il y a certainement un code relié au nombre d'octets, un lien contenant l'indice donc nous avons besoin pour connaître la suite.»

L'enquêteur se remit à l'ordinateur et orienta ses recherches en fonction de cette nouvelle donnée. Or, là encore, ça ne donnait rien. Plutôt déconfit, il y alla d'une dernière combinaison en tapant sur le clavier : *Kingston USB DataTravaler 100 G2*.

Puis il lut : *un résultat trouvé. 11895 octets. Titre du document : Rang Double. Origines du document : Rimouski.*

— Ça y est, j'ai compris ! s'exclama-t-il à la manière d'un vainqueur.

Aussitôt, il agrippa son téléphone satellite et s'empessa de composer le numéro de Lake. Plusieurs coups de sonnerie se firent entendre, puis la douce voix d'Isma répondit :

— Bonjour, Charles. Que me vaut cet appel ?

— Où êtes-vous ? J'ai besoin de vous au Canada !

— Vous ne pouvez mieux tomber, cher ami ! Notre *Jeep* n'a plus d'essence, les valises contenant l'argent ont été subtilisées par des Suisses et Harry se demandait justement si vous pouviez nous faire sortir le plus rapidement possible de ce marécage infesté de bestioles armées jusqu'aux dents.

— Je viens de vous repérer grâce aux coordonnées transmises par le GPS de votre *Sat-phone*. J'envoie une équipe pour vous cueillir.

— Vous êtes un amour, Charles, tout comme vous l'avez été à Prague !

— Mais cette fois-ci, j'aurai des informations importantes à vous transmettre. J'ai trouvé le lieu où on procédera à l'échange de l'argent.

Moins de vingt minutes plus tard, un immense *Chinook Ch-47* s'approcha de Lake et de ses comparses en bourdonnant généreusement. Les câbles du superbe hélicoptère soutenaient un conteneur en acier d'au moins 6 mètres de long. Alors que le pilote faisait signe aux agents d'entrer dans le cargo, Jaffa, fatigué, se traîna les pieds. Lake l'aïda donc à s'exécuter, pendant qu'Isma s'affairait à récupérer tout leur équipement.

Une fois tout le monde dans le conteneur, Lake ferma les solides portes d'acier. L'intérieur était aménagé simplement, mais efficacement. Les murs bien isolés et capitonnés préservaient les oreilles des passagers de tout bruit.

— Dis donc, Harry, lança Jaffa, ton ami américain n’y va pas de main morte pour te venir en aide.

— Décidément, répondit Lake, cet homme a des ressources illimitées !

— De plus, il est drôlement bien coordonné, ajouta Isma avec un sourire de satisfaction.

Fessier au plancher du cargo, dos retenu par la paroi du caisson aérien, Lake réfléchissait aux nombreux indices qu’ils avaient en leur possession. À l’image de Winchester, il passait en revue chacun des détails. Sauf que contrairement à son collègue, il n’avait aucun médium électronique pour l’assister dans ses réflexions. C’est dans des situations comme celles-là que sa mémoire d’éléphant lui servait le plus. Plus il réfléchissait, plus les informations fusaient dans son esprit, et plus les pièces du casse-tête s’imbriquaient les unes aux autres.

— Bingo ! s’écria-t-il soudainement.

Sursautant en entendant ce cri, Jaffa regarda Isma d’un air réjoui, devinant parfaitement que leur ami venait de mettre la main sur une information capitale.

— Qui a-t-il, Harry ? Tu viens de te rendre compte que nous sommes suspendus dans les airs et que tu dois te rendre au petit coin ? blagua Isma.

— Mieux encore, mieux encore ! répliqua Lake.

— Mais allez... s’impatienta Jaffa. Expliquez-nous ce qui vous surexcite à ce point.

Lake prit le casque radio permettant de communiquer avec les pilotes et le posa rapidement sur sa tête. Aussitôt, ses deux comparses éclatèrent de rire. Sans trop comprendre ce qui les faisait rigoler à ce point, il chercha le support du micro, puis, non sans gêne, se rendit compte qu’il portait le casque dans le mauvais sens. Faisant la moue, il le retira lentement, et le remit soigneusement du bon côté. Ceci fait, il put enfin communiquer avec le capitaine du *Chinook*.

Soudainement, l’appareil changea de cap et tourna vers l’est. Lake prit le téléphone satellite et appela Winchester.

— Je crois savoir où aura lieu la transaction ! annonça-t-il d’une voix exaltée.

— Laissez-moi deviner... Rang Double, Rimouski...

— Là, mon ami, vous m’impressionnez ! J’ai passé en revue tous les indices laissés par Conneley et tous me conduisaient à Ri-

mouski. Mais... que vous dites qu'il s'agit précisément du rang Double m'étonne.

— Je fais le nécessaire pour qu'on vous conduise à l'aéroport de Curaçao, au Venezuela, je reprendrai contact avec vous dès que vous serez sur le tarmac.

— Très bien, mon ami, termina Lake.

Ce dernier éprouva une drôle de sensation. Rimouski symbolisait pour lui son enfance à la crèche. « Cette mission va-t-elle vraiment prendre fin là-bas ? se demanda-t-il. Quel plan Favroti a-t-il manigancé pour avoir choisi un tel endroit ? » Dans son esprit, et bien malgré lui, de vieux souvenirs défilaient en boucle. Les unes après les autres, des images embrouillées peignaient une mosaïque de son enfance. Bien qu'éphémères, elles l'empêchaient de se concentrer sur sa mission, ce qui contrevenait aux enseignements de son mentor qui lui interdisait tout retour au passé dans le cadre de son travail. L'exercice était à la fois ensorcelant et douloureux.

Observant son collègue, Isma distinguait l'enfant en lui, le jeu-not confus par une réalité aussi intense qu'indéfinissable. Du coin de l'œil, Lake la regarda. Dans ses yeux, elle pouvait voir de l'eau miroiter le long de ses nervures oculaires, rougies par l'émotion.

Épilogue

L'aéroport international de Curaçao, également nommé aéroport international Hato, se situe à Willemstad, sur l'île néerlandaise de Curaçao. À la fois civil et militaire, le complexe est vaste et bien gardé. Les Américains y possédaient une zone franche, entourée de clôtures barbelées et de postes de garde assez surélevés pour être bien visibles. C'est donc là que Le *Chinook* se posa gracieusement.

Le sergent Julius Roth, chef de division de l'agence spéciale à la base américaine de Curaçao, avait reçu des ordres de Winchester. Il devait accueillir trois agents en mission, deux hommes et une femme, leur fournir un soutien adéquat, puis les inviter à se joindre au *briefing* du centre de contrôle.

À leur sortie de l'hélicoptère, les trois agents prirent le temps de reprendre leurs esprits. Douchés et vêtus de tenues de camouflage propres, ils prirent place dans le centre de contrôle du bunker. Au grand écran, on pouvait voir Winchester devant son ordinateur. Il se tourna vers la caméra, sourit brièvement et salua Lake et Isma.

— Bonjour, mes chers amis, vous me semblez en bonne forme, dit-il, visiblement heureux.

— Salut, Charles, fit gentiment Isma, merci encore pour le tour de cerf-volant.

— Alors, Winchester, s'exclama Lake, qu'avez-vous pour nous ?

Entouré d'écrans projetant des images du Canada transmises en temps réel par un satellite, Winchester expliqua son plan. Les pilotes et l'équipage du *Boeing CC-117* devant assurer le transport d'Harry et d'Isma au Canada étaient également présents. De même, les équipes tactiques de soutien au sol écoutaient attentivement les directives du patron.

— Au nom de Conneley, de sa famille et de tous ces agents qui sont tombés sous les coups de ces barbares, je vous souhaite de réussir cette mission.

Comme le vol entre l'aéroport de Curaçao et celui de Rimouski durerait une vingtaine d'heures, cela signifiait que les agents secrets débarqueraient au Canada le lendemain matin. Équipés de vêtements d'hiver, les membres de l'escouade dont la mission avait été baptisée

St-Joseph oeuvreraient au Québec, dans le froid glacial des rives du fleuve St-Laurent.

Durant le vol, Lake et Isma en profitèrent pour réviser le plan de Winchester. Après quoi, ils s'accordèrent une bonne sieste pour récupérer l'énergie dont ils auraient besoin pour mener leur mission à bien. Collée sur Lake, Isma s'était engloutie entre ses bras bien musclés, avant de s'engouffrer dans un profond sommeil.

Plusieurs heures plus tard, le lieutenant Darcy s'approcha pour réveiller Lake. Du coup, Isma s'éveilla en sursautant, s'agenouilla sur le siège et prit son collègue par le cou. C'est alors qu'elle se rendit compte qu'elle ne se trouvait plus dans la jungle colombienne, mais bien dans les bras de son amant. En la voyant, tous les membres de l'équipage ne purent réprimer un sourire discret.

Finalement, le *CC-117* se posa sur la piste d'atterrissage de Rimouski. D'une longueur de mille deux cents mètres, celle-ci était plutôt courte pour accueillir un tel avion, mais le pilote arriva à freiner en toute sécurité. Lorsque Lake et Isma sortirent sur le tarmac, un véhicule de location les y attendait.

— Nul besoin de passer par la douane, lieutenant ? s'enquit Isma.

— Non, ce ne sera pas nécessaire, lui répondit Darcy, Winchester a pris les dispositions nécessaires. Vous pouvez circuler au Canada à votre guise.

— Merci, Darcy, fit Lake.

— Soyez prudents. Au nom de la paix dans le monde, que Dieu vous bénisse tous les deux.

Au volant d'une *Kia Rondo*, Lake longea la piste et emprunta la rue des Voiliers. Au même moment, le *CC-117* s'envola et passa au-dessus d'eux. Isma et lui étaient maintenant livrés à eux-mêmes.

Pendant ce temps, au repaire blindé des *Golden Aquilas* de Rimouski, Charron et Rock observaient les géants locaux du trafic de drogue, alors que ces derniers passaient en revue le contenu des sacs de cocaïne. Aguerris et sérieux, barbus et tatoués, baraqués comme des lutteurs professionnels, ces hommes n'entendaient pas à rire. Chacun des sacs était pesé au gramme près. Une fois le décompte terminé, ils prièrent Charron et Rock de prendre place à la table des sacrifices, comme ils l'appelaient, question d'effrayer tous ceux qui auraient la bête idée de vouloir les tromper.

—Nous vous recevons ici pour deux raisons, expliqua Shaker, le patron des *Golden Aquilas*.

Un lourd moment de silence s'ensuivit dans le bunker. Ne sachant trop quoi dire, Charron lorgna le sol tel un enfant coupable.

—Cessez votre spectacle de pauvre petite victime ! Si on vous a permis d'entrer ici, c'est uniquement parce que le commandant me l'a demandé.

Tous se mirent à rire, comme s'il s'agissait d'une blague. Il était difficile de déterminer si les collaborateurs de Shaker riaient de bon cœur ou pour éviter les foudres de leur patron.

—Il y aussi le fait que ce matériel est de première qualité et que nous avons besoin de cet approvisionnement ;

—Et qu'adviendra-t-il du paiement ? interrogea Rock d'un ton ironique. Avez-vous toute la somme ici, dans votre gracieuse résidence ?

—Écoute, mon poussin, on a tout ce qu'il faut pour vous payer. On vous emmène à notre banque... là-bas, non seulement vous aurez votre fric, mais en plus, vous y retrouverez vos amis. Alors, t'en fais pas.

Un peu plus tard, une grosse *Ford Expédition* aux vitres teintées quitta le *bunker* pour se rendre à la *banque* avec, à son bord, Charron et Rock. Le trajet était très court, le chemin des Ursulines n'étant qu'à quelques kilomètres du repaire des *Golden Aquilas*. Très vite, Shaker pointa leur lieu de destination du doigt pour signifier à son chauffeur que ses amis étaient déjà arrivés et qu'il pouvait se garer à côté de leur véhicule.

La banque était en fait un lieu dénudé de comptoirs et de dorures. En fait, ça ressemblait à tout, sauf à une banque ! Il n'y avait que des tables pliantes placées les unes à côté des autres de façon à former un grand rectangle, des compteurs d'argent électroniques, des appareils d'emballage sous vide, des calculatrices et une balance dotée d'une plateforme.

Quelques heures plus tard, Charron et Rock quittèrent les lieux avec en main, trois valises pleines d'argent et 120 kilos de billets de cent dollars, pour un total de trente millions. La prochaine étape, pour eux, consistait à se lancer à la rencontre du grand manitou, le *boss*, comme l'appelait si aimablement Shaker.

En route pour le rang Double, Rock ne pouvait contenir sa joie à l'idée de détenir un tel butin. Il imaginait déjà toutes les foleries qu'il pourrait s'offrir. Il le méritait bien, se disait-il, car après tout, n'était-ce pas lui le *roi de la négociation*, celui qui était parvenu à berner les sœurs ?

Une *Dodge Caravan* s'approcha lentement du stationnement faisant face au 11895 rang Double. Après que le chauffeur eut pris soin de se garer à l'arrière du bâtiment, un colosse sortit du véhicule et se dirigea doucement vers le coffre arrière. Aussi furtivement que possible, il en sortit deux grosses valises. Avec ces bras tout en muscles, il lui semblait aisé de les soulever et de les transporter avec lui. Deux autres hommes vêtus d'un long manteau noir sortirent à leur tour et entrèrent dans le bâtiment de ferme, suivis de celui qui transportait les valises.

La dame de maison, sœur Mathilde, s'empressa de disposer soigneusement les pelisses au vestiaire, puis guida les deux visiteurs au salon.

— Comme je suis enchantée et privilégiée de vous recevoir, monseigneur, laissa-t-elle entendre.

— Le plaisir est pour moi, mon enfant, que Dieu vous bénisse.

Lorsque sa voiture approcha du 11895 rang Double, Shaker reconnut sans mal le véhicule du grand *boss*. Il avait beau mesurer un mètre quatre-vingt-dix, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un frisson à travers tout son corps tant il redoutait le Grand Manitou, qui semblait posséder des pouvoirs plus grands que nature. Casseau, son homme de main, escorta Charron et Rock jusqu'à l'antichambre menant au salon de la maison.

— Nos valises sont-elles en sécurité ? s'inquiéta Rock qui éprouvait du mal à s'éloigner de son précieux bien, ne serait-ce que de quelques mètres.

— Bin oui ! lâcha Casseau. Achale-moé pas avec tes niaiseries.

— Bon, bon... répliqua nerveusement Charron pour calmer le jeu.

Shaker prit sœur Mathilde dans ses bras et la leva de terre pour lui signifier tout l'amour et le respect qu'il lui vouait. À sa sortie de prison, elle avait pris sous son aile ce géant au cœur doux. La maison de transition offrait aux détenus nouvellement libérés le privilège d'organiser leur nouvelle vie dans la révérence et la fraternité.

Une fois dans le salon, lorsqu'il aperçut les hommes d'Église, Shaker s'approcha du cardinal pour déposer un baiser sur sa bague. Un genou au sol et tête baissée, comme s'il était au confessionnal, le motard s'approcha du cardinal.

— Tout est en place, mon enfant ?

— Oui, monseigneur, j'ai les deux cargaisons d'argent et la drogue.

— Très bien, vous pouvez maintenant disposer de ces deux nullards. Aussi absurdes puissent-ils être, ils ont suivi à la lettre les consignes du commandant.

— Où voulez-vous que je dispose de ces hommes ?

— Devant les bureaux de la police locale. Puisqu'un mandat d'arrestation a été lancé contre eux, ils seront vite repérés. Notre assistant local s'en chargera.

— D'accord, monseigneur.

Shaker prit une pause, puis dit encore :

— Puis-je vous demander de bénir mes collègues et moi-même, monseigneur ?

— Oui, mon enfant, allez en paix et que Dieu vous garde.

Puis le motard quitta le salon et laissa son éminence reprendre son siège. Rendu à la porte de l'antichambre, il regarda Casseau et d'un signe des yeux, le pria de conduire Charron et Rock à l'extérieur. Nerveusement, les deux hommes sortirent en faisant de leur mieux pour ne pas glisser sur l'asphalte glacé.

— Je vois que tu as peur de tomber à nouveau ! s'exclama Rock. Tu te souviens de la chute que tu as faite à Dorval, il n'y a pas si longtemps ?

— Oui, Rock, je m'en souviens, répondit laconiquement Charron.

— Dites-moi, cher ami, poursuivit ce dernier à l'endroit de Casseau, pourquoi sortons-nous ?

— Moé, ma job, c'est de te ramener au *bunker*. Achale-moé pas avec le reste !

— Mais que ferons-nous dans votre chic demeure ?

— R'garde, mon minou, tu feras ben c'que tu voudras, c'est Shaker qui m'a dit de t'ramener.

— D'accord, allons-y, je vous fais confiance.

Assis dans la *Ford Expédition*, Rock s'assura que les deux valises grises s'y trouvaient bien. Pas question de se fier à des bandits comme Shaker et Casseau ! Celui-ci emprunta la 2^e rue et fila vers le nord, jusqu'à l'avenue de la Cathédrale, puis tourna à gauche, vers l'ouest, sur le boulevard Saint-Germain. Ensuite, il traversa la rivière issue du fleuve Saint-Laurent et tourna à gauche sur la rue Vanier.

— Mais où nous emmenez-vous ? s'écria Charron.

— T'en fais pas, mon minou, j'ai juste faim... je stationne la voiture et je me prends un burger.

— D'accord, on vous attend, consentit Rock.

Il ne fallut que quelques instants pour que des autos-patrouilles et une dizaine de policiers entourèrent la *Ford Expédition*. Complètement abasourdis, Charron et Rock furent menottés et conduits au poste de police. Lorsqu'il les eut en face de lui, l'inspecteur Sarrazin ouvrit soigneusement les valises pour y trouver des vêtements, des armes prohibées et dix kilos de cocaïne. Les destins de Charron et Rock venaient de s'assombrir.

De retour au rang Double, Casseau confirma à Shaker que le colis avait été livré, que les valises contenant l'argent avaient bien été substituées et que les deux *minous* avaient été surpris en pleine transaction de drogue. Au fond, sacrifier quelques kilos de drogue copieusement mélangée et impure valait le coup pour se débarrasser de ces nigauds.

— Tu remettras une pile à Ti-boutte, y'a ben faite sa job.

— C'est gros une pile, Shaker, t'es sûr ?

— Écoute, Casseau, quand j'te dis de donner une pile, tu donnes une pile !

— O.K., *boss*, c'est toé qui mènes.

— C'est ça, c'est ça...

Fier de lui, Shaker regagna le salon dans l'intention de signifier au cardinal que Charron et Rock étaient maintenant entre les mains de la police. Mais à sa grande surprise, la pièce était vide. Inquiet, il rampa silencieusement contre le mur du corridor, jusqu'à ce qu'il entende des chuchotements en provenance de la salle à manger, au bout du couloir. Soudain, il sentit une pression sur son cou. Un *Walter PPK* lui poussait la jugulaire.

— Pas un mot, mon gros toutou, le somma Isma.

— Va chier, emmerdeuse de poussins ! répondit Shaker ;

—Pas très gentil pour moi, ça. Tu l’auras voulu.

Aussitôt, l’espionne déchargea tout le contenu de son pistolet *Taser X-26* à la hauteur des reins du motard, ce qui le rendrait incapable de bouger pour au moins une bonne heure, en plus de lui valoir des courbatures jusqu’au lendemain. Sans pouvoir prononcer la moindre parole, le pauvre convulsait. Isma lui fit un clin d’œil et posa son index au travers de ses lèvres pour lui indiquer de garder le silence.

Dans la cuisine, sœur Mathilde ne savait plus où aller. À distance, Isma lui fit signe de la suivre au salon. Assis à la table de la cuisine, Lake se versa calmement un thé vert, en but une gorgée, puis tourna sa chaise pour faire face à son interlocuteur.

—J’ai plusieurs questions à vous poser, monseigneur, commença-t-il.

—Mais allez-y, Harry... nous avons tout notre temps. L’endroit est sécurisé, votre tasse de thé est chaude, et je suis là, comme je l’ai toujours été.

—Cette mission, vous l’avez planifiée vous-même ?

—Oui, tout à fait.

—Pourquoi vous êtes-vous donné tant de mal pour me faire voyager aux quatre coins du globe ?

—Pas aux quatre coins du globe, mais aux différents lieux qui vous conduiraient ici.

—Et pourquoi ici, pourquoi à Rimouski ?

—Parce que c’est ici que tout a commencé.

—Qu’est-ce qui a commencé ici ?

—Vous... moi... la crèche... les sœurs de Sept-Îles...

—Mais qu’est-ce que l’argent et la drogue ont à voir avec tout ça ?

—Ah ! Je vois que l’entraînement que vous avez suivi vous pousse à poser les bonnes questions.

—Je vous en prie, monseigneur Favroti, répondez-moi.

—C’est pour assurer l’avenir, *votre* avenir et celui des sœurs de Sept-Îles.

—Je ne comprends rien à ce que vous dites... répondez-moi clairement ou je vous...

—Tout doux, Harry, je vais vous répondre dans un instant ; mais d’abord, dites-moi... qu’est-ce qui motive votre quête de vérité, de justice et de vie ?

—Cessez ce jeu, voulez-vous ! Je veux savoir pourquoi vous trafiquez avec ces brutes de Colombie ?

—Simple... On trouve l'argent là où on peut.

—Oui, peut-être, mais pourquoi au détriment des religieuses de Rimouski ?

—Parce qu'elles sont le fondement de tout ce que j'ai fait dans ma vie. Voici la clé de mon plan... Écoutez-moi bien...

Après une pause, alors qu'Isma s'était jointe à eux, Favroti expliqua :

—L'argent qui a initialement été confié à Charron et Rock par les sœurs se trouve dans votre voiture. Aussi, le profit réalisé grâce à la vente de la drogue, qui représente trois fois la mise initiale, est également dans votre voiture. La drogue sera vendue par notre ami Shaker, ce qui nous rapportera un autre magot, probablement dix fois plus que l'investissement de départ. Les religieuses ont besoin de liquidités pour poursuivre leur mission et s'occuper des leurs qui sont âgées et malades. Toute cette affaire visait à assurer leur sécurité financière.

—Mais pourquoi avoir mis votre réputation en danger ? Monseigneur Bartino vous en tiendra rigueur ! Cet argent n'était-il pas destiné à financer les opérations clandestines du Saint-Siège ?

—Je n'ai plus l'âge pour ce boulot.

—Mais vous avez néanmoins effectué ce dernier travail et c'est Conneley qui en a payé le prix ! Que dites-vous de cela ?

—Dommage collatéral, mon fils.

Enragé, Lake se leva brusquement, envoya valser sa chaise contre le mur et pointa son *Baretta* directement sur le front de Favroti.

—Je devrais vous tuer sur-le-champ... Ainsi, moins de gens souffriraient par votre faute, moi le premier ;

—Vous ne pouvez pas me tuer, Harry, pas plus que vous ne le pouviez à la place de la Conciliazione à Rome.

—Et pourquoi donc, monseigneur Favroti ? se moqua Lake.

—Mais parce que je suis votre père, Harry...

—Je sais, vous m'avez toujours traité comme votre fils.

—Oui, Harry, c'est vrai, mais... je suis réellement votre père.

À cette annonce, les yeux de Lake s'imbibèrent de larmes. Dans son esprit, tout allait à cent mille à l'heure. Il était si ébranlé, qu'il perdit légèrement l'équilibre. Pendant qu'il se laissa lentement glisser

le long du mur pour s'asseoir au sol, ses pensées s'entremêlaient. Il comprenait mieux, à présent, les nombreuses attentions que lui prodiguait son protecteur.

— Mais pourquoi avoir attendu tout ce temps avant de me le dire ? Et pourquoi avoir fabriqué toute cette histoire pour m'attirer ici, ce soir, à Rimouski ?

— Écoutez, mon fils... Je suis malade. Le cancer ne me laissera bientôt que peu de temps à vivre. Je ne pouvais plus garder ce secret pour moi. Le seigneur ne m'aurait jamais pardonné si je ne vous avais pas dit la vérité avant de quitter ce monde.

— Vous connaissez donc ma mère ? Vit-elle encore ? Est-elle au Canada ? Comment pourrais-je la trouver ?

— Votre mère s'est occupée de vous tant qu'il a été possible de le faire. Elle vous aime tellement...

— Donc, je la connais... Sait-elle que vous êtes malade et que je suis ici avec vous ?

— Elle sait tout ça, mon fils. Malheureusement, il ne sera pas possible pour vous de la rencontrer. Elle communiquera avec vous lorsqu'elle l'aura décidé.

— Je la trouverai un jour, je vous l'assure.

— Je n'en doute pas... Allez en paix, mon fils.

FIN

